

LES INDUSTRIES LITHIQUES DU BADEGOULIEN :

4. Techno-économie des équipements en silex, une première approche diachronique

Sylvain DUCASSE¹ & Laure-Amélie LELOUVIER²

[1] Laboratoire TRACES (UMR 5608, UTAH, Toulouse)

Maison de la Recherche – 5 allées Antonio Machado – 31058 Toulouse cedex 9

sylvain.ducasse@univ-tlse2.fr

[2] Laboratoire TRACES (UMR 5608, UTAH, Toulouse)

INRAP – ZA des Champs Pinsons – 13 rue du Négoce – 31650 Saint-Orens-de-Gameville

lelouvierl@yahoo.fr

Si A. Cheynier avait montré toute l'originalité des industries lithiques badegouliennes à partir des années trente (Cheynier 1930, 1939), et Vignard, dans cette droite ligne, tenté d'introduire l'emploi d'un nouveau terme (Vignard 1965), ce n'est qu'avec les travaux de J. Allain à l'abri Fritsch (Allain, Fritsch 1967) que ces industries furent séparées du Magdalénien *stricto sensu*. Pour cela, des différences d'ordre intentionnel (productions lithiques peu tournées vers l'obtention de lames mais plutôt vers celle d'éclats) et technique (utilisation des techniques de percussion pour le travail du bois de renne, s'opposant à la technique du double rainurage utilisée abondamment par les magdaléniens) furent évoquées, permettant d'aboutir à un consensus à l'occasion du colloque de Mayence tenu en 1987 : « *Les caractères des industries post-solutréennes telles qu'elles apparaissent aux Roches de Pouligny-St-Pierre (Indre) et au Cuzoul de Vers sont par trop différents du Magdalénien proprement dit pour que ces industries soient maintenues dans cette entité. La plupart des congressistes se prononcent en faveur du terme "Badegoulien", proposé depuis longtemps par J. Allain.* » (Allain 1989)

Cette « officialisation » de la culture badegoulienne, alors porteuse d'une identité propre et, en l'occurrence, non magdalénienne, laisse, comme nous pouvons le constater, une place d'honneur au Cuzoul de Vers, découvert quelques années plus tôt. Comme le faisaient déjà remarquer les auteurs de la fouille, « [la] *succession reconnue* [Solutréen supérieur, Magdalénien 0, Magdalénien I] *a certes été déjà signalée [...], mais jamais avec un tel nombre de couches* » (Clottes, Giraud 1989b). Ce n'est donc pas tant cet « étagement » Solutréen/Badegoulien qui constitua, et constitue encore, le motif de l'intérêt que nous portons à l'abri du Cuzoul de Vers – cette configuration se rencontrant relativement fréquemment, à l'échelle tant régionale (Les Peyrugues, Cassegros, Petit

Cloup Barrat...) qu'extra régionale (Laugerie-Haute, Badegoule, abri Fritsch...) –, que l'opportunité, inégalée encore actuellement, que ce gisement offre à ceux qui se penchent sur lui de pouvoir appréhender l'évolution de cette culture à travers un peu plus d'un millier d'années.

STRATÉGIES ET MÉTHODES D'ÉTUDE : COMMENT APPRÉHENDER LA SÉQUENCE ?

SÉLECTION DES NIVEAUX À ÉTUDIER

Face à une stratigraphie aussi développée (28 couches badegouliennes) et à l'abondance du matériel en provenant, il a fallu effectuer un choix des niveaux à étudier afin de permettre une vision cohérente et représentative de la séquence. Outre la couche 23 ayant bénéficié d'une étude au cours des années quatre-vingt-dix (Lelouvier 1996), le choix s'est porté sur les couches où le matériel lithique était quantitativement le mieux représenté et pour lesquelles la fouille avait intéressé une superficie suffisante. Une seconde étude universitaire fut amorcée en 2001 sur la c.6 permettant, grâce aux résultats obtenus sur la c.23, d'effectuer une première démarche comparative entre les comportements techniques mis en évidence au Badegoulien ancien et récent (Ducasse 2003).

Ce second travail universitaire fut le point de départ d'une analyse plus large, à la fois géographiquement et chronologiquement, ayant pour thème une approche techno-économique des productions laminaires et lamellaires du Badegoulien méridional, jusque là relativement mal documentées. Dans ce cadre, le matériel issu de trois autres couches badegouliennes a pu être consulté (Ducasse 2004) : il s'agit des couches 27 (première couche attribuée sans

parfois malaisé, comme l'ont souvent signalé les auteurs de la fouille : « *Notre stratigraphie comprend plus de trente couches et plusieurs dizaines de sous-niveaux. De par sa complexité même, elle a certes posé de nombreux problèmes d'attribution, et il est certain que dans quelques parties de l'abri, où les couches s'effiloquent et parfois se mêlent, il a pu y avoir des confusions...* » (Clottes, Giraud 1986, p. 8).

Toutes proportions gardées, il paraît donc incontournable, à la lumière des résultats récents obtenus par les approches taphonomiques appliquées aux industries lithiques (Bordes 2002), de questionner à nouveau cette stratigraphie et son découpage afin d'en affiner notre perception.

Même si la présence de la route a dû nous priver d'une bonne partie du gisement (les couches sommitales ont systématiquement été tronquées au point que certaines d'entre elles ne correspondent qu'à quelques mètres carrés – couche 2 : moins de 2 m²), il n'en reste pas moins qu'un bon nombre de couches – tronquées – ont été suivies sur des superficies assez importantes pour permettre une analyse fiable, et ont par ailleurs livré un riche mobilier archéologique. Les couches 6, 11, 20, 23 et 27 ont donc été choisies selon ces deux derniers critères (fig. 1).

Cependant, les fenêtres qu'elles ouvrent sur cette stratigraphie nous ont amenés, à l'instar du travail effectué sur les « structures de combustion » badegouliennes (Fourment et Giraud, ce volume) ou bien encore de celui réalisé sur les restes humains (Gambier, ce volume), à poser un nouveau regard sur les observations stratigraphiques effectuées au moment de la fouille.

En premier lieu, les données issues de l'analyse des restes humains ont permis à D. Gambier et S. Villotte de diagnostiquer la présence d'au moins trois individus (dont deux sujets immatures). La répartition stratigraphique des éléments associables de façon certaine à chaque individu montre bien la fragilité des subdivisions effectuées entre les couches 8, 10, 11 et 12 (Gambier et Villotte ce volume). Les perturbations, si elles existent bel et bien, ne concernent ici qu'une superficie limitée aux carrés CD1-3, seule zone de présence de ces restes. Ces informations, associées au fait que par endroits il est possible d'observer un contact direct entre les couches 7 et 11 (H-J5) ou entre 11d et c.15 (JK5-6), permettent d'imaginer l'existence de remaniements, ou, en tous cas, de pondérer l'équivalence « découpage stratigraphique = réalité archéologique ».

Ensuite, cette zone de la c.11 (carrés CD2-3) est encore concernée, mais, cette fois, dans l'analyse des structures de combustion et, plus précisément, de leur nette superposition de la c.11 à la c.17 : « [...] nous retrouvons [dans cette zone] des nappes charbonneuses sans quasiment aucune discontinuité stratigraphique de la c.11 à la c.17 [...]. [...] l'amplitude stratigraphique totale de la c.11 à la c.17 va de 16 à 22 cm. » (Fourment, ce volume). Ce travail semble avoir mis en exergue l'existence de tels phénomènes d'un bout à l'autre de la stratigraphie. Ainsi, la situation de la

c.20 nous a intéressé tout particulièrement. En effet, cet auteur a pu montrer les relations existant entre les couches 18, 19 et 20 dans les carrés C-G2-4 : « *L'amplitude maximale entre le sommet de la c.18 et la base de la c.20 est donc de 14 cm dans le carré E3 et de 7 cm dans le carré D3. [...] Dans ce cas, il est donc impossible de savoir si les structures reconnues dans l'ensemble de cette zone correspondent – d'un point de vue stratigraphique – à l'utilisation répétée d'une même structure au cours d'une même occupation, ou à la réutilisation de mêmes structures au cours d'occupations successives, d'une part, et – d'un point de vue planimétrique – à des structures associées ayant pu fonctionner en même temps.* » (*ibid.*) Son analyse a soulevé le même type de problèmes affectant les couches 20 et 21 et ce, dans des zones légèrement différentes (foyer identique inventorié séparément comme deux structures indépendantes selon les couches en IJ3-4), de sorte qu'il est possible que, là aussi, de la c.18 à la c.21, nous ayons affaire à des ensembles relativement proches d'un point de vue chronologique. Ces indications sont pour nous très précieuses, les assemblages lithiques de ces couches étant marqués par la présence récurrente de pointes à cran, pièces pour le moins originales en contexte badegoulien (Clottes, Giraud 1989b). La répartition stratigraphique de ces dernières (qui, d'un point de vue à la fois technique et morphologique, ne correspondent pas, nous le verrons, aux pièces solutréennes) bien que concentrée dans les premières couches du Badegoulien à raclettes, semblait montrer jusque là une sorte d'étalement chronologique. Les observations stratigraphiques exposées ci-dessus tendent donc à nuancer cet état de faits et permettent de nous interroger sur la permanence de cet objectif qui pourrait bien, si l'on s'en tient aux seules données typologiques, ne représenter qu'un fait ponctuel lié à un nombre d'occupations très réduit d'un point de vue chronologique. C'est ce que pourraient indiquer le resserrement des datations ¹⁴C AMS (ca. 19 000 BP) par rapport aux datations ¹⁴C classiques effectuées dans les années 80 (Oberlin, Valladas, ce volume) ainsi que la réalisation d'un remontage inter-couches associant des éléments provenant des horizons 19 et 21.¹

« *Presque stérile, marquant bien la rupture avec le Solutrén d'où peuvent provenir les rares objets découverts* » (Clottes, Giraud 1986, p. 5), la c.28 paraît, à première vue, pouvoir garantir une succession « Solutrén supérieur/Badegoulien ancien » claire, c'est-à-dire sans perturbations post-dépositionnelles venant affecter l'homogénéité culturelle des assemblages. Cependant, il semble bien qu'il faille rester prudents sur ce point, la présence de pièces solutréennes indiscutables au sein de la c.27 ne pouvant, à notre sens, s'expliquer uniquement par un ramassage de ces artefacts dû aux badegouliens², cette couche étant très proche du Solutrén sous-jacent. Par ailleurs, et à l'image des couches 20 et 21, un même foyer a pu être suivi de la c.25 à la c.27 dans les carrés E3-4. De plus, un remontage effectué dans les carrés IJ4-5 (soit dans une zone différente de la première) associe quatre éléments de la c.27 et un élément marqué en c.25 (fig. 16)

[1] Le matériel issu de ces couches a été consulté en avril 2007 et n'a pas encore, au moment où nous écrivons ces lignes, été confronté au matériel provenant de la c.20. Ce premier remontage inter-couches engage donc à poursuivre dans cette voie et à effectuer un véritable travail taphonomique (remontage systématique, spatialisation, etc.).

[2] Bien que cela soit avéré dans quelques cas, et notamment en c.16 et c.22, par la présence de pièces solutréennes reprises soit par retouche abrupte de type raclette (pour la c.16 – Clottes, Giraud 1983), soit par retouche « simple » (pour façonner un grattoir en c.22 – observation I : Azémar, mémoire de Master I en préparation à l'université de Toulouse-le-Mirail), ou bien encore par la découverte d'un fragment de feuille de laurier en c.11, par ailleurs très éloignée stratigraphiquement des couches solutréennes et très homogène dans sa composition technologique.

sans qu'il soit possible pour le moment de trancher entre une possible erreur de marquage ou l'indice de problèmes d'enregistrement liés à la complexité de la stratigraphie.

Loin de remettre en question la validité de cette stratigraphie, il nous semble fondamental de bien garder à l'esprit l'ensemble de ces observations, surtout lorsque l'un des objectifs principaux d'une telle étude est de tenter d'embrasser la variabilité chronologique des assemblages archéologiques, ce qui constitue l'un des intérêts majeurs du gisement. Au delà de ces quelques observations, qui demanderont donc à être confirmées, il nous paraît tout de même possible de proposer provisoirement l'existence de trois grands ensembles : le plus récent, constitué par des industries marquées par la présence du couple « raclettes/burin transversal » (calé entre 18 000 et 18 500 BP), succédant à un second ensemble où, aux côtés de ce premier couple, s'associent donc les pointes à cran (aux alentours de 19 000 BP) ; le dernier ensemble correspondant aux industries classiquement attribuées au Badegoulien ancien, définies essentiellement en négatif des premières (absence de raclettes notamment) puis par leur position stratigraphique (entre le Solutréen et les industries à raclettes). Notons qu'au Cuzoul de Vers le Badegoulien ancien se situe, en chronologie absolue, entre 19 000 et 19 500 – voire 20 000 BP –, ce qui semble bousculer les cadres chronologiques établis pour la transition solutréo-badegoulienne.

LE CUZOUL DE VERS FACE AUX RECHERCHES ACTUELLES : ÉTAT DE LA QUESTION ET PROBLÉMATIQUE

LES ACQUIS

Bien que la « question » badegoulienne ait été abordée dès la fin des années trente (Cheynier 1939), ce n'est qu'assez récemment que les technologues sont venus se frotter à ces « originaux » du Paléolithique supérieur pour tenter d'en rationaliser les différences. De plus, si les analyses menées sur l'abri Fritsch sont venues en leur temps apporter un éclairage certain sur la technologie du bois de renne développée par ces groupes (Allain *et al.* 1974), le renouveau des analyses technologiques appliquées aux industries lithiques a été essentiellement périgourdin. De fait, la fouille de l'abri Casserole, situé aux Eyzies-de-Tayac, est venue rouvrir le débat puisqu'elle fut l'occasion d'une étude approfondie des schémas de productions présents dans les trois principaux niveaux badegouliens, ancien et récent (Morala 1993). Cette première description technologique a permis de mieux cerner les comportements techniques de cette entité, jusque là largement mésestimés. Des productions diversifiées, amenant à l'obtention d'une gamme de supports assez développée (éclats courts et fins, éclats allongés, lames, pour les principaux), furent alors mises en évidence et parfois directement reliées à des objectifs particuliers (production

d'éclats fins et raclettes par exemple). Par la suite, d'autres études furent amorcées sur des industries comparables, toujours périgourdines. Ainsi, les industries des gisements badegouliens des vallées de la Vézère et de l'Isle (Cretin 1993, 2000 ; Fourloubey 1996a et b, 1998) furent elles aussi l'objet d'analyses technologiques venant, dans les grandes lignes, confirmer les résultats obtenus à partir de l'abri Casserole et les prolonger, notamment d'un point de vue économique. Même si d'autres régions, comme le Quercy (Chalard 1993 ; Lelouvier 1996) ou l'Agenais (Ferullo 1995), commencent alors à être concernées par cette démarche, c'est donc avant tout à partir d'ensembles tels que Casserole, Laugerie-Haute, Lachaud, Badegoule, les Jamblancs, Guillassou ou le Châtenet, pour n'en citer que quelques-uns, que les principes de la taille du silex au Badegoulien furent décrits, révélant alors une solide unité technique.

La fouille du gisement de la Roche à Tavernat (Haute-Loire) fut l'occasion de distinguer un autre aspect des industries badegouliennes (Bracco 1993) souvent mis en avant pour marquer leur différence : la particularité de l'approvisionnement en matières premières orienté vers l'exploitation de matériaux locaux, quels qu'ils soient (Aubry 1991).

Ce site montre en effet l'utilisation quasi exclusive de matières premières autres que le silex (en l'occurrence le quartz), celui-ci étant tout à fait minoritaire (région pauvre en silex), et des schémas opératoires reconnaissables très fragmentés. Ce comportement, consistant à adapter son système technique à des matières premières locales parfois de mauvaise qualité, semble alors porter une forte charge culturelle et faire écho aux travaux effectués sur les industries en silex périgourdines permettant d'entrevoir un « *comportement badegoulien [...] caractérisé par une grande souplesse dans ses options techniques.* » (Cretin 2000).

Ce premier cycle d'étude s'est achevé au début des années 2000 par un article commun, rassemblant les acteurs de cette réhabilitation et ayant pour objet une présentation synthétique d'un schéma opératoire d'éclats jugé caractéristique des ensembles lithiques *post* Solutréen et ante Magdalénien classique (Bracco *et al.* 2003). Depuis, un second cycle d'étude, dans lequel nous nous inscrivons ici, s'est mis en route à partir de ces acquis, en renouvelant les problématiques de recherches ainsi qu'en élargissant les territoires étudiés. Si ces premières analyses tendaient à justifier la création d'un nouvel ensemble culturel, distinct du Solutréen et du Magdalénien, en décrivant au mieux les débitages d'éclats le caractérisant, les approches actuelles tentent de poser un regard neuf sur les liens existant (ou non) entre ces entités et ce, principalement à travers l'appréhension des modalités de débitage laminaire et lamellaire jusque-là peu documentées (Bodu, Senée 2001 ; Bodu 2003 ; Langlais 2003 ; Ducasse 2004 ; Ducasse, Langlais 2005 et *à paraître*). Car, si les schémas de production d'éclats du Paléolithique supérieur, jusque là assez mal définis, semblent actuellement bénéficier d'un regain d'intérêt nous permettant de confronter nos résultats aux nombreux travaux déjà effectués (Cazals *et al.* 2005),

il n'en va pas de même concernant les modalités d'obtention de lames et de lamelles au Badegoulien, quasi inconnues il y a quelques temps (en tous cas pour les secondes) alors même que ces dernières pourraient nous permettre de « re-qualifier » les comparaisons inter-culturelles.

Les recherches menées sur le Cuzoul de Vers et, en l'occurrence, celles ayant trait aux industries lithiques, sont donc loin d'être isolées. Au contraire, elles s'inscrivent à la fois dans le prolongement des études périgourdines *sus-citées*, profitant alors de leurs nombreux apports, puis, par le potentiel informatif du gisement, au sein des recherches actuelles. À l'heure où l'accent est mis sur les données technologiques mais surtout, et à juste titre, sur les données économiques favorisant l'interprétation synchronique de la variabilité des industries badegouliennes, l'intérêt fondamental d'une stratigraphie comme celle du Cuzoul de Vers est donc de permettre l'appréhension d'une seconde variabilité, diachronique celle-là. Ainsi avons-nous la possibilité d'aborder à la fois la question de l'évolution interne du Badegoulien et celle des relations que ce techno-complexe entretient avec son prédécesseur solutréen.

QUE SONT-ILS VENUS FAIRE AU CUZOUL DE VERS ?

Cette importante séquence badegoulienne coiffe donc, comme c'est souvent le cas, des occupations relatives au Solutréen supérieur. Les analyses menées sur ces industries, et notamment l'étude techno-économique du matériel en silex proposée par C. Renard (*cf.* ce volume, *supra*), montrent assez clairement le caractère temporaire des installations, étroitement liées aux activités cynégétiques (débitage essentiellement lamino-lamellaire ; confection/réfection d'armatures lithiques telles que pointes à cran, lamelles à dos ; façonnage de feuilles de laurier). Ainsi, les vestiges attribuables aux activités dites « domestiques », proportionnellement moins bien représentés, montrent un investissement techno-économique plus faible. Nous aurions donc affaire, pour ce qui concerne le Solutréen, à des installations relativement spécialisées, véritables « haltes de chasse », ce qui ne semble pas contredit par les données issues de l'analyse des stratégies d'exploitation du milieu animal. Cependant, alors même que, de la base au sommet de la stratigraphie, ce dernier domaine d'analyse semble documenter l'existence de comportements relativement proches et que le « passage » d'une culture à l'autre s'effectue sans véritable rupture (Castel 1999, 2003 et ce volume), l'exploitation des matières premières lithiques ne semble offrir, à première vue, que peu de points de comparaison entre les deux techno-complexes.

L'une des premières constatations qu'il est possible de formuler au sujet de ces deux entités (mais il en serait de même entre le Badegoulien et le Magdalénien moyen par exemple), c'est qu'elles paraissent en effet marquées par d'assez fortes différences : d'un côté le Solutréen et sa

panoplie d'armatures lithiques et, de l'autre, le Badegoulien et ses outils « domestiques » (grattoirs, perçoirs...), voire « énigmatiques » (les raclettes). Ces contrastes induisent eux mêmes des divergences technologiques et économiques marquées, amenant par exemple les badegouliens à « bouder » – du moins quantitativement – le lamino-lamellaire au profit de débitages tournés massivement vers l'obtention d'éclats-supports. Ainsi, alors même que le Solutréen, au delà de ces spécificités, correspond bien aux « standards » du Paléolithique supérieur, le Badegoulien, lui, s'en distingue au point que nous sommes parfois amenés à nous poser un certain nombre de questions, concernant notamment l'existence, dans ce type d'assemblages, de véritables armatures lithiques. Avec quoi ont-ils chassé les nombreux animaux dont les restes ont pu être retrouvés dans les différents niveaux archéologiques ? Leurs armatures étaient-elle majoritairement osseuses, comme en témoigne l'existence de quelques sagaies en bois de renne ? Si les activités cynégétiques, qui paraissent si peu visibles au sein des productions lithiques (ce dont nous discuterons plus loin), correspondaient véritablement à une tâche secondaire au Cuzoul de Vers, quelle pouvait être la nature des activités développées lors de ces occupations répétées, par ailleurs chronologiquement peu sujettes à variation (Castel 1999, 2003) ? En résumé, la question à laquelle nous souhaiterions pouvoir répondre *in fine* (si tant est qu'il soit possible d'y parvenir entièrement), en confrontant nos analyses aux données issues des autres domaines d'étude, est la suivante : qu'ont fait les badegouliens au Cuzoul de Vers ? Cette contribution permettra, nous l'espérons, d'alimenter comme il se doit une nécessaire synthèse pluridisciplinaire.

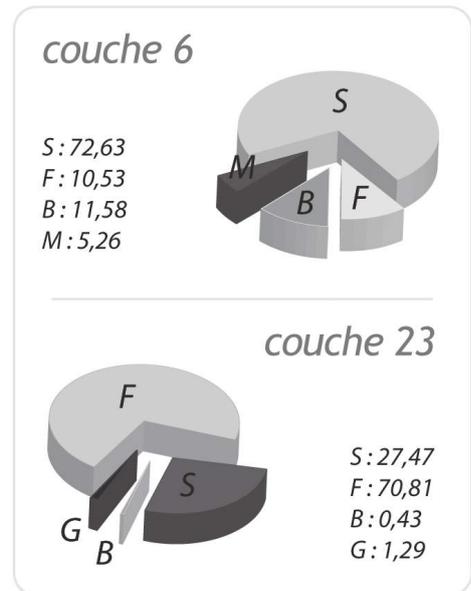
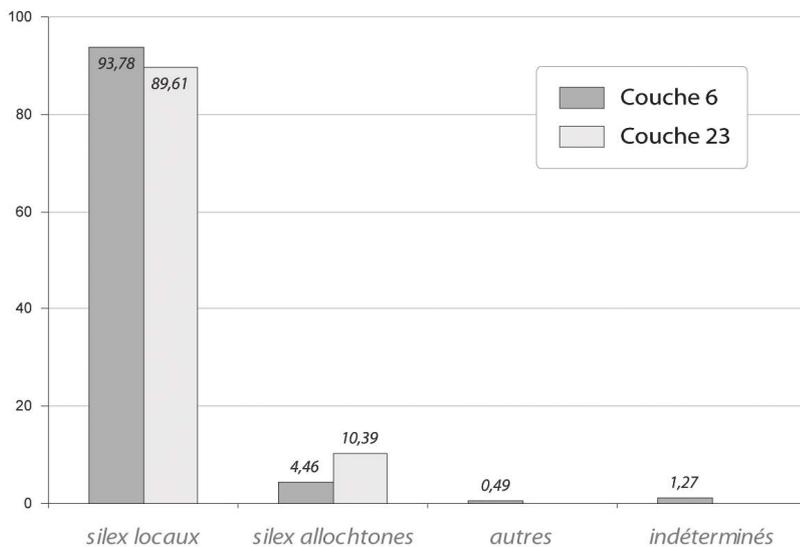
DU VOLUME DE MATIÈRE PREMIÈRE À L'OUTIL³

STRATÉGIES D'ACQUISITION DE LA MATIÈRE PREMIÈRE

Préalable essentiel à toute analyse technologique, l'étude de l'origine des matériaux employés par les préhistoriques a été effectuée, permettant d'isoler des groupes de matières premières dont l'acquisition a pu varier (gîtes primaires ou secondaires, distance entre lieu d'approvisionnement et gisement...) et, de fait, nécessiter différentes stratégies d'exploitation. De plus, comme nous avons pu le remarquer, cette étape de l'analyse revêt un intérêt tout particulier puisque, dans ce domaine, le Badegoulien semble se

[3] La synthèse présentée ci-dessous est le fruit d'analyses et de réflexions nourries d'études menées à des moments distincts, parfois éloignées dans le temps. De fait, seules les informations issues de l'observation des couches 11, 20 et 27 ont été recueillies récemment. En effet, à un premier diagnostic effectué en 2004 a succédé la mise en route d'une analyse plus approfondie actuellement en cours. Ce texte présente donc une synthèse de toutes ces observations, synthèse nécessairement provisoire puisque, d'une part, la totalité des couches étudiées n'a donc pas bénéficié d'analyses complètes et, d'autre part, le matériel d'un nombre important de couches nous reste à ce jour inconnu.

Proportions



Graphique 1. Composition lithologique des couches 6 et 23 (à gauche / la catégorie « autres » correspond à quelques raclettes et éclats minces en quartzite intégrés à l'étude) et détail des matériaux allochtones (à droite / S : Sénonien ; F : Fumélois ; G : Gavaudun ; B : Bergeracois ; M : marin indifférencié).

démarquer des cultures qui l'encadrent (Aubry 1991 ; Chalard 1993 ; etc.). Bien que l'analyse pétrographique ait concerné la totalité des roches présentes dans les couches badegouliennes étudiées, qu'il s'agisse de quartz, de quartzite, de schiste, de gneiss ou autres roches volcaniques (Servelle ce volume), nous n'aborderons ici que les données issues des assemblages en silex, seuls à avoir bénéficié d'une mise en perspective technologique. Ainsi, aux déterminations effectuées dans le cadre de cette monographie par P. Chalard, A. Morala et A. Turq (*cf. supra*), se sont ajoutées celles réalisées à partir du matériel des couches 23 et 6 (Lelouvier 1996 ; Ducasse 2003).⁴ L'ensemble de ces analyses montre une très nette domination des silex prélevés en contexte local et, en l'occurrence, très souvent alluvial, de qualité assez diverse. À ces premiers, disponibles sur les terrasses alluviales du Lot, s'associent des matières premières dont l'origine, indubitablement plus lointaine, est à rechercher selon les exemplaires, soit dans les formations secondaires et tertiaires nord-aquitaines (plateau de la Bessède ou de Bord), soit dans les bassins lacustres de la bordure occidentale du Massif central (Saint-Santin-de-Maurs, Asprières). Ainsi, environ 90 % des industries sont composées de silex locaux provenant des alluvions du Lot (89,61 % en c.23 ; 93,78 % pour la c.6 – Graph. 1), toujours accompagnés de silex sénoniens *sensu lato* (variétés noires et blondes issues du Coniacien et du Santonien, type « Belvès »), de quelques pièces provenant des gîtes maastrichtien du Bergeracois, puis d'exemplaires issus des formations turoniennes de la région de Fumel (Haut-Agenais). Si la c.6

se démarque des autres assemblages par l'absence de « Gavaudun » (silex des calcaires coniaciens du Haut-Agenais), elle ne semble pas non plus contenir, de la même façon que la c.23, de silex originaires du sud du Bassin aquitain, et, plus précisément, de la Chalosse, pourtant présents en quantité non négligeable dans les autres couches (Chalard *et al.* ce volume). Pour résumer, il paraît clair que ce gisement semble s'inscrire dans un contexte très aquitain, offrant un panel représentatif des principaux gîtes à silex présents entre Agenais et Périgord. Cependant, malgré cette forte orientation nord-ouest, d'autres axes de circulation de la matière première sont perceptibles, ouvrant d'une part sur les contreforts du Massif central et, de l'autre, sur le Sud-ouest et la Chalosse.

Le constat évident d'un prélèvement presque strictement local, et surtout alluvial, commun à un grand nombre de sites badegouliens (Chalard 1993 ; Cretin 1996 ; Cretin, Le Licon-Julien 1997 ; Fourloubey 1998 ; Morala 1993, etc.), et relativement constant d'un bout à l'autre de la stratigraphie, ouvre plusieurs axes de réflexion. L'emploi de ce type volumétrique particulier qu'est le galet, disponible rapidement et aisément, a-t-il restreint la palette technique des badegouliens ou bien, au contraire, leur système technique leur a-t-il permis de s'affranchir de ces contraintes ? Pouvons-nous déceler des différences de gestion (technique et économique) entre les productions mises en place *in situ* à partir des matériaux locaux et celles dont témoigne l'ensemble des matériaux allochtones présents au sein des industries ?

[4] Concernant la description des différentes matières premières citées dans ce texte, nous renvoyons le lecteur à la contribution de P. Chalard, A. Morala et A. Turq présente dans ce volume.

En d'autres termes, comment interpréter cette diversité récurrente des matières premières exploitées ?

LA TAILLE DU SILEX APRÈS LES « ARTISTES » SOLUTRÉENS... OU LE PRAGMATISME BADEGOULIEN

« *Tous les objets en pierre ne sont que des outils* ». ⁵ Cela résulte du mode de débitage et de l'utilisation de tout ce qui tombait de la main rude qui tenait d'un côté le bloc, de l'autre le percuteur. Les éclats d'épannelage servaient à faire des burins à coche et des perçoirs ; ensuite les belles lames étaient transformées en couteaux, burins sur lames et grattoirs ; enfin le nucléus était débité à nouveau ; on enlevait les lames à crêtes et de gros éclats qui servaient à faire d'autres burins, des grattoirs épais ou ronds ou carrés, de petits perçoirs, des raclettes, des pièces à coches et des pièces écaillées par la retouche. Il ne restait parfois plus rien ou peu de chose du rognon de silex. » (Cheynier 1939, p. 357)

Les industries analysées montrent un fort déséquilibre au niveau des différentes catégories de supports produits : l'exploitation des matériaux siliceux est en effet presque strictement tournée vers l'obtention d'éclats, reléguant les productions lamino-lamellaires au second rang. Cette particularité n'est pas surprenante, puisqu'elle constitue un caractère marquant des industries badegouliennes au point que c'est en partie cet argument qui, chez certains auteurs, a entraîné la scission entre ces dernières et les industries du « vrai » Magdalénien. Cependant, cet aspect des assemblages badegouliens a trop souvent joué en sa défaveur, lui conférant une image d'industrie « régressive » : « *S'il est un fait certain en Préhistoire, c'est que les premiers magdaléniens ne sont pas des solutréens évolués : c'était bien des nouveaux venus dans ces endroits, aussi inhabiles dans l'art de tailler et de retoucher le silex que leurs prédécesseurs y excellaient*. » (Breuil 1912). Pire, les auteurs de ces assemblages vont même jusqu'à être comparés à de véritables bêtes sauvages : « *Nous voyons les Solutréens installés dans les plus beaux abris ; c'étaient les bourgeois de l'époque. Mais pourquoi sont-ils partis ? Ont-ils été chassés par les autres devenus plus nombreux, comme nous voyons au cours de l'histoire des peuples civilisés chassés par des barbares ou comme aujourd'hui les nations les plus brillantes mourir faute de descendants et remplacées par des populations inférieures mais plus prolifiques ?* » (Cheynier 1939). En passant sur cette dernière remarque, il n'en reste pas moins que la prépondérance de ces « simples » éclats en a fait oublier la présence systématique (certes souvent discrète) de supports laminaires et lamellaires au sein de ces ensembles réputés frustes (tabl. 1).

Il est maintenant admis que ces assemblages doivent être abordés dans leur dynamique technique et économique en dépassant les jugements de valeur brièvement évoqués ci-dessus. La richesse de ces industries réside notamment dans leur variabilité productive, variabilité qu'il revient à

l'analyse techno-économique de décrypter, d'interpréter. Pour éviter d'alourdir cette présentation, nous avons opté pour une description synthétique des schémas productifs « marquants » sans nous soucier, dans un premier temps, de leur représentation à l'échelle chronoculturelle.

Des industries pleines d'éclat(s)

Il suffit de jeter un œil aux différentes catégories de supports modifiés ⁶ pour remarquer que les éclats dominent largement chacun des ensembles. Leurs proportions ne se situent en effet jamais en deçà de 60 % (c.27) et peuvent même atteindre 85 % (c.6), ne laissant qu'une place limitée aux autres classes de supports (lames, lamelles, « chutes de burin »). Cette omniprésence des éclats est confirmée, sans réelle surprise il faut l'avouer, par la présence quasi exclusive de nucléus répondant à cette intention, qu'il s'agisse des niveaux attribués au Badegoulien ancien ou ceux considérés comme appartenant à la phase récente de cette culture.

Devant cette nette domination, nous avons, pour certains de ces assemblages (couches 23 et 6 principalement), procédé à une analyse morphométrique classique de ces éclats (rapport L/l ; l/ép. principalement) pour tenter de dégager de possibles particularités marquant cette catégorie : existe-t-il des supports normés pouvant induire l'existence de schémas de débitages spécifiques ou bien avons nous affaire à des supports polymorphes obtenus par le biais de débitages « expédients » ? Les résultats de ces analyses ont montré que, au delà d'une polymorphie attendue dans un tel contexte, certains types de supports se détachaient de l'ensemble : des supports courts, larges et minces, des éclats trapus et épais puis, dans une moindre mesure, des éclats au rapport longueur/largeur situé entre 1,5 et 2 (voire plus), néanmoins distincts des supports laminaires. Si nous ne pouvons évidemment pas prétendre, en ayant recours à une lecture uniquement métrique de ces supports, appréhender les véritables objectifs de la production, leur analyse technologique (état des faces supérieures – cortex, sens et chronologie des enlèvements –, morphologie et type de talon, etc.), couplée à l'étude des nucléus, a permis de valider l'existence de quelques-uns de ces « types » et, du même coup, de mettre en évidence certains schémas de débitages auxquels les relier. En effet, au delà d'une grande variabilité morphologique ⁷ des nucléus à éclats présents dans les industries (état d'abandon), suggérant de prime abord l'absence d'une véritable normalisation dans la recherche de cette gamme de supports, il a été possible de dégager, à l'instar des travaux effectués en Périgord, des objectifs productifs précis associés parfois à certains types d'outils.

[6] Nous entendons par là l'ensemble des supports transformés en outils et ceux modifiés à des fins productives (*cf. infra* les burins transversaux).

[7] Variabilité qui a souvent amené les auteurs à effectuer des classements typologiques de ces pièces, consacrant l'existence de nucléus « globuleux », « informes », « discoïdes », « levallois »...

[5] D. Peyrony (1908) s'exprimant sur les industries découvertes alors à Badegoule, cité et commenté par A. Cheynier.

Des supports polymorphes plutôt épais

Aux côtés de schémas qui, nous allons le voir, pourraient prétendre au statut de « marqueurs chronoculturels », un schéma opératoire très simple, pourvoyeur de supports polymorphes généralement épais, semble systématiquement présent. Celui-ci, quasi invariablement décrit dans ces contextes (le débitage « polyédrique » – Cretin 2000 ; Fourloubey 1996a) est marqué par une constante requalification des surfaces en fonction du déroulement du débitage et des opportunités offertes par le bloc. Il s'agit d'obtenir des éclats épais aux dépens de nucléus dont la mise en forme semble presque inexistante, le débitage s'organisant autour de deux surfaces adjacentes, un angle favorable ainsi qu'une arête exploitable. « [...] il n'est donc caractéristique d'aucune période ou aire géographique ; il peut être réalisé, avec un peu d'entraînement, par toute personne sachant planter un clou. » (Tixier *et al.* 1995, p. 61) C'est en grande partie ce type d'exploitation qui amène les nucléus à présenter, en fin de course, des morphologies assez variées, parfois « globuleuses ». Si l'extrême simplicité de ce débitage ainsi que l'apparente absence de planification à long terme de la production confèrent à cette dernière un statut assez circonstanciel (réponse aux besoins immédiats, ce que semblerait montrer l'extrême rareté de ce type de nucléus au sein des matières premières allochtones), l'existence de schémas de débitages particuliers mis en œuvre à partir d'éclats-supports épais (*cf. infra* – les « burins » transversaux) pourrait permettre de nuancer cette interprétation (rôle plus structurant de ce type de production ?). Au demeurant, il convient de souligner qu'au delà de ces considérations, il reste malheureusement souvent délicat d'assurer la réelle autonomie de ce schéma, l'expérience montrant, nous allons le constater, la possibilité du passage d'une modalité à une autre, traduisant finalement l'existence d'une forte unité technique.

Une recherche d'éclats courts et minces

L'un des apports majeurs du renouveau technologique des années 90 sur l'entité badegoulienne est sans conteste la mise en évidence d'un schéma de débitage caractéristique, susceptible de se rencontrer – dans sa variabilité – dans la plupart des assemblages attribuables au Badegoulien *sensu lato*. La recherche d'éclats courts et minces, supports de raclettes pour la plupart d'entre eux comme nous le verrons, semble aujourd'hui pouvoir être reconnue dans la quasi-totalité des industries étudiées, du Bassin parisien (Bodu, Senée 2001) au sud du Bassin aquitain (Gellibert, Merlet 2001), en passant par le bassin de la Loire (Cretin, Le Licon-Julien 1997), le Périgord, le Quercy, le Massif central et le Languedoc occidental (Sacchi 1986), bref, sur la presque totalité du territoire badegoulien actuellement reconnu.

C'est bien évidemment en très grande partie l'objet qu'est la raclette, prépondérante dans les niveaux récents, qui a, par ses particularités maintes fois décrites, attiré l'attention

des préhistoriens. Il s'agit d'un véritable fossile directeur (Cheynier 1930) et les auteurs ont très vite compris l'importance de cet outil si marquant à l'échelle de ces industries « frustes », faites d'éclats « grossiers » le plus souvent « mal venus ». Ainsi, A. Cheynier lui-même s'interrogea sur l'origine des supports utilisés pour confectionner ces pièces et proposa, pour la première fois, d'y associer un schéma de débitage spécifique : « *Que le prisme lui-même s'allonge jusqu'à être deux ou trois fois plus long qu'épais et nous aurons un genre de nucléus assez particulier à ce niveau ; on saisit alors le mécanisme du débitage "en tranche de saucisson" ; les éclats qui s'en détachent ont la forme de rondelles d'avivage en série, plus épaisses au plan de frappe. L'équilibre du débitage se maintient en tournant le nucléus autour de son axe central. De cette façon le nucléus est utilisé en entier [...] par une technique [...] qui donne des éclats [...] d'où sont tirées les raclettes.* » (Cheynier 1939, p. 379) Même si cette description, consacrée par la dénomination de débitage en « tranche de saucisson » n'a jamais été véritablement documentée à la lumière des analyses récentes, il n'en reste pas moins qu'elle constitue le point de départ des interrogations technologiques actuelles sur ces productions d'éclats. Cependant, le relais de ces questionnements n'a donc été pris que récemment, aboutissant à la reconnaissance, comme l'avait pressenti Cheynier, d'un schéma opératoire particulier de débitage d'éclats minces, supports de raclettes.

La publication commune de ces analyses (Bracco *et al.* 2003) a donc amené les auteurs à synthétiser l'ensemble des travaux effectués sur ce sujet en dépassant les barrières terminologiques, et c'est à ce travail collectif que nous allons confronter les données du Cuzoul de Vers. L'un des objectifs de cet article était d'en finir avec les approximations antérieures en dépassant les interprétations technologiques proposées jusqu'ici trop rapidement : « *Dans tous les cas, l'analyse approfondie des exemples à notre disposition a montré que les nucléus dénommés antérieurement « discoïdes » ne représentent en réalité qu'une convergence morphologique de l'état d'abandon des nucléus de ce schéma de production d'éclats courts normalisés.* » (*ibid.*, p. 113) Selon ces auteurs, les productions badegouliennes semblent donc se démarquer des débitages discoïdes du Paléolithique moyen, « *quelles que soient par ailleurs les divergences entre auteurs sur la définition de ces derniers.* » (*id.*)

Dans un tel contexte, le cas du Cuzoul de Vers nous paraît tout à fait intéressant. En effet, les deux principales analyses effectuées jusqu'à maintenant se sont contredites sur ce point : en c.23, attribuée au Badegoulien ancien, un débitage de conception discoïde avait pu être reconnu (Lelouvier 1996, p. 59), alors qu'en c.6, rattachée à un Badegoulien récent à raclettes, cette interprétation avait été écartée (Ducasse 2003, p. 114). Ce constat a donc été source de questionnement : existe-t-il, au sein des industries du Cuzoul de Vers, un schéma de production d'éclats minces tel qu'il a été récemment défini ? Ce schéma se rapproche-t-il ici de productions plus franchement discoïdes où bien existe-t-il deux schémas indépendants, l'un discoïde, l'autre pas, correspondant à des objectifs distincts, voire à différentes phases chronologiques ?

	c.27	c.23	c.20	c.11	c.6
Éclats et fragments d'éclats, esquilles...	2152	≈ 3373	2858	3981	3156
« Chutes de burin »	129		754	443	88
Lames	26	122	92	187	13
Lamelles	49	19	127	58	16
Débris	187	27	602	303	518
Nucléus et fragments de nucléus	11	87	27	45	123
Outils	236	369	573	589	337
Fragments de galets, blocs testés	.	3	.	4	8
Total	2790	≈ 4000	5033	5610	4259

Tableau 1. Décomptes généraux des industries. Contrairement aux décomptes proposés lors de l'analyse des matières premières siliceuses qui ne tiennent pas compte de la fraction fine (Chalard *et al.* ce volume), les chiffres présentés ici correspondent à la totalité du matériel en silex, toutes fractions confondues.

	c.27	%	c.23	%	c.20	%	c.11	%	c.6	%
Grattoir	14	5,93	73	19,78	16	2,79	23	3,90	20	5,93
Perçoir	11	4,66	.	.	40	6,98	27	4,58	5	1,48
Bec	5	2,12	13	3,52	5	0,87	5	0,85	9	2,67
Burin	25	10,59	34	9,21	88	15,36	92	15,62	85	25,22
<i>dont « burins » transversaux et assimilés</i>	14	5,93	4	1,08	61	10,65	54	9,17	28	8,31
Outil composite	5	2,12	.	.	4	0,70	3	0,51	4	1,19
Lame retouchée	11	4,66	14	3,79	28	4,89	26	4,41	5	1,48
Lame appointée	1	0,17
Lame tronquée	1	0,17	1	0,17	.	.
Éclat retouché	30	12,71	39	10,57	86	15,01	73	12,39	66	19,58
Raclette	.	.	3	0,81	114	19,90	119	20,20	78	23,15
Racloir	1	0,42	10	2,71	1	0,17	1	0,17	3	0,89
Pièce esquillée	45	19,07	162	43,90	79	13,79	120	20,37	3	0,89
Encoche	3	1,27	12	3,25	5	0,87	12	2,04	2	0,59
Denticulé	3	1,27	7	1,90	1	0,17
Troncature	7	2,97	2	0,54	6	1,05	8	1,36	.	.
Lamelle retouchée ou tronquée	2	0,85	.	.	1	0,17	1	0,17	1	0,30
Lamelle à dos	9	1,57	1	0,17	.	.
Pièce à dos	1	0,42
Pointe à cran	14	2,44	.	.	1	0,30
Fragments d'outils	27	11,44	.	.	33	5,80	48	8,15	14	4,15
Divers	1	5	0,85	2	0,59
Probable retouche d'utilisation	43	18,22	.	.	41	7,16	24	4,07	39	11,57
Pièce solutréenne	2	0,85	.	.	(1)*
Total	236	100	369	100	573	100	589	100	337	100

Tableau 2. Composition typologique des outillages. (Dans le but de permettre les comparaisons, ce tableau rassemble « vrais » et « faux » outils : les « burins » transversaux, *cf. infra*). *Un fragment de feuille de laurier a été découvert dans ce niveau et directement intégré aux séries solutréennes (*cf.* Renard, ce volume). Aucun autre vestige « suspect » n'a néanmoins pu y être identifié.

Le caractère « discoïde » de certains nucléus n'est-il que morphologique ? Pour parvenir à apporter des réponses convaincantes à ces questions, nous avons procédé à des analyses comparatives entre les différentes industries étudiées ici. De cette confrontation ont pu être mis en évidence un certain nombre de caractères communs rapprochant ces assemblages et, au delà d'une variabilité somme toute attendue, il a été possible de valider l'existence d'un schéma opératoire visant à la production de supports typés.

Dès l'approvisionnement il est possible d'entrevoir une sélection plutôt rigoureuse des volumes à débiter, la collecte de blocs ou galets (souvent plats et ovoïdes ayant été privilégiée, permettant la mise en place rapide des critères nécessaires au démarrage de la production.

De plus, l'observation des supports utilisés a montré l'emploi concomitant d'éclats épais (fig. 2B) et parfois corticaux redébités indifféremment sur leurs deux faces (la face inférieure permettant plus fréquemment – par ses convexités naturelles – d'accueillir des enlèvements). L'origine de ces éclats-supports, même si elle reste pour le moment difficile à appréhender sans la réalisation de remontages probants, semble plutôt devoir être recherchée dans la gamme de produits issus du premier schéma décrit (éclats épais) qui, bien que de réalisation très simple, pourrait bien tenir une place importante. Cette sélection préalable entraîne une nouvelle fois la réduction du rôle des phases de mise en forme, les supports ayant été sélectionnés justement en tenant compte de la faible distance séparant le support brut non encore débité de la forme idéale du nucléus après mise en forme (cela n'empêchant évidemment pas les rectifications, comme la régularisation des surfaces de débitage). Nous rejoignons ici certains auteurs, considérant à notre tour que cette étape de sélection constitue bien « un moment stratégique de cette chaîne de débitage » (Cretin, *in* Bracco *et al.* 2003, p. 89).

Très rapidement la phase productive peut s'engager. À ce moment, il est possible d'observer deux configurations-types : la première montre l'existence d'une table de débitage plus ou moins convexe (la face inférieure d'un éclat par exemple), la seconde, au contraire, une table plutôt plane (fig. 2A), ces deux cas de figures pouvant se retrouver successivement sur une même pièce. De plus, et à l'inverse des débitages laminaires, ici, les tables de débitage sont conçues plus larges que longues, venant ainsi accueillir de courtes séries d'enlèvements souvent unidirectionnelles et aux caractéristiques assez constantes, débitées au percuteur de pierre. Les plans de frappe, eux, peuvent être aménagés soit sur la surface opposée à la table de débitage dans le cas de galets ovoïdes ou d'éclats, soit sur une troisième surface créée perpendiculairement aux deux premières. Dans le cas des tables convexes, les enlèvements ne couvrent que très rarement la totalité de la surface débitée, ces convexités aidant au contrôle morphométrique des futurs supports (les enlèvements viennent en effet « mourir » juste avant de franchir cette convexité), débités à partir de la périphérie des nucléus selon un plan de fracturation le plus souvent sécant. En revanche, lorsque la table tend vers la platitude, que ses

convexités sont minimales, le contrôle dimensionnel semble être assuré par ce qui est habituellement considéré comme un accident : le réfléchissement (Morala 1993). Dans ce cas, et selon la morphologie du support sélectionné, la production peut volontiers se développer de façon bipolaire, chacun des pôles participant à la fois à l'entretien de la surface de débitage et à la phase productive, le plan de fracturation des éclats étant, quant à lui, parallèle à la table, tout cela éloignant le nucléus d'une morphologie « discoïde » (fig. 3B).

Le principe général est donc très simple : il s'agit de l'exploitation d'une surface limitée d'un galet ou d'un éclat, entraînant un aménagement très localisé du nucléus dans le but de produire un nombre généralement restreint de supports « normalisés », plutôt courts et larges, dont la faible épaisseur constitue le caractère le plus constant. Il ne s'agit donc ici en aucun cas de la gestion d'un volume dans son ensemble (en cela nous rejoignons les conclusions d'autres auteurs déjà évoquées précédemment), et les nucléus, dans leur phase d'abandon, peuvent de ce fait présenter des formes très diverses, principalement dues à la multiplication plus ou moins importante sur le support de ces courtes séries. Nous le voyons, certaines caractéristiques de ces productions paraissent bien pouvoir nous éloigner du débitage discoïde tel qu'il a été redéfini (Boëda 1993) : les plans de fracturation très variables ; la hiérarchisation des surfaces (elle existe le plus souvent, les plans de frappes et surfaces de débitage ne changeant quasiment jamais de rôle durant une même séquence de débitage) ; et le fait qu'ici le nucléus n'est pas « conçu comme un volume capable de fournir une suite ininterrompue d'enlèvements » et que son exploitation n'est pas non plus « équivalente à l'exploitation d'un volume » (*ibid.*, p. 395-396) mais plutôt à celui d'une surface (débitage facial). Il semble néanmoins que face à l'évidente variabilité de ces systèmes de production, les travaux les plus récents soient venus revisiter les définitions princeps en les modifiant considérablement (Mourre 2003 ; Slimak 2004). Ainsi, sans entrer dans les détails, il semble que pour certains de ces auteurs, « nos » productions (ou plutôt nos nucléus) puissent aisément intégrer, selon la définition utilisée, soit les débitages discoïdes *sensu lato*, soit les débitages récurrents centripètes (fig. 4B ?). De plus, la possibilité d'un passage, au sein d'un « concept discoïde », d'une méthode centripète à une méthode unipolaire ou bipolaire (Slimak 2004, p. 80) montre bien, en regard de ce que nous venons de présenter, la difficulté que nous éprouvons à nous situer vis à vis de ces productions. Mais un fait reste important : au delà du « comment » (à l'échelle duquel nous nous heurtons aux différentes marges de variabilité inhérentes à ce type de débitage), l'important n'est-il pas « ce que l'on produit » ?

Alors que, pour ce même auteur, « parmi ces débitages, il est impossible de reconnaître une classe de supports qui serait particulièrement investie par l'artisan » (*ibid.*, p. 76), il n'en va pas de même pour le schéma opératoire présenté ici, qui vise à produire des supports qui, par rapport à la polymorphie de l'ensemble des éclats, peuvent être qualifiés de « normalisés » :

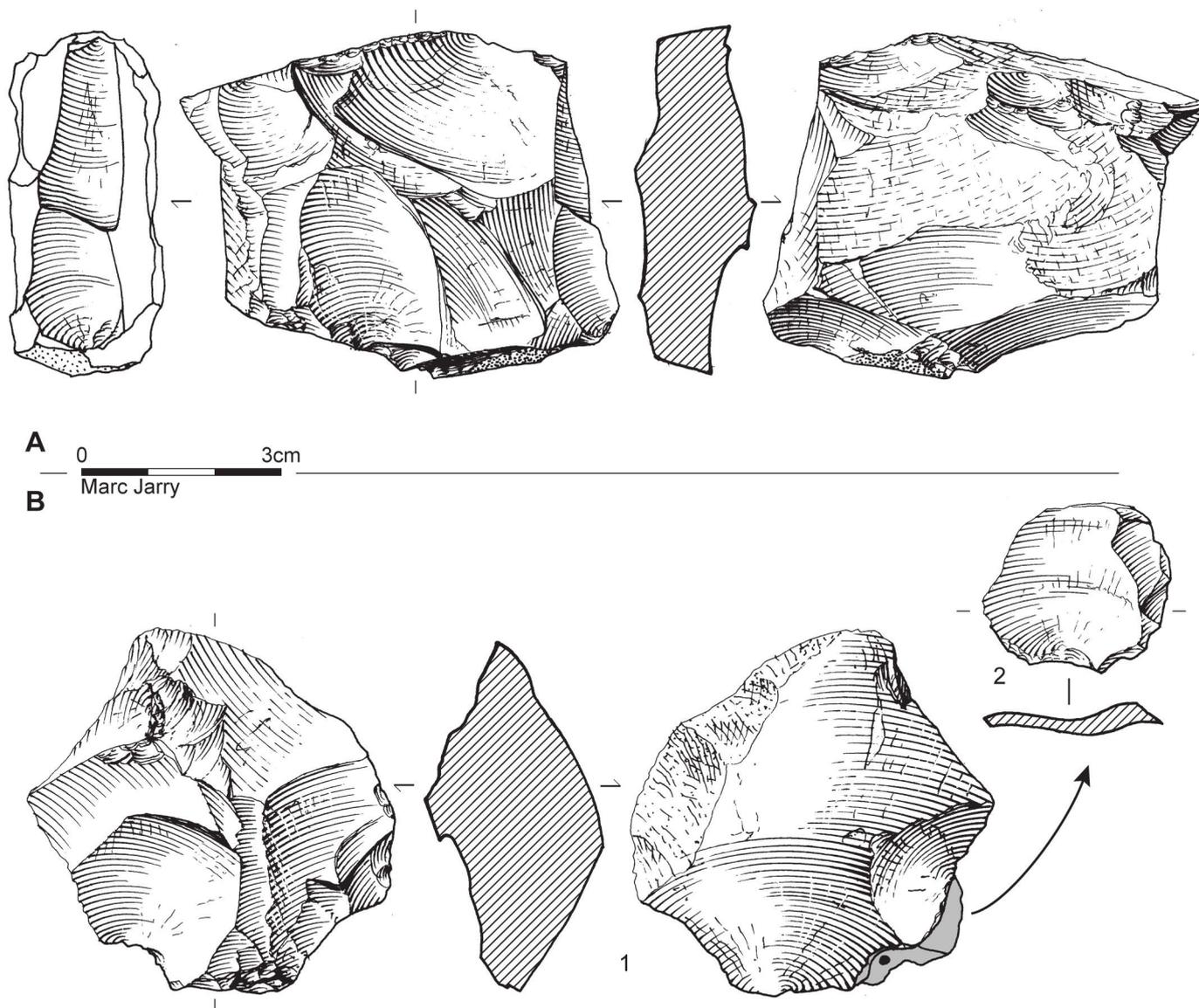


Figure 2. Production d'éclats minces. **A.** Nucléus en silex tertiaire local montrant l'association de deux intentions distinctes, l'une tournée vers la recherche d'éclats minces, l'autre (en fin de course) vouée à la production de supports allongés débordants (c.20). **B.** Production d'éclats minces mise en place à partir d'un éclat épais (c.20).

il s'agit de supports généralement courts et minces dont certains, en fonction de leur modes de production, sont tout à fait caractéristiques des ensembles badegouliens. Qu'ils soient débités de façon juxtaposée ou superposée, ces éclats offrent en effet des caractères distincts les uns des autres. Par exemple, l'option technique consistant à rechercher la superposition des enlèvements donne naissance à un type de support particulier déjà mis en évidence dans des contextes similaires : l'éclat concave (Morala 1993, p.197 ; Cretin 2000, p.88). La concavité de ces supports, située sur la face supérieure et plus particulièrement développée en zone proximale, est donc due à cette superposition, l'éclat étant débité à l'endroit même où un enlèvement précédent est venu sur-creuser la table (fig. 4A). Cette morphologie originale, favorisant la minceur du produit, entraîne la formation de talons caractéristiques dits

« en (demi-) aile d'oiseau ». Au demeurant, les supports produits par juxtaposition (les éclats débités les uns légèrement décalés par rapport aux autres), sans partager ces caractéristiques, restent les produits les plus fréquemment rencontrés. Bien qu'il existe d'autres types de supports, comme ceux appartenant à la famille des éclats débordants, ces derniers ne constituent en aucun cas un objectif particulier de ce schéma et leur présence paraît plutôt contingente. Ceci, ajouté au fait que la méthode de production d'éclats épais peut aussi engendrer ce type d'enlèvement, montre clairement le peu d'intérêt qu'ils représentent dans l'identification des objectifs du débitage. Par ailleurs, la recherche d'éclats minces, perceptible à travers la catégorie typologique qu'est la raclette (dont le remontage de certaines d'entre-elles les unes sur les autres montre bien l'unicité conceptuelle – fig. 5B-E), est bien visible sur certains

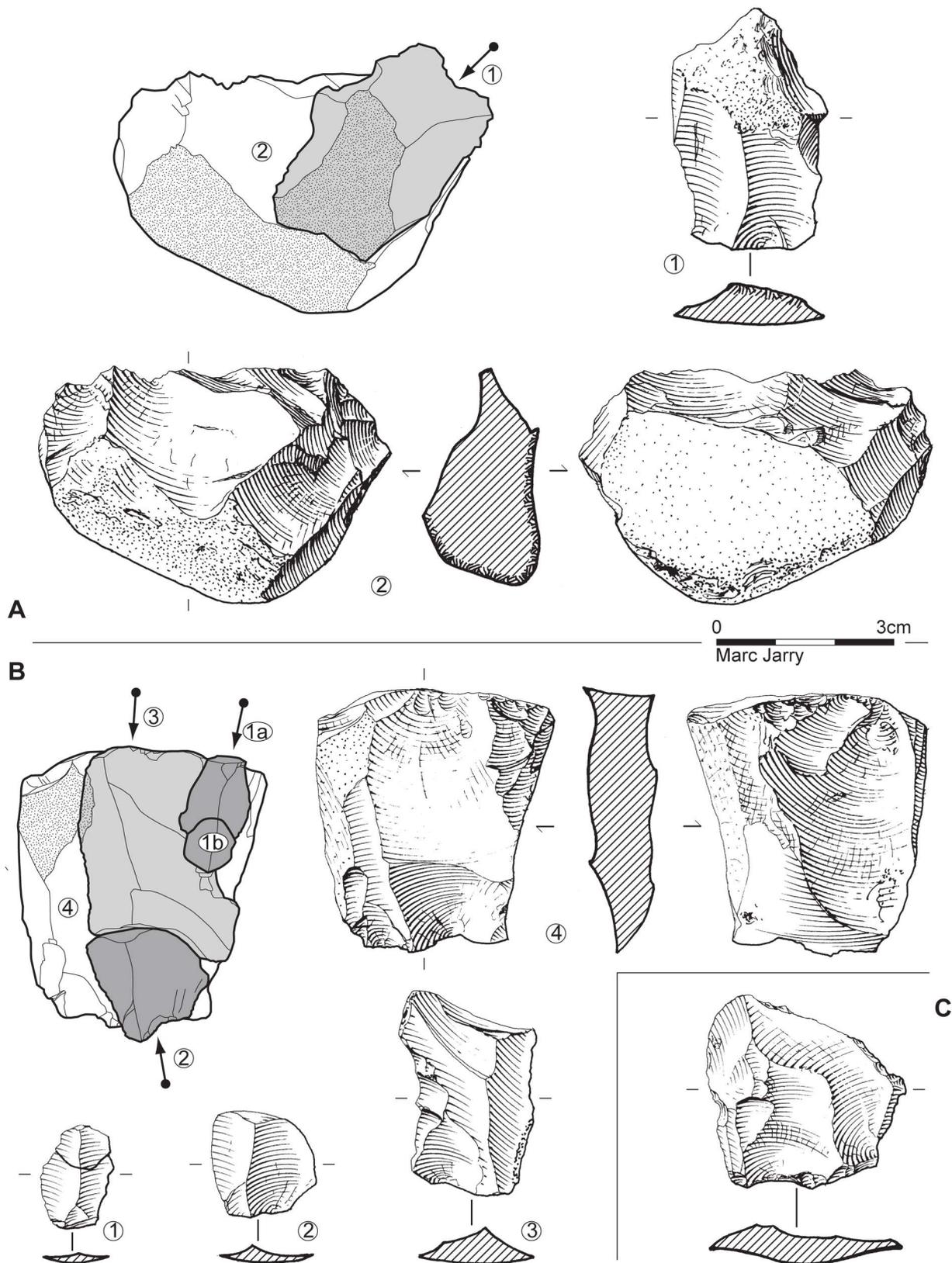


Figure 3. Production d'éclats minces. **A.** Débitage unipolaire mis en œuvre à partir d'un galet de silex tertiaire (c.11). **B.** Nœud en silex tertiaire (galet) montrant, dans son état d'abandon, deux tables de débitage distinctes et opposées, exploitées à partir d'une troisième surface, perpendiculaire aux deux premières. La table la plus récente, sur laquelle ont pu être remontés quelques produits, a été exploitée à partir de deux pôles, le second plan de frappe correspondant à la partie distale d'un négatif légèrement outrepassé appartenant à la première surface d'exploitation (c.11). **C.** Éclat mince caractéristique (c.11).

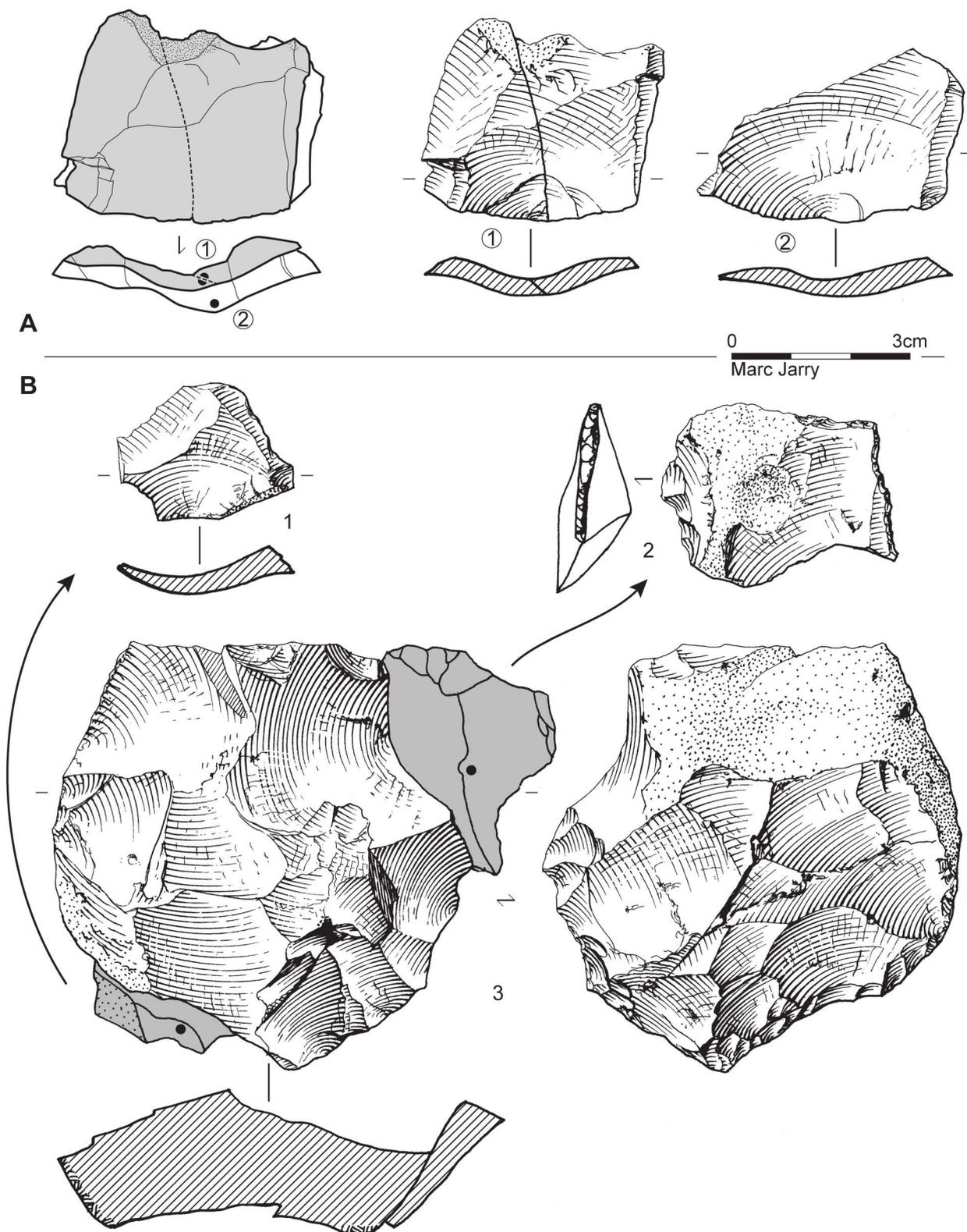


Figure 4. Production d'éclats minces. **A.** Remontage de deux éclats concaves l'un sur l'autre (silex tertiaire local – c.6). **B.** Remontage d'un éclat mince et d'une raclette sur leur nucléus (silex tertiaire local – c.6).

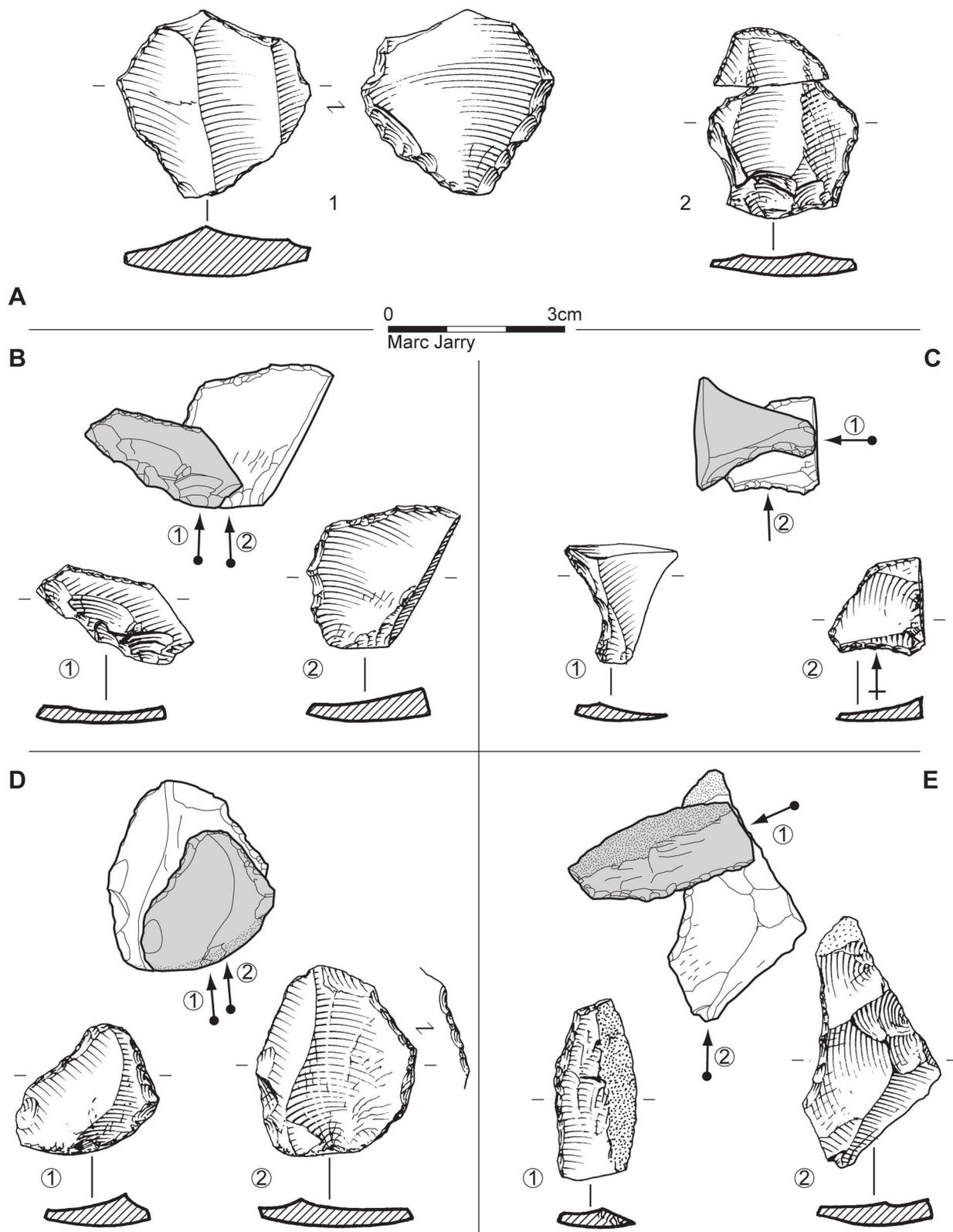


Figure 5. Raclettes. **A. 1.** raclette à retouche abrupte inverse dont l'éclat-support, au regard des négatifs visibles sur sa face supérieure, pourrait témoigner d'une réorientation lame/éclat (silex tertiaire - c.20) ; **2.** raccord entre une raclette et son fragment distal (quartzite - c.6). **B-E.** Remontages de raclettes les unes sur les autres (B-C. sénonien noir périgourdin provenant de la c.6 ; D-E. silex tertiaire local, c.20).

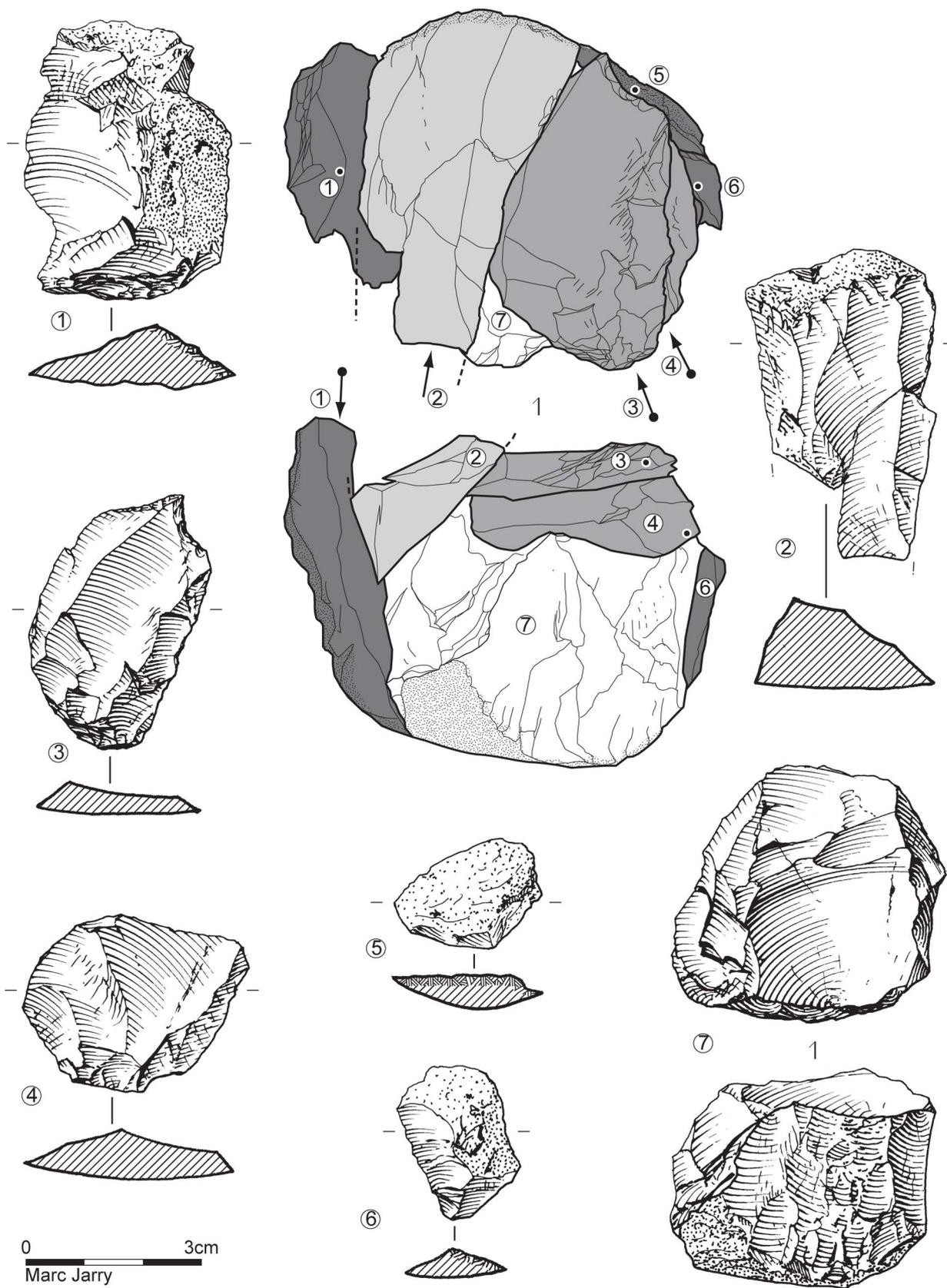


Figure 6. Production d'éclats minces – remontage d'une séquence de débitage unipolaire (galet de silex jurassique – c.11) ; 3. perçoir.

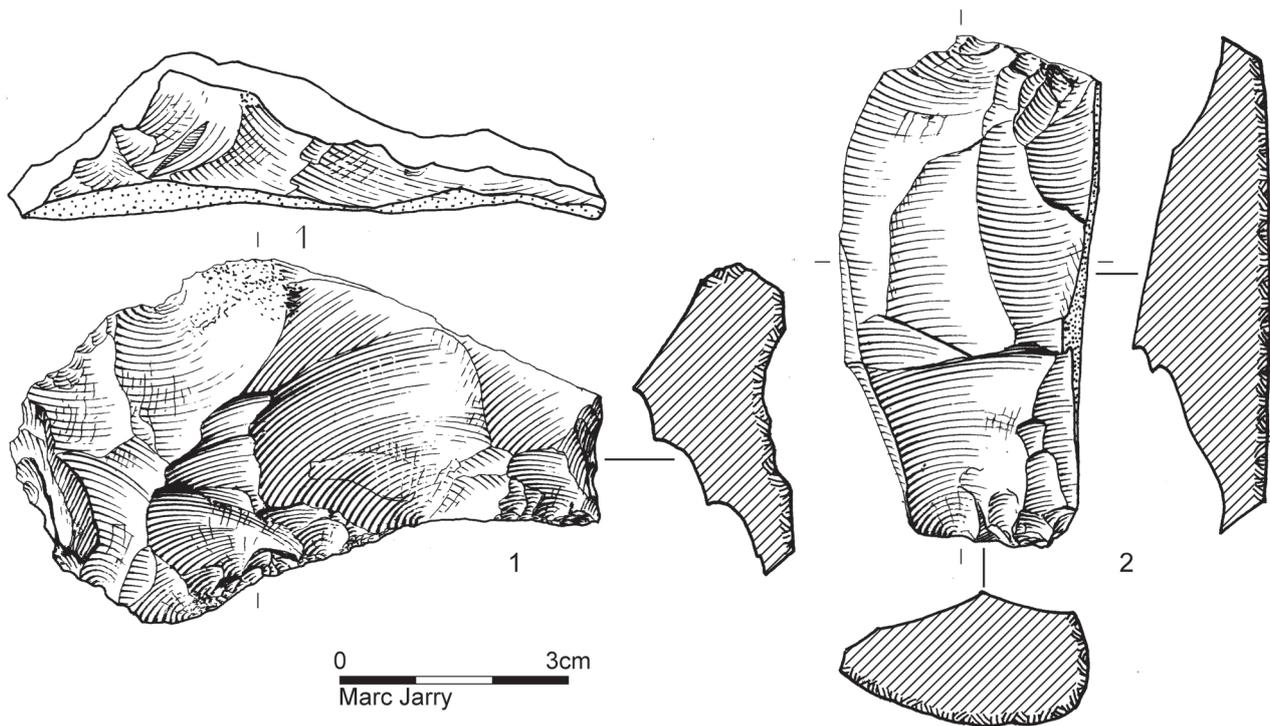


Figure 7. Production d'éclats minces : 1. nucléus en silex tertiaire provenant de la c.27 (Badegoulien ancien) ; 2. nucléus en silex dit de « Missère ». Si plusieurs négatifs visibles ici paraissent a priori documenter une recherche d'allongement, il semble que l'objectif réel ne soit finalement pas très éloigné des exemples précédents. En effet, le seul enlèvement allongé probant, visible au centre de la table, ne pourrait servir qu'à préparer cette dernière, lui permettant alors d'accueillir, à partir du même pôle, une courte séquence superposée destinée à produire des éclats minces.

remontages, eux-même tout à fait emblématiques de la spécificité de ce schéma opératoire (fig. 6) : ce nucléus en silex jurassique local qui, pris isolément, adopte une morphologie proche d'un nucléus discoïde montre, une fois remonté, une organisation strictement unipolaire mise en œuvre dans le but de produire des supports courts et plats (les nervures sont, dans cette idée, parfois soigneusement évitées). La place centrale de cet objectif au sein d'un tel schéma est tout à fait confirmée puisque l'un de ces supports est transformé en perçoir et ce, par le biais d'une retouche abrupte comparable à ce qui peut être observé sur les raclettes.⁸ Toutefois, le remontage d'une véritable raclette sur son nucléus (fig. 4B) constitue la plus belle preuve des relations existant entre cette catégorie typologique et ce schéma opératoire particulier, la présence de tels remontages ayant par ailleurs été fréquemment décrite au sein d'autres industries (Bracco *et al.* 2003 ; Cretin, Le Licon-Julien 1997 ; Fourloubey 1996a ; Chehmana 2004). Néanmoins, un problème reste posé : si ce schéma est bel et bien relié à l'obtention de supports de raclettes, qu'en est-il des niveaux du Badegoulien ancien, caractérisés justement par l'absence quasi totale de ce type d'outils ? D'autant que c'est bien dans un tel niveau (c.23) qu'avait été diagnostiquée cette production discoïde au Cuzoul de

Vers (Lelouvier 1996). L'observation complémentaire de la c.27 a permis, malgré l'absence d'objectifs clairs au sein de l'outillage, de documenter l'existence d'une recherche d'éclats minces comparable à ce que nous venons de décrire (fig. 7, n° 1). L'enracinement de cette intention dans le Badegoulien ancien est un fait qui a déjà pu être remarqué lors de l'analyse d'autres ensembles. Ainsi, A. Morala note, à partir des industries issues des trois niveaux badegouliens de l'abri Casserole, une variation de la fréquence de ce schéma opératoire : peu représenté dans le niveau le plus ancien (NA6, dépourvu de raclettes) où il est d'ailleurs présent sous la forme d'une « chaîne mixte » (Morala 1993, p. 195), il prend son essor parallèlement à l'augmentation des raclettes au sein de l'outillage dans le niveau médian (NA5), pour ensuite périlcliter (NA4). Au Cuzoul, le débitage d'éclats minces des niveaux anciens est le plus souvent moins soigné, les plans de frappe sont plus sommairement préparés et les produits obtenus sensiblement moins normalisés (moins « typés »). Tout cela semble conférer aux nucléus et aux supports une moins grande spécificité par rapport à ce qui peut être rencontré dans les niveaux plus récents et, du même coup, permettre plus aisément leur classement dans la famille des nucléus discoïdes *sensu lato*. En effet, cette recherche n'étant *a priori* pas aussi systématique, il semble que les débitages d'éclats observables au Badegoulien ancien montrent un certain polymorphisme, l'obtention de supports courts et minces pouvant intervenir, volontairement bien entendu,

[8] La limite entre ces deux types est parfois difficile à déterminer. D'autres perçoirs sur éclats fins ont été confectionnés dans ce même matériau sans qu'ils aient pu être remontés.

au cours de séquences de productions aux objectifs variés. Les nucléus paraissant exclusivement dédiés à cet objectif (en tous cas en fin d'exploitation) restent extrêmement rares et le rôle de ces éclats minces encore non élucidé. De ce point de vue, le cas du Badegoulien ancien reste pour nous problématique et la discussion ouverte.⁹

In fine, répondre à la question : « cette production d'éclats fins correspond-elle à une conception discoïde du débitage ? », est loin d'être chose aisée, puisque la réponse repose en grande partie sur les définitions proposées par les spécialistes du Paléolithique moyen, définitions variables d'un auteur à l'autre : la réponse diffère en fait selon la rigidité de ces définitions. Pour finir, il nous semble que, même si l'on considère que ces modalités peuvent être reliées au sein d'un ensemble regroupant les débitages discoïdes *sensu lato* et « centripètes » (Mourre 2003), ce rapprochement ne nous semble *a priori* pas gênant dans la mesure où il n'implique aucunement une notion de filiation ou de parenté et qu'il ne masque pas l'originalité, la spécificité du schéma présenté ici.

La question des éclats allongés

La présence au sein d'industries badegouliennes d'une production de supports allongés distincts des produits laminaires a souvent été signalée : elle correspond à ce qui est nommé, à l'abri Casserole, « chaîne élémentaire de production d'éclats laminaires » (Morala 1993), ou bien encore à ce que C. Cretin (1996) désigne sous le nom de « débitage à tendance laminaire » à partir, notamment, de l'industrie des Jamblancs (Bourniquel, Dordogne). Au Cuzoul, c'est la présence de supports d'un tel type qui a également attiré notre attention. En effet, un certain nombre de pièces nous a semblé pouvoir se situer morpho-techniquement entre l'éclat et la lame (rapport L/l supérieur à 2, négatifs antérieurs allongés de même direction mais à nervures irrégulières, irrégularité des bords, plages corticales fréquentes, etc.), ce statut ambigu nous poussant à rechercher systématiquement tous les indices permettant d'interpréter leur provenance. L'analyse technologique de la c.6 avait alors laissé imaginer la possibilité de la mise en œuvre d'un tel schéma opératoire et ce, principalement sur la foi de la présence de fragments de nucléus et d'un remontage documentant une probable phase d'initialisation du débitage (fig. 8B – contrairement au schéma d'organisation faciale décrit précédemment, ici, le galet est débité sur sa tranche). Cependant, à la lumière des observations récentes effectuées sur le matériel des autres couches, nous avons fini par mettre en doute ce premier constat. De fait, il nous paraît actuellement évident qu'une part des supports considérés comme pouvant être issus de ce schéma a pu être produit lors des débitages d'éclats décrits plus haut, sans pour autant être partie prenante des intentions majeures pour lesquelles ces derniers ont été

[9] Une meilleure caractérisation de cette phase chronologique est un des objectifs des études actuellement menées sur le gisement. L'étude intégrale de la c.27 et la consultation du matériel lithique des autres couches attribuées au Badegoulien ancien constitue donc une de nos priorités.

mis en œuvre. Pour exemple, les supports correspondant à certains négatifs latéraux (souvent semi-corticaux), présents sur des nucléus à éclats fins et participant, entre autres, à la préparation (ou la réfection) des tables de débitages, peuvent porter à confusion (fig. 7, n°2 et fig. 8A, n°3). Il semble donc bien que la seule lecture de l'ensemble des nucléus dont nous disposons actuellement ne nous permette pas de documenter une production d'éclats allongés autonome telle qu'elle a pu être décrite par ailleurs. D'autre part, l'une des différences majeures perçues entre débitage d'éclats allongés et production laminaire *stricto sensu*, qui tenait en un emploi de types de percussion différents (percussion dure pour le premier, tendre pour la seconde), doit être nuancée au vu des observations réalisées sur les supports laminaires de la totalité des couches étudiées (Ducasse 2004), ce dernier point amenuisant considérablement une hypothèse déjà faiblement soutenue par de rares indices.

Une gamme diversifiée de supports allongés

« Il a fallu des circonstances et des conditions de vie bien contraignantes pour qu'un groupe humain ait refusé ou abandonné la technique de la lame déjà vieille de 20.000 ans. » (Allain et al. 1974, p. 71)

Bien que nous renoncions pour le moment à définir un débitage autonome d'éclats allongés sur le modèle d'exploitation laminaire tel qu'il a pu être décrit dans les industries périgourdines, il n'en reste pas moins que les assemblages lithiques du Cuzoul de Vers renferment une gamme relativement diversifiée de supports allongés, que le simple couple « lames/lamelles » ne suffit pas à résumer. Dans le cas du débitage laminaire, cette diversité productive s'exprime, nous allons le voir, à travers deux ensembles *a priori* distincts : d'un côté par un débitage de lames plutôt épaisses et rectilignes, de l'autre, par l'obtention de supports plus légers, de gabarit moins important et de profil droit.

Fragmentation des productions laminaires et relation « lame/éclat »

Moins souvent décrits que les productions d'éclats, les schémas opératoires de débitage laminaire n'en ont pas pour autant été ignorés et ont été quasi systématiquement évoqués, ne serait-ce que pour en noter la forte fragmentation spatio-temporelle. En effet, le Badegoulien serait marqué par une gestion économique particulière du laminaire, conduisant les tailleurs à ne pas mettre en place un tel type de débitage directement *in situ*, les seuls indices présents dans les industries ne correspondant alors qu'à des supports pré-débités introduits tels quels ou, le plus souvent, déjà transformés en outils. Cela semble être le cas dans de nombreux gisements, à l'image, une fois encore, de l'abri Casserole et ce, dans l'ensemble des niveaux.¹⁰ Cet état de fait nous permet de

[10] « Aucun témoin de production sur place de ces supports n'est attesté dans la série étudiée. Nous noterons qu'un bon nombre de ces lames sont en matériaux exogènes, notamment en silex du Bergeracois. » (Morala 1993, p. 198)

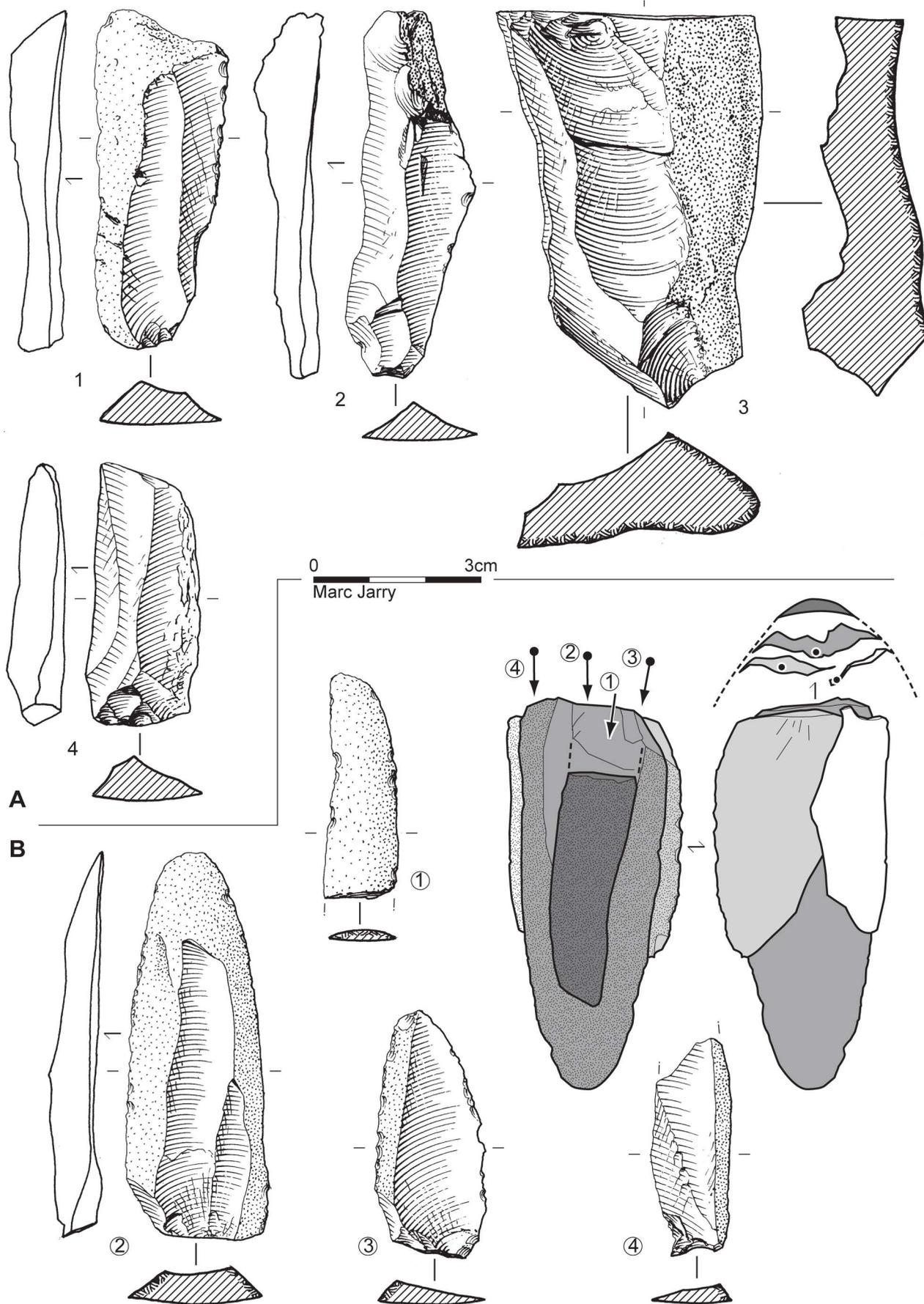


Figure 8. A. 1, 2 et 4. « éclats allongés » (silex tertiaire local – c.11) ; 3. nucléus en silex tertiaire local issu de la c.11 présentant un négatif d'enlèvement allongé, vestige d'une régularisation la partie proximale de la table destinée à préparer l'extraction d'un éclat mince et court (aux dépens du creux-bulbe – cf. fig. 4A). B. Remontage d'une séquence d'initialisation d'un débitage frontal effectué à partir de la tranche d'un galet de silex jurassique (c.6).

revenir un instant sur les productions « à tendance laminaire » dont nous parlions plus haut, interprétées, lorsqu'elles sont présentes en association avec cet import de produits laminaires, comme de véritables « substituts simplifiés » (Cretin 2000, p. 175), jouant alors un rôle économique certain. Technologiquement, les différences évoquées entre ces deux types de productions tiendraient principalement en l'aspect expédiant du débitage à « tendance laminaire », totalement réalisé sur le site (présence de nucléus, de produits bruts et transformés...) à partir de matières premières locales. En ce sens, il a le plus souvent été rattaché aux productions d'éclats, partageant avec celles-ci certains caractères techniques comme l'usage exclusif d'une percussion dure, le détachement des lames *stricto sensu*, plus soigné, étant réalisé à l'aide d'un percuteur tendre.

Cette complémentarité économique, fondée sur la reconnaissance de deux schémas opératoires conceptuellement proches mais techniquement distincts (différents degrés de savoir-faire et d'investissement), est actuellement difficile à documenter ici puisque, nous l'avons vu, un schéma de débitage particulier visant à l'obtention autonome d'éclats allongés n'a pu être clairement mis en évidence. En outre, alors que certains éléments des couches 6 et 23 (fig. 9, n° 1, 6 et 9) permettent d'évoquer l'usage d'une percussion tendre organique dans le cadre du débitage laminaire – marquant alors une différence nette entre les lames et les éclats (même les plus normalisés) –, la consultation des autres assemblages est venue nuancer cet état de fait.

Que ce soit en couche 11, 20 ou 27, aucun élément n'est venu confirmer cette dichotomie « percussion dure/percussion tendre organique » ; bien au contraire, l'impression générale est celle d'une très forte unicité au niveau des modes de percussion employés. L'ensemble des productions, qu'il s'agisse des éclats ou des lames (même dans le cas de lames débitées en matières premières allochtones et, de façon certaine, en dehors du site), montre l'utilisation de percuteurs en pierre *sensu lato* (dure, voire dure-tendre). Comment, dans ce cas, distinguer, comme cela a pu être fait par ailleurs, une production de supports « de substitution » moins investie techniquement, alors même qu'il semble que les lames en silex locaux offrent des caractéristiques identiques aux lames indubitablement importées, c'est-à-dire : des bord parallèles, des nervures relativement régulières, une rectitude générale des profils, une préparation parfois très soignée des talons (abrasés, facettés), une orientation des négatifs fortement unipolaire (l'ouverture d'un second plan de frappe participant plutôt à des phases d'entretien), des sections triangulaires à trapézoïdales et, bien sûr, une technique de percussion minérale ? Pour ces raisons, nous n'effectuerons ici aucune distinction entre les supports en matières premières allochtones et les autres, les considérant tous comme des lames.

Mais alors, comment expliquer la présence constante de supports laminaires bruts en matières premières locales dans la quasi-totalité des ensembles étudiés, alors même qu'il n'existe

aucun nucléus laminaire associé à ces matériaux ? Presenti sur le matériel de la c.23 (Lelouvier 1996, p.62) et dénommé, de fait, production « mixte »¹¹, l'existence d'un passage d'une production laminaire à un débitage d'éclats masquant la morphologie initiale du nucléus a trouvé des arguments forts à travers quelques remontages effectués sur le matériel des couches 11 et 20.

En premier lieu, le remontage de deux produits laminaires en silex tertiaire issus de la c.11 (fig. 10) montre clairement – la plage néo-corticale aidant – la mise en place *in situ* de cette production à partir de galets de silex tertiaires identiques à ceux que l'on peut rencontrer au sein des nucléus à éclats. À la différence d'autres remontages de lames en silex tertiaire vraisemblablement débitées ailleurs¹² (fig. 11 : cette matière première n'est représentée que par ces deux seules pièces, aucune trace de la – ou des – tablette(s) de ravivage, etc.), il est possible d'observer l'existence d'un nucléus à éclats très probablement débité à partir du même galet. Si cet exemple nous permet d'envisager une telle requalification dans les objectifs de la production, elle permet aussi de documenter certains aspects de ce schéma opératoire laminaire : les volumes ne semblent pas être mis en forme totalement (en témoigne la présence de cortex disto-latéral), les tailleurs ont recours à des procédés du type « néo-crêtes » pour réaménager le volume de la table (déjà entrevu par la présence systématique de lames à crêtes et néo-crêtes dans les industries – fig. 9, n° 5, 7 et 8) et ont un usage différentiel (un changement est peu probable) du percuteur de pierre selon les actions à opérer (produit latéral certainement débité à la pierre selon une version « rentrante » ; la néo-crête, quant à elle, extraite à l'aide d'une percussion minérale plutôt tangentielle).

Pour finir, un second remontage (c.20), plus complet que le premier, permet de valider définitivement cette hypothèse d'une réorientation de la production vers un débitage moins organisé générant des éclats de morphologie variée et détruisant littéralement l'organisation volumétrique initiale du nucléus (fig. 12). Ce remontage montre l'architecture d'un nucléus laminaire au cours d'une phase relativement avancée de son exploitation. En effet, aussi loin qu'il nous est permis de remonter, nous pouvons constater que le nucléus avait déjà dû subir une première réorientation, marquée par la présence de deux tables laminaires distinctes et opposées, la plus récente ayant été installée sur la surface qui devait correspondre à l'ancien dos du nucléus. Ces deux tables n'ont pas fonctionné simultanément mais bien successivement : la première, à carène très peu marquée, montre une fois encore la mise en place d'un débitage unipolaire – le plan de frappe opposé jouant, là aussi, un rôle dans l'entretien de la table –, tandis que la seconde, unipolaire elle aussi (?), s'est développée à partir du plan de frappe secondaire de la première, et ce, après que certains enlèvements rebroussés

[11] Différent du débitage « mixte » défini à l'abri Casserole (Morala 1993).

[12] Nous nous heurtons d'ailleurs ici à une limite de la caractérisation des matières premières, certaines pièces d'âge tertiaire, acorticales, pouvant provenir de gîtes plus éloignés.

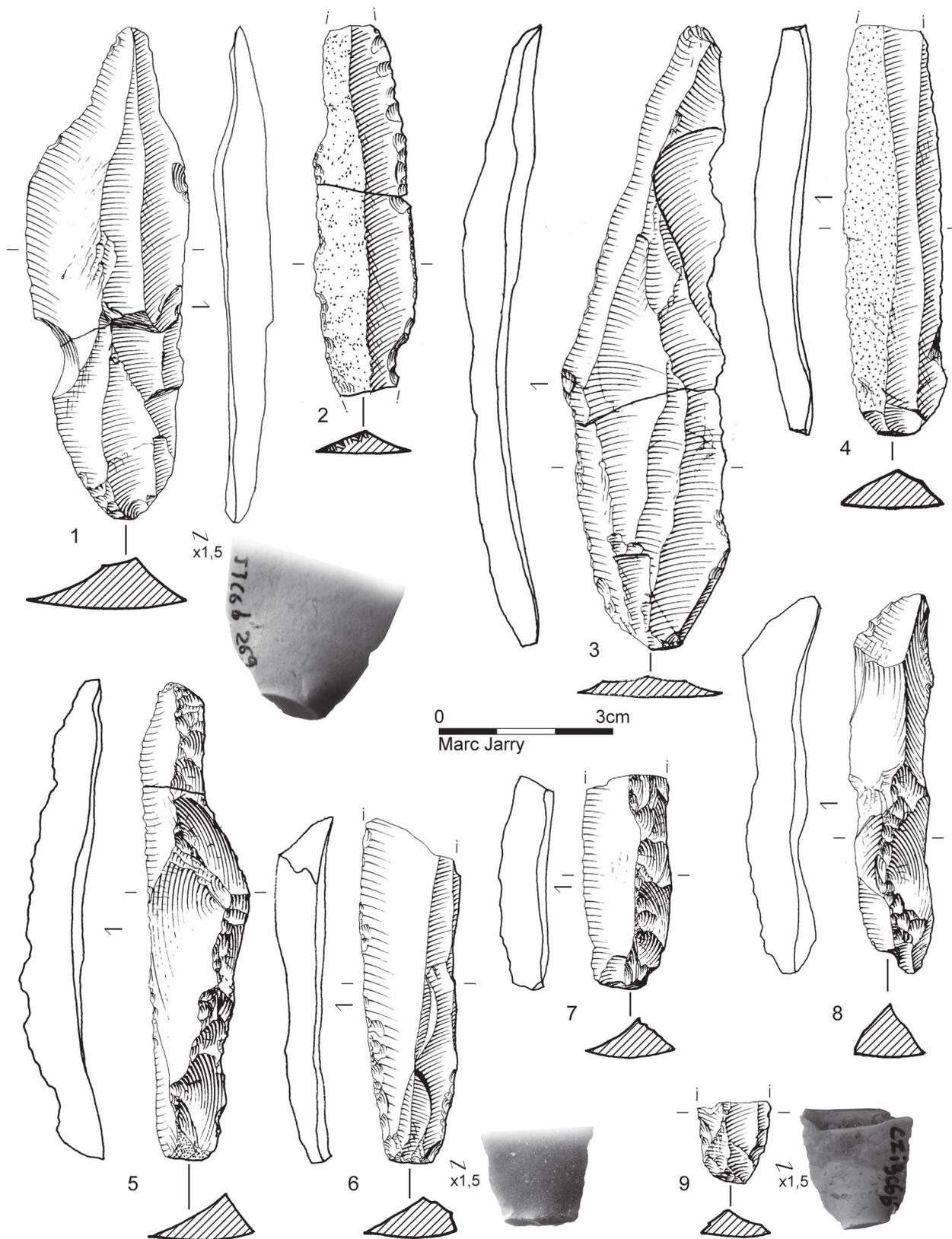


Figure 9. Production laminaire – lames brutes ou retouchées, néo-crêtes : **1 et 9.** c.6 (silex tertiaire) ; **2-4 et 8.** c.11 (silex tertiaire) ; **5 et 7.** c.20 (silex tertiaire) ; **6.** c.23 (silex de Belvès). Les lames 1, 6 et 9 possèdent des talons aux stigmates évoquant l’usage d’une percussion directe tendre organique.

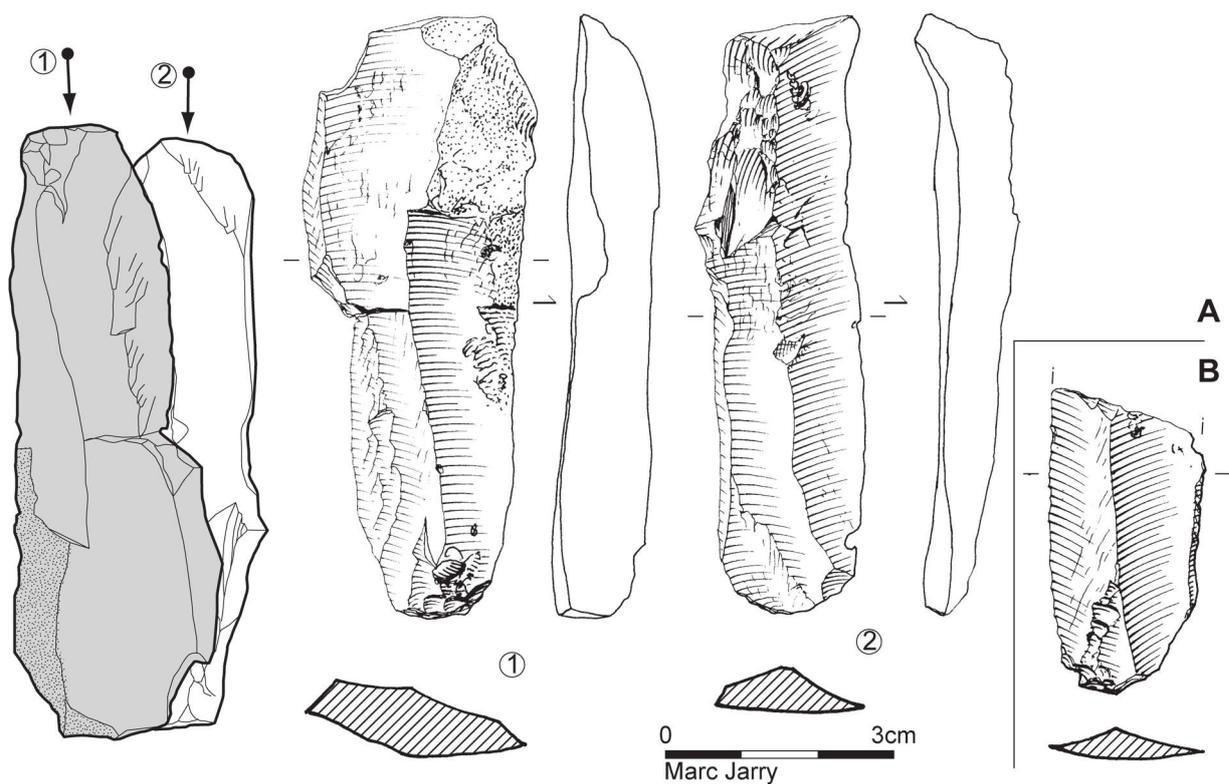


Figure 10. Remontage d'une séquence de débitage laminaire en silex tertiaire local (c.11).

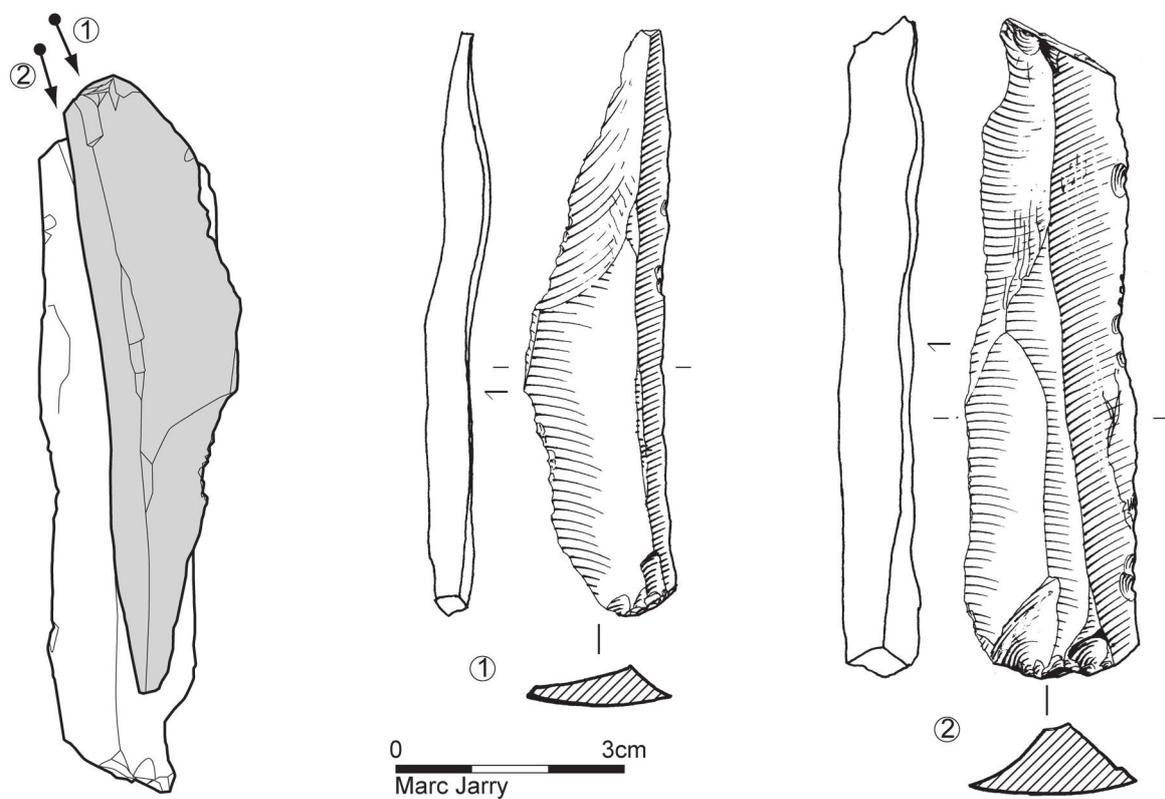


Figure 11. Remontage de deux lames en silex tertiaire d'origine indéterminée (c.11).

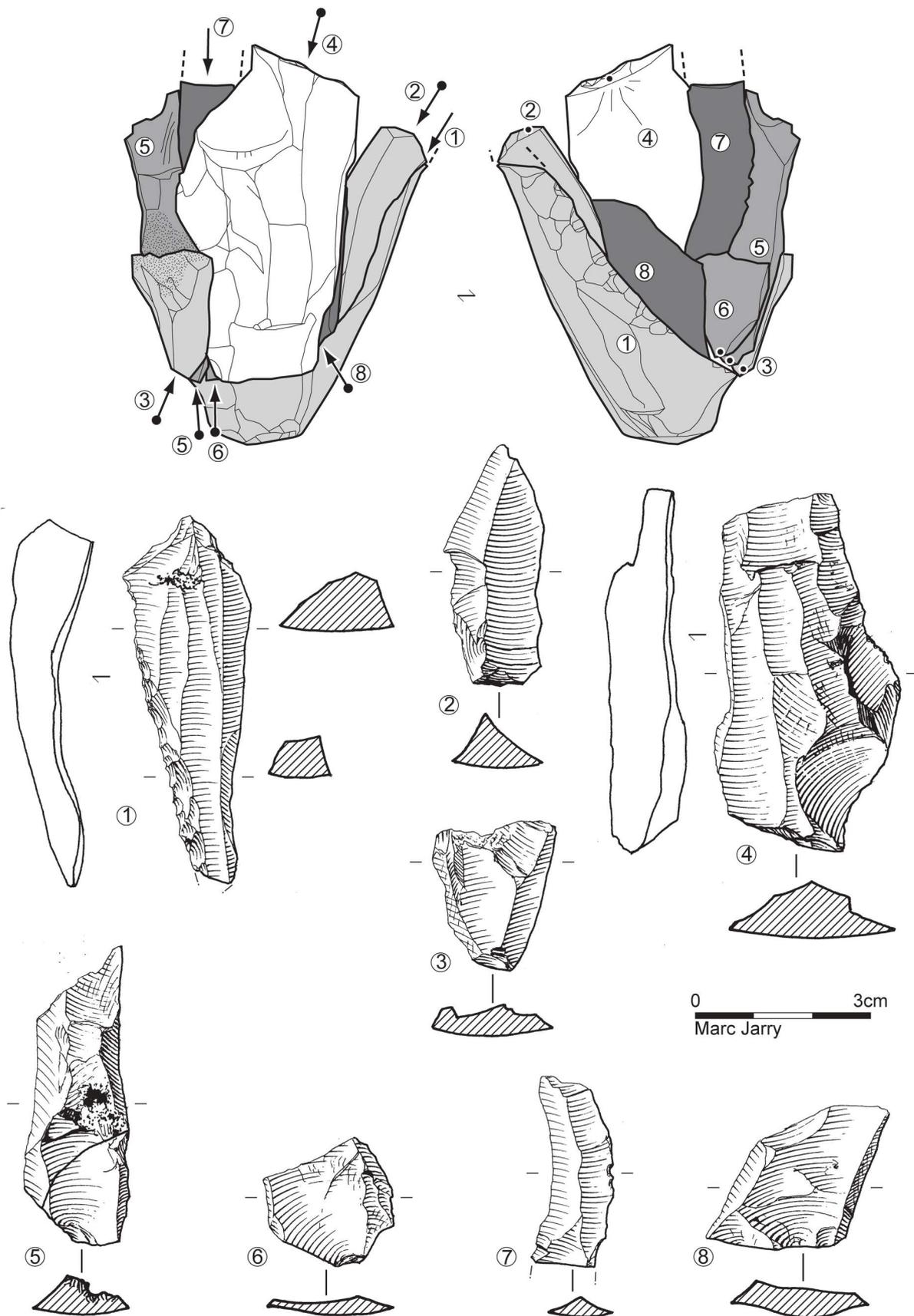


Figure 12. « Reconstitution » d'une phase de production laminaire en silex tertiaire (c.20) : ce remontage permet d'argumenter l'idée d'une réorientation, en fin de course, du débitage laminaire vers un débitage d'éclats polymorphes détruisant la structure originale du nucléus qui, ici, est absent.

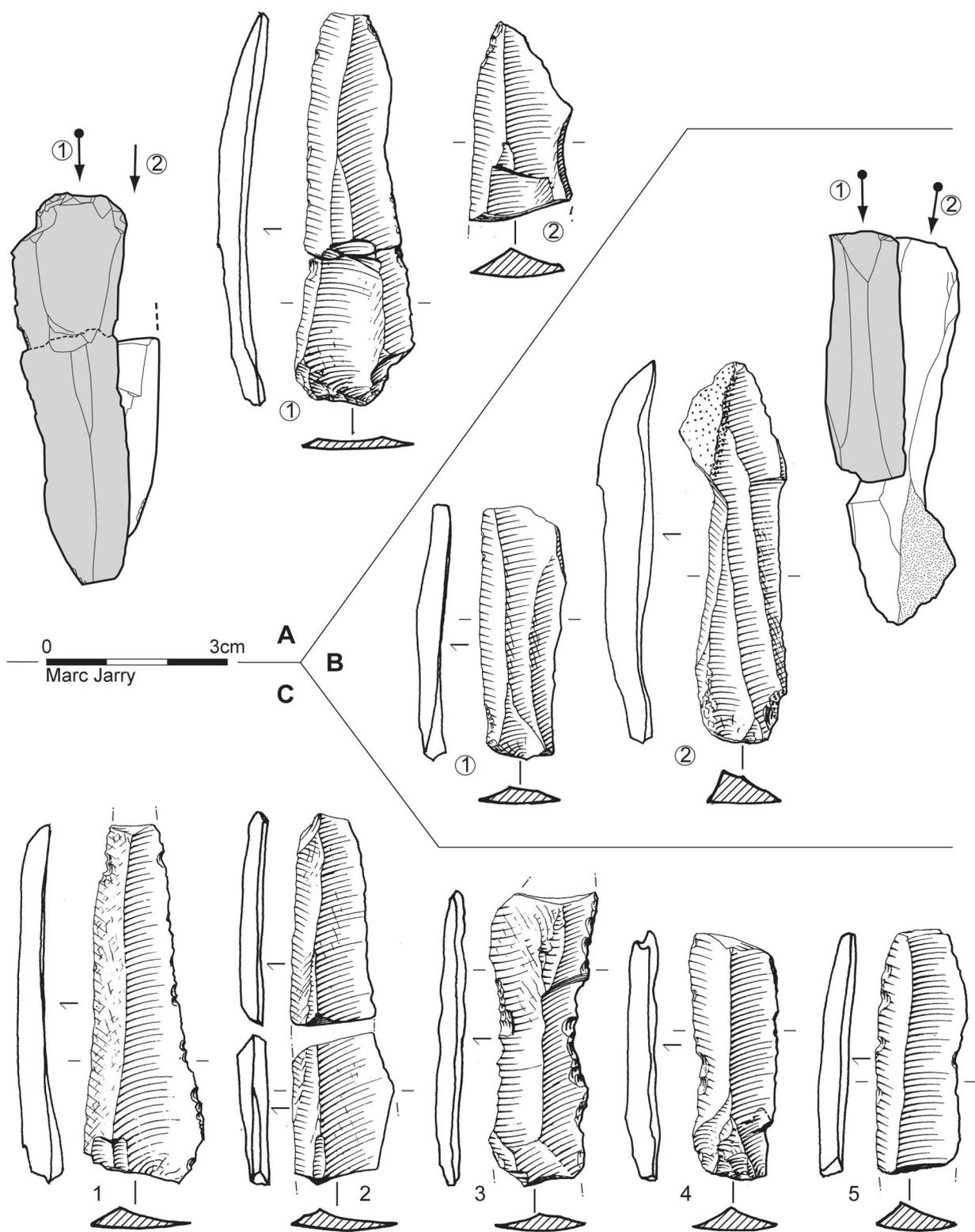


Figure 13. Production laminaire. A-B. Fragments de séquences de débitage de supports laminaires légers (c.11 – silex du sénonien (A) et probables Bergeracois (B)). C. Exemples de supports laminaires légers (1-2 : c.6 ; 3-5 : c.11).

soient venus mettre hors d'usage cette dernière. En fin de course, et après l'enlèvement d'un support allongé outrepassé (ayant bénéficié par ailleurs d'une retouche écailleuse continue sur un de ses bords) emportant le premier plan de frappe, la production vient réinvestir l'ancienne table, à partir de laquelle un certain nombre de produits sont débités, qu'il s'agisse d'éclats épais, allongés, voire d'éclats courts et minces proches des supports de raclettes. Remarquons, au passage, que cette réorientation génère donc des supports parfois élancés, assimilables aux « éclats allongés » (fig. 12, n° 2, 5) dont nous parlions plus haut, ces produits pouvant alors, pour certains d'entre eux, provenir d'une chaîne laminaire en fin de course plutôt que d'une production autonome. Cette dernière phase d'exploitation vient donc modifier l'architecture générale du nucléus et lui faire perdre son caractère laminaire. Cette pièce, si elle avait été retrouvée, aurait très certainement été classée au sein des nucléus à éclats. Il paraît maintenant clair que l'absence de nucléus laminaires dans les assemblages du Cuzoul de Vers n'équivaut en aucun cas à une absence de production *in situ* de ce type de supports. Cependant, la question qui reste posée est la suivante : cette succession, sur un même nucléus, de deux types de production est-elle projetée dès le départ ou s'agit-il seulement d'une chute de soin ? La matière première du second remontage, un silex tertiaire translucide et particulièrement fin, par sa très bonne qualité (au vu des matériaux disponibles localement) pourrait-elle, par exemple, expliquer cette volonté de rentabilité de la part du tailleur ? Car le fait est que, avant de parler de véritable chaîne « mixte », il faudrait s'assurer que les dernières phases d'exploitation, non laminaires, sont bien motivées par un objectif précis et ne correspondent pas à une production opportuniste. L'analyse d'assemblages provenant d'autres gisements badegouliens, et notamment celui de Brocas-les-Forges, situé dans les Landes (Gellibert, Merlet 2001), offre dans cette idée des points de comparaison intéressants. Sur ce gisement, un nombre très important de produits laminaires bruts furent abandonnés (évoquant une possible production *in situ*), associés à des nucléus dont la plus grande part témoigne, à l'état d'abandon, d'une exploitation tournée vers l'obtention de supports de raclettes, par ailleurs très nombreuses au sein de l'outillage (près de 70 %). Il est certain que, là aussi, l'hypothèse d'une modification planifiée des intentions productives sur le même nucléus (de la lame à l'éclat) peut légitimement se poser, suggérant même le passage d'un débitage laminaire à un débitage d'éclats minces. Bien que cette dernière proposition ne reste, pour le moment, qu'une piste de travail et que la plupart des nucléus à éclat normalisés paraissent avoir été exploités selon le même schéma du début à la fin de leur débitage (peu de mise en forme, larges surfaces corticales résiduelles... – fig. 3A), la raclette présentée en figure 5A, n° 1, confectionnée sur un support plutôt ambigu, pourrait présager de l'existence d'une telle réorientation. En définitive, il semble que l'un des caractères forts de cette production de lames réside dans son fort fractionnement spatio-temporel, l'apport de lames

débitées hors du site gardant une importance marquée, quels que soient les niveaux concernés. Notons *a contrario* que les supports laminaires produits lors des débitages précédemment décrits semblent pour la plupart manquer, induisant, pourquoi pas, leur exportation, prenant ainsi la route avec le groupe lors de la levée du campement.¹³

Deux objectifs laminaires ?

Si elles sont souvent simplement retouchées sur leurs bords, les lames restent des supports fréquemment utilisés pour la confection d'outils tels que grattoirs ou burins, tendance forte du Paléolithique supérieur dont le Badegoulien ne paraît pas se désolidariser. Cependant, alors que ces supports d'outils de transformation correspondent pour une grande part à des lames rectilignes assez épaisses, voire parfois robustes (fig. 9, n° 1 ; fig. 28, n° 1 ; fig. 29, n° 3), un second gabarit laminaire semble se dessiner : très rarement signalés dans les ensembles badegouliens français, ces supports constituent donc, pour l'instant, une originalité, d'autant plus que leur présence semble loin d'être anecdotique, marquant l'ensemble des niveaux étudiés attribués au Badegoulien récent. Il s'agit de lames courtes, légères et surtout rectilignes, se caractérisant notamment, et de façon plus claire encore qu'au sein de l'ensemble décrit précédemment, par l'usage d'une percussion tendre minérale¹⁴, bien adaptée à l'obtention de ce type de supports (fig. 13). S'il reste, pour l'heure, délicat de se prononcer sur l'existence d'un schéma de production autonome pour ces supports, distinct du débitage de lames « classiques », nous possédons tout de même un certain nombre d'éléments étayant l'idée d'un objectif à part entière. Ainsi, le remontage décrit précédemment (fig. 12), outre le fait qu'il nous renseigne sur le devenir probable de certains nucléus à lame, laisse apparaître, dans son ultime phase laminaire, des négatifs pouvant tout à fait correspondre à cette intention. Mais il semble que la recherche de petites lames ait été, comme c'est le cas pour le débitage laminaire dans sa globalité, mis en place de façon différée, la plupart des supports ayant probablement été introduits au Cuzoul déjà débités. Quelques séquences de production ont par ailleurs pu avoir lieu *in situ*, comme le suggèrent certains remontages réalisés en matières premières allochtones (fig. 13A-B) ainsi que la présence d'un nucléus en Gavaudun (fig. 14), lui-même peut-être introduit en cours de débitage mais très certainement exploité ponctuellement sur le site (et dont les produits recherchés manquent).

Les informations issues de l'analyse de l'ensemble de ces pièces nous ont permis d'établir un lien avec un schéma de production très proche décrit à partir des industries

[13] La poursuite des remontages pourrait nous renseigner sur la mise en place *in situ* des premières phases du débitage laminaire (mise en forme). En effet, la possibilité de l'apport de nucléus en cours de débitage n'est pas à négliger (possibilité déjà évoquée pour la c.6 – Ducasse 2003).

[14] Présences fréquentes d'un point d'impact visible, d'un esquillement du bulbe, d'une ondulation marquée de la face inférieure, etc. (Pelegriin 2001).

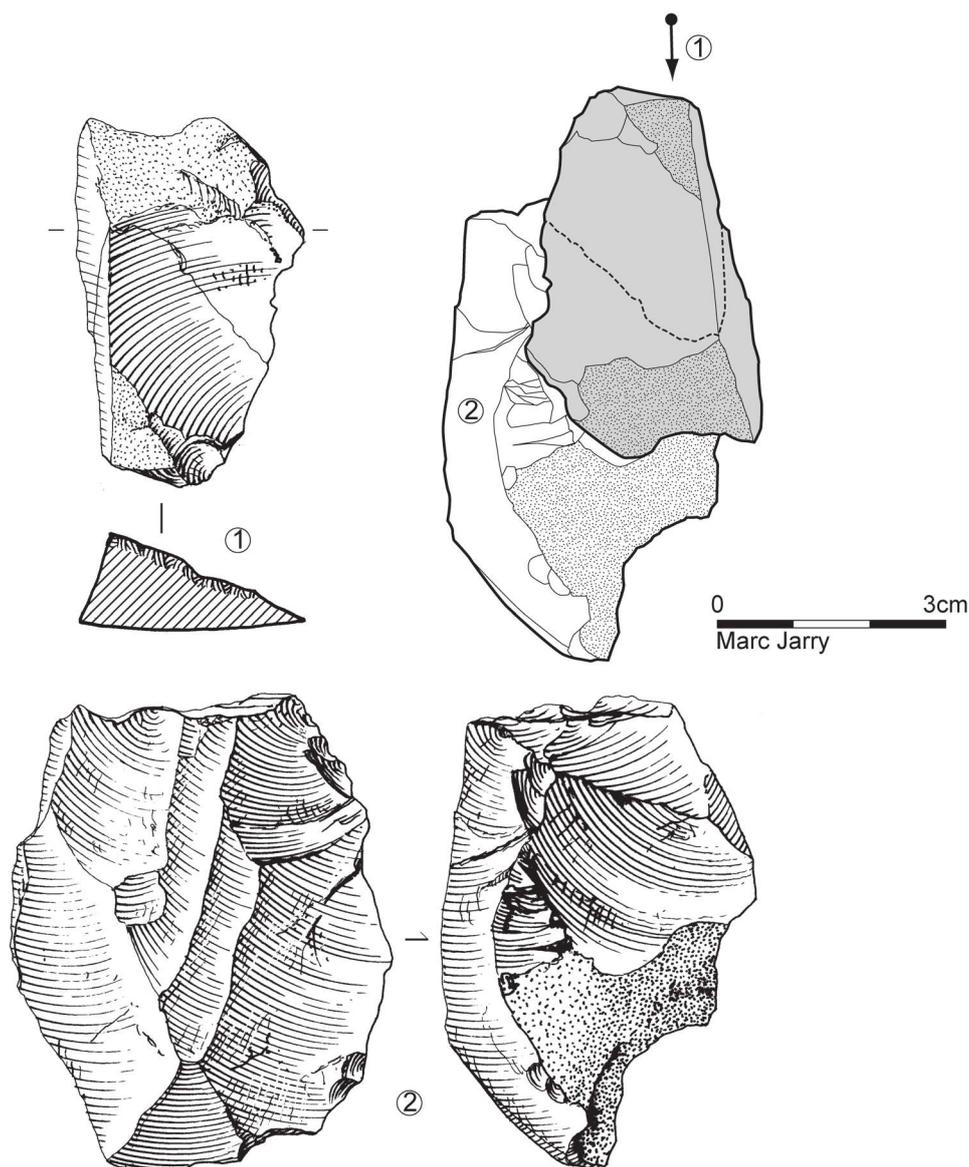


Figure 14. Production laminaire – nucléus à lames ayant très probablement permis l'obtention de supports laminaires légers au centre de la table (silex de Gavaudun, c.11).

du Badegoulien à raclettes de l'abri Casserole : la « chaîne de production de supports laminaires à tendance normalisée » (Morala 1993, p. 198), unique point de comparaison dont nous disposons actuellement.

De la même façon, les petites lames du Cuzoul semblent avoir été obtenues à partir de nucléus préférentiellement unipolaires et partiellement mis en forme (lames à cortex latéral ou distal). La bipolarité du débitage n'est attestée que sur très peu de lames (fig. 13C, n° 3), et, de fait, pourrait seulement correspondre à un entretien de la partie distale du nucléus (fréquence d'enlèvements rebroussés). Les talons des produits obtenus sont toujours fins, finement facettés ou tout simplement lisses (parfois en aile d'oiseau), ces lames légères conservant de plus une très faible épaisseur sur toute leur longueur. Ces supports sont donc avant tout caractérisés par

leur « légèreté » et leur forte tendance à la rectitude. Si ces produits revêtent à nos yeux une grande importance, c'est parce qu'ils possèdent un statut particulier qui les distingue clairement des supports issus des autres types de production. En effet, alors que les produits laminaires « classiques » sont, comme nous l'évoquons plus haut, majoritairement transformés en outils tels que grattoirs ou burins, ou, plus simplement, retouchés sur un ou plusieurs de leurs bords (retouche souvent très marquée, « aurignacienne »), ces lames légères pourraient passer totalement inaperçues puisque, au mieux retouchées, elles sont fréquemment présentes sous la forme de supports bruts sur les bords desquels est parfois visible un léger « grignotage » évoquant une utilisation sans transformation préalable (couteau ?). Mais là où l'existence de cette gamme de supports

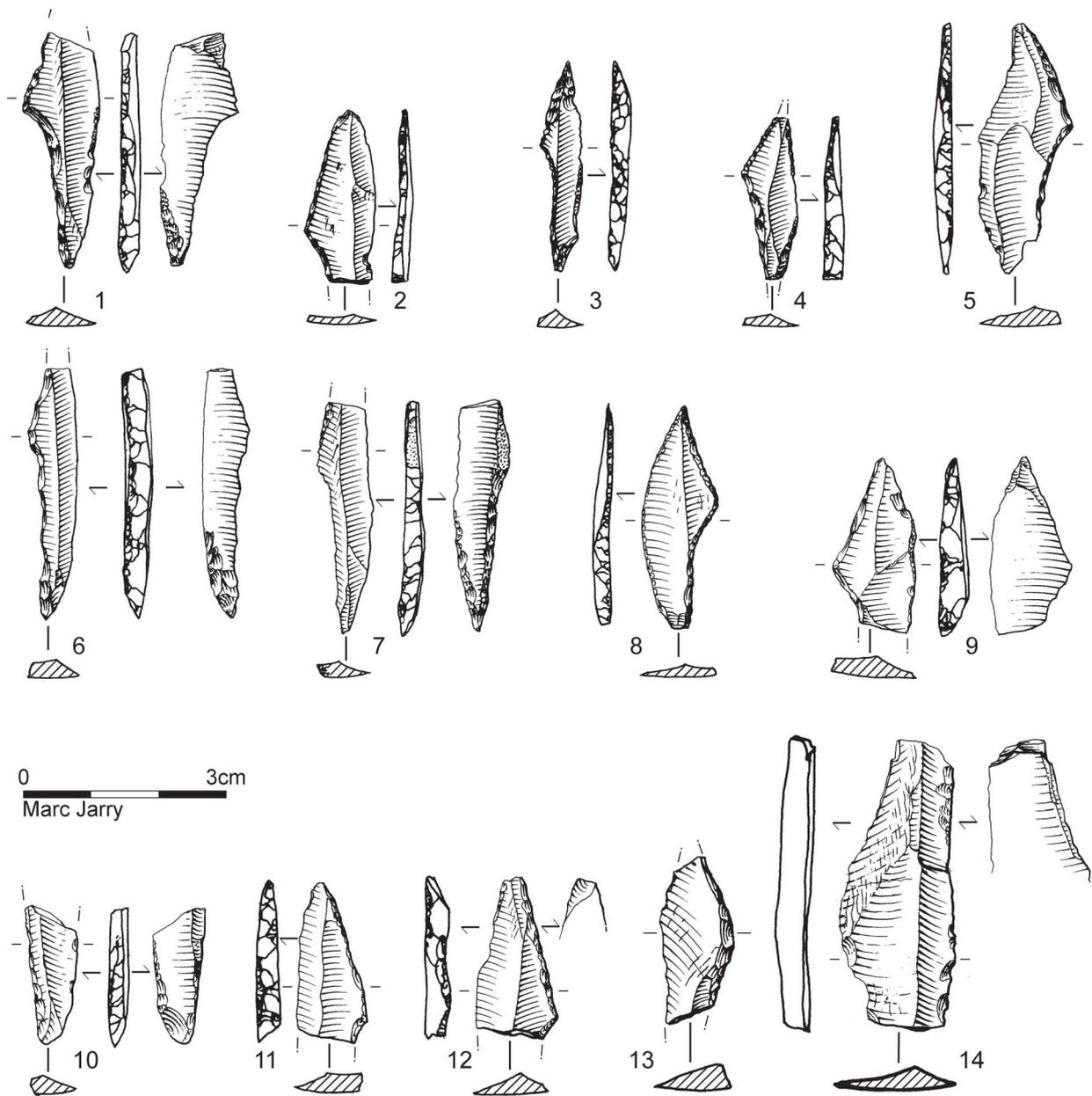


Figure 15. Exemples de pointes à cran – c.20, excepté 4-5 (c.18), 7 (c.21) et 14 (c.6) : 3-5, 7-11, 13-14. silex tertiaire ; 1 et 12. silex du Sénonien ; 2 et 6. silex indéterminé. Noter les fractures d'impact sur les pièces 1, 9, 12 et 14.

prend une dimension inédite, c'est lorsqu'elle est associée à de véritables pointes à cran, armatures exceptionnelles dans ce type d'assemblage.

Des pointes à cran badegouliennes !

A priori absentes de l'ensemble des autres gisements badegouliens français¹⁵, ces armatures furent signalées dès les premiers temps de la fouille (Clottes, Giraud 1983) (fig. 15). Leur distribution stratigraphique concerne uniquement les premiers niveaux attribuables au Badegoulien récent, se situant donc entre les couches 21 et 16 (selon les observations de J. Clottes, la moitié de ces pièces se trouvant concentrée dans la c.20). Si l'on s'attache seulement à percevoir ce phénomène selon le simple critère « de présence/absence », il paraît ne concerner qu'un « moment » relativement court (et circonscrit) à l'échelle du site. Cependant, une lecture technologique des supports utilisés pour leur confection a permis d'établir, comme nous venons de le préciser, un lien étroit avec cette production de lames légères, présente, *a priori*, tout au long du Badegoulien récent (couches 20, 11 et 6). La permanence chronologique de l'intention « lames légères et rectilignes » prend donc un sens tout particulier, d'autant qu'en c.6, c'est-à-dire dans un des niveaux les plus récents du gisement, il a été possible d'observer la présence d'un de ces supports présentant une fracture *a priori* typique d'utilisation en pointe de projectile (fig. 15, n° 13 – fracture en « marche d'escalier » et pseudo coups de burin).

Bien que n'ayant pas étudié la totalité de ces pointes à cran (certaines d'entre-elles se situant dans des couches non étudiées ici), le lot de pièces observées (14 pièces issues de la couche 20, 1 de la c.21 et 2 provenant de la c.18) permet tout de même d'en définir les caractéristiques générales :

- tout d'abord, il faut remarquer l'emploi de matériaux majoritairement tertiaires (d'origine parfois incertaine : allochtone ?) associés à de rares silex sénoniens¹⁶ ;
- ensuite, nous notons l'utilisation quasi exclusive de petits supports laminaires ;
- ces supports sont systématiquement transformés par retouche abrupte (ou semi-abrupte), généralement directe ;
- ce type de transformation renvoie à l'existence probable d'un schéma morphologique prédéfini, visible sur un certain nombre de pièces : le cran, 9 fois sur 14 à gauche, est généralement plus long que le limbe, et le bulbe est fréquemment aminci par retouche inverse semi-abrupte (observable 6 fois sur 9) ;
- enfin, la majorité des pièces porte des fractures imputables à leur utilisation en tant que projectiles.

Mis à part deux exemplaires entiers, ces pointes se retrouvent ici sous la forme de pièces sub-entières dont l'apex a été fracturé (N = 5 ; fig. 15, n° 1, 6 ou 7), de fragments de crans (N = 3 ; fig. 15, n° 10) ou bien encore de limbes cassés (N = 4 ; fig. 15, n° 2, 9, 11 ou 12). Si le premier groupe de pièces

(pièces sub-entières et fragments de crans) laisse imaginer leur retour sur le gisement encore emmanchées, la présence du second, elle, pourrait s'expliquer par leur transport sur le campement au sein même des carcasses. Mais il faut noter, une fois encore, que, dans leur grande majorité, elles ne semblent pas avoir été confectionnées sur place, ou, en tous cas, que leurs supports n'ont pas été produits *in situ* (matières premières parfois singulières ne se retrouvant pas dans le reste de l'équipement).

Cette brève description, offrant une image relativement limitée de ces pointes à cran, laisse tout de même entrevoir qu'au delà du caractère ubiquiste de ce type de pièces à l'échelle du Paléolithique supérieur (Ladier 2003), nous avons affaire à des exemplaires morpho-techniquement très proches évoquant l'existence d'une certaine norme. En définitive, il semble bien qu'il faille traquer ce type de pièces au sein des industries badegouliennes, ou du moins, l'utilisation de supports laminaires à des fins cynégétiques, comme il semble que cela puisse être le cas pour le Cuzoul de Vers. Il nous paraît évident que ce phénomène ne peut être l'apanage de cette seule industrie et qu'un examen attentif des assemblages pourrait éventuellement trahir un emploi plus développé de cette gestion des productions laminaires. Mais, ce faisant, la présence de telles pièces au Cuzoul de Vers peut-elle expliquer la rareté concomitante des lamelles à dos, rareté si souvent notée qu'elle est, au fil du temps, devenue emblématique des ensembles badegouliens ?

Le « monde » du lamellaire badegoulien

Il y a quelques années, la question de l'existence de productions lamellaires au sein des industries badegouliennes méritait largement d'être posée ; en témoigne l'image héritée des premières recherches qui visait à opposer ces assemblages au Solutréen et au Magdalénien, sur la base, entre autres, de l'absence de tels supports et, plus encore, de lamelles à dos. Seuls certains gisements – à l'époque strictement méridionaux – offraient une association « raclettes/lamelles à dos » interprétée, selon les auteurs, soit comme la marque de stades transitionnels vers le Magdalénien (« Magdalénisation » – Le Tensorer 1981), soit comme l'indice de mélanges d'industries. Pourtant, des assemblages comme ceux de Badegoule, par exemple, donnaient, dès les travaux d'A. Cheynier, à réfléchir sur le statut de ces supports quelquefois bien représentés, même si peu retouchés (Cheynier 1939, p. 388 et 375). De fait, la présence parfois discrète mais systématique, de supports lamellaires au Cuzoul de Vers (tabl.1) n'a pas manqué d'attirer notre attention, nous permettant de nous interroger sur les modalités de leur obtention.

L'observation de ces lamelles est venue confirmer qu'au delà de l'existence de supports morphologiquement proches mais d'intention douteuse, il existait bien une intention lamellaire à Vers dont les modalités restaient à appréhender. Un premier éclairage nous fut alors apporté par l'industrie de la c.6,

[15] La seule exception est celle du site de Pégourié, situé à quelques kilomètres du Cuzoul de Vers, sur le Causse de Gramat (Séronie-Vivien *et al.* 1995 ; Ducasse, thèse en cours).

[16] Déterminations P. Chalard.

celle-ci ayant livré un des rares nucléus indubitablement lamellaire de l'ensemble des séries (fig. 16A_B) : après une sélection judicieuse du module à débiter (un galet de silex jurassique), permettant de faire l'économie d'une mise en forme poussée du volume, et après l'ouverture d'un unique plan de frappe, l'exploitation lamellaire a pu débiter sur la surface la plus étroite du galet, naturellement cintrée. Le mode d'exploitation, proche de celui d'un nucléus caréné, confère à cette pièce une morphologie générale caractéristique, où la table est en quelque sorte constituée par la rencontre des deux flancs, les produits recherchés, rectilignes, se situant à la jonction de ces deux surfaces. La préparation au détachement de ces lamelles est relativement soignée, puisqu'une fine abrasion de la corniche est visible à la fois sur le nucléus et sur les supports, ceux-ci arborant généralement des talons lisses et abrasés témoignant d'autre part de l'utilisation d'une percussion tendre *sensu lato*.

Si nous utilisons ici le terme de « produit recherché », ce n'est qu'à travers la lecture chronologique de l'exploitation de ce nucléus et non pas grâce à la présence de supports retouchés. En effet, même s'il est évident que nous ne disposons pas de l'ensemble des produits débités à partir de ce nucléus, suggérant, à l'image des produits laminaires, une utilisation différée de ces derniers (activités cynégétiques ?), aucun des supports parvenus jusqu'à nous ne montre la moindre trace de transformation morphologique intentionnelle. Au demeurant, ce problème d'identification des intentions du débitage dépasse largement le simple cas de la c.6, qui est, rappelons-le, attribuée au Badegoulien récent. De fait, l'industrie de la c.27, représentant la phase initiale de cette culture, renferme elle aussi des pièces évoquant la recherche de supports lamellaires (fig. 16C) sans pour autant que nous puissions en comprendre la destination. En fait, il a fallu attendre la consultation de la c.20 et, dans une moindre mesure, de la c.11, pour enfin trouver une raison évidente à la mise en place de tels schémas productifs puisque, dans ces deux cas, la présence de véritables lamelles à dos est attestée, objets rares dans de tels contextes (fig. 18, n° 21-28). Ces pièces, peu nombreuses mais évoquant l'existence d'un véritable objectif lamellaire, se présentent sous la forme de fragments parfois appointés dont les dos sont souvent abrupts et rentrants. Les matières premières utilisées sont très variées (silex tertiaires de coloration et de texture différentes ou silex allochtones) et généralement aucune d'entre elles ne paraît pouvoir provenir du même nucléus. Ce dernier élément, associé à la forte fragmentation de ces lamelles et à l'existence sur certains exemplaires de probables stigmates d'impact, nous questionne tout particulièrement sur les causes de leur présence sur le site. Car, bien que nous ayons diagnostiqué la mise en œuvre de productions lamellaires au Badegoulien à la fois récent (c.6) et ancien (c.27), ce type de débitage semble, à première vue, absent des couches « à lamelles à dos ». Pour tenter d'y voir plus clair il a donc fallu s'attacher à « faire parler » le mobilier archéologique de ces couches pour répondre à ces questions : ces lamelles à dos ont-elles été introduites sur le site déjà

confectionnées (et en l'occurrence après leur utilisation), à l'image des pointes à cran dont elles partagent sensiblement la même répartition stratigraphique ? Si leurs supports ont été produits au Cuzoul, où sont les nucléus à lamelles ?

Retour sur les burins transversaux de Vers

Depuis quelques années, de nombreuses études technologiques appliquées à des industries diverses (Aurignacien, Gravettien, Magdalénien...) ont montré l'ambiguïté de certains types d'outils (burins et grattoirs principalement), au point d'en modifier radicalement le statut pour en faire de véritables nucléus. Ces analyses ont alors permis de porter un regard neuf sur les assemblages lithiques et de mieux en comprendre la dynamique. Ainsi, progressivement, ce débat s'est ouvert aux industries badegouliennes, parfois marquées par un « outil » bien particulier : le burin transversal. En effet, ces pièces, classiquement attribuées aux phases anciennes du Badegoulien (Trotignon *et al.* 1984), sont actuellement interprétées par certains auteurs comme de véritables nucléus à lamelles et, notamment, à partir de l'industrie du gisement de Oisy situé dans la Nièvre (Bodu, Senée 2001). Cette hypothèse, énoncée à partir du matériel d'un sondage effectué quelques années auparavant et dénué de toute armature, a été confirmée par l'apport des nouvelles fouilles (Bodu 2002 et 2003 ; Bodu *et al.* 2004 et 2005 ; Chehmana 2003) et la découverte de nombreuses lamelles à dos associées à ces burins transversaux. L'existence de ce même couple d'éléments au Cuzoul de Vers nous a bien évidemment incité à aborder le problème, d'autant que l'observation d'autres ensembles badegouliens, comme celui de Lassac (Aude) – où cette éventualité avait déjà été signalée par D. Sacchi (2003) –, a permis à l'un d'entre nous d'effectuer le même constat (Ducasse 2004). Qu'en est-il des burins transversaux de Vers ? Cette catégorie d'objet est systématiquement présente dans les assemblages décrits ici (Clottes, Giraud 1989b). Cependant, il semble bien que leur importance quantitative varie d'une couche à l'autre et, fait curieux au regard de l'image classique de la structuration du Badegoulien, ils sont rares dans les niveaux attribués à sa phase ancienne. En effet, alors que leurs proportions se situent entre 6 et 9 % des supports modifiés dans les niveaux à raclettes, les industries sans raclettes en contiennent une très faible part (ex : 4 pièces en c.23, soit 1,08 %). Cet état de fait, qui vient donc contredire l'évolution interne du Badegoulien telle qu'elle est souvent décrite (évolution chronologique inverse des proportions de raclettes et de burins transversaux : les raclettes prenant de plus en plus de place alors que les burins transversaux, nombreux dans les niveaux anciens, se raréfient), vient aussi nous interroger sur l'identité de ce Badegoulien ancien décidément peu pourvu d'éléments marqueurs.

Une analyse détaillée de ce type de pièces en c.6 (Ducasse 2003) avait permis d'en préciser les caractères forts, finalement peu sujets à variations d'une couche à l'autre. Ainsi, l'écrasante majorité (pour ne pas dire la totalité) des supports utilisés sont des éclats (plus de 90 % pour la c.6), souvent corticaux

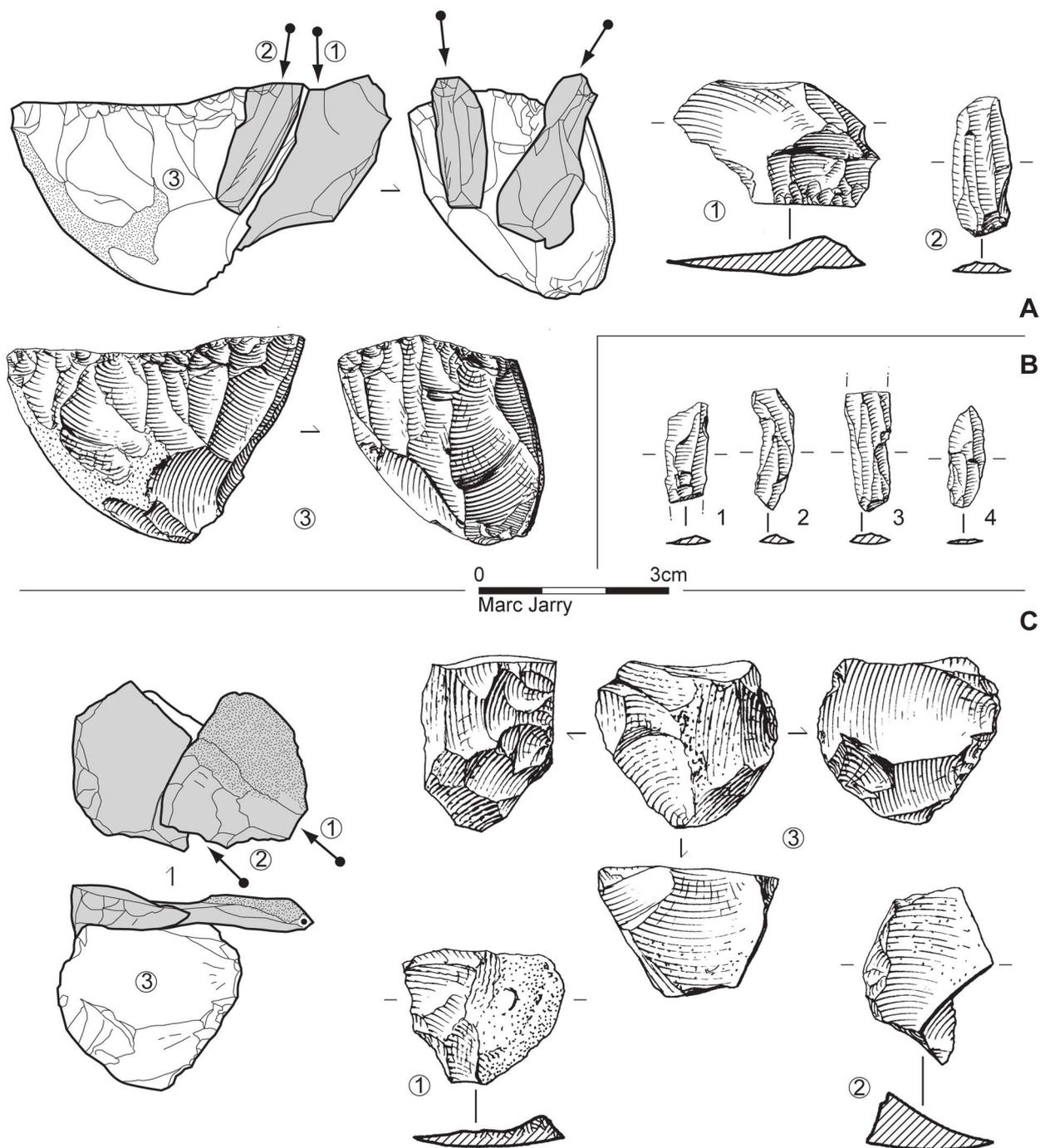


Figure 16. Production lamellaire. A. Nucléus à lamelles en silex jurassique local (c.6). B. Lamelles non remontées provenant très probablement du nucléus précédent. C. Nucléus à lamelles en silex du Fumélois provenant de la c.27 (Badegoulien ancien) abandonné après plusieurs tentatives de reconfiguration volumétrique (néo-crête, ravage du plan de frappe).

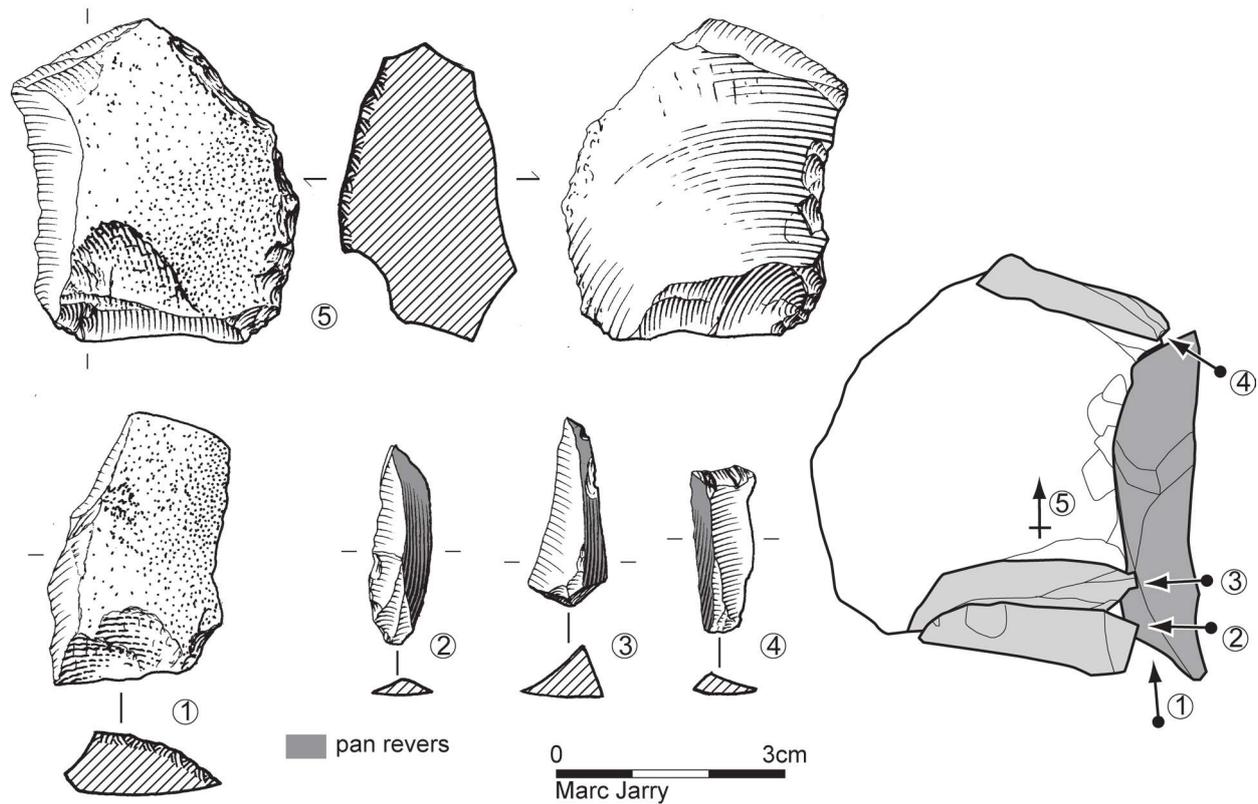


Figure 17. Production lamellaire sur tranche d'éclat du type « burin transversal » – débitage « préférentiel débordant » à partir d'un plan de frappe lisse (c.27, Badegoulien ancien).

et épais, débités au percuteur dur (talon souvent large, point d'impact très marqué, etc.). L'origine de ces supports peut être multiple ; elle est malheureusement difficile à établir de façon certaine sans remontages (pouvant se situer en amont de certains des schémas opératoires présentés ci-dessus). Cependant, il semble tout à fait probable qu'ils puissent provenir du débitage d'éclats épais décrit précédemment, permettant ainsi de comprendre l'un des intérêts de la mise en place de ce schéma, au delà de la production de supports d'outils divers (éclats retouchés, grattoirs épais, pièces esquillées...). Ces supports typés, marquant cette catégorie de pièces, font l'objet de modifications morphologiques assez constantes : une retouche latérale le plus souvent directe ou, pour les exemplaires les plus typiques, une encoche, venant aménager un plan de frappe à partir duquel la tranche de l'éclat est exploitée perpendiculairement à l'axe de débitage de ce dernier. Quelques variations sont tout de même à noter¹⁷, concernant notamment l'axe du débitage, parfois latéral (sans parler des pièces multiples) ou la préparation du plan de frappe, parfois inexistante, un pan lisse (créé préalablement – fig. 17 – ou brut de débitage – fig. 19A-B) suffisant. C'est donc le rôle et la nature de ces modifications qu'il reste à définir : avons nous affaire à des outils, des nucléus (pour

quels types de supports ?), aux deux à la fois (selon les pièces, voire sur la même pièce) ?

Après l'étude des exemplaires de la c.6, il nous avait semblé, sans en écarter totalement l'hypothèse, qu'il s'avérait assez douteux – et même, sur certaines pièces, impossible – que nous ayons affaire à des nucléus à lamelles (Ducasse 2003, p. 148). De ce fait, quand bien même leur fonctionnalité pouvait parfois nous paraître difficilement envisageable, nous ne contredisons pas, par prudence, leur statut classique d'outil. Ces premières conclusions en tête, nous avons, par la suite, procédé à l'examen d'un corpus plus étendu dans le but de confirmer ou d'infirmer (et, dans ce cas, de modifier) ce premier constat. Cette analyse (comparée aux résultats obtenus sur d'autres gisements – Lassac dans l'Aude ou Brocas-les-Forges dans les Landes) nous amena finalement à nuancer notre vision, considérant alors que le statut de ces pièces au Cuzoul de Vers semblait marqué par une certaine ambiguïté, à la différence des exemplaires rencontrés à Lassac par exemple. Ainsi, dans un contexte où l'un des objectifs majeurs des activités de taille du silex est constitué par l'obtention de supports lamellaires (Lassac), il fut intéressant de noter la perte de cette ambiguïté, le concept technique étant alors employé à des fins clairement productives. Par la suite, l'examen du matériel issu des couches 27, 20 et 11 du Cuzoul nous avait alors permis d'observer que, au delà de l'utilisation fréquente d'éclats-supports de nucléus, un concept

[17] Permettant alors la prise en compte de pièces typologiquement non considérées comme des burins transversaux sur encoche.

proche était employé dans un but manifestement productif (recherche de lamelles), mais cela de façon relativement restreinte, laissant, pour une large part, la place à des pièces toujours aussi énigmatiques (Ducasse 2004). Cette ambiguïté, partiellement levée comme nous allons le constater, nous a poussés à reconsidérer nos questionnements et à sortir du « tout outil » ou du « tout lamellaire », ces différentes lectures se heurtant jusqu'ici à de nombreux obstacles.

Comment, idéalement, diagnostiquer une intention lamellaire à partir de ces burins transversaux ? En premier lieu, sur l'objet lui-même, par la présence d'un – ou plusieurs – négatif(s) lamellaire(s), débité(s) transversalement à partir d'un plan de frappe latéral aménagé de façon diverse, mais, le plus souvent, par retouche directe (encoche). De même, certaines pièces peuvent présenter des traces de (re)mise en forme de la table de débitage (crêtes, entretien distal...). Ensuite, un certain nombre de déchets caractéristiques peuvent être isolés, comme des chutes massives (ouvertures ou réfections de la table) qui, lorsqu'elles réaménagent la surface de débitage, doivent présenter un – ou plusieurs – négatif(s) lamellaire(s) sur leur face supérieure, pouvant

alors expliquer l'existence de pièces à négatif transversal unique et large. Enfin, et lorsque la qualité de la fouille l'a permis, par la présence de lamelles brutes à « pan revers », c'est-à-dire présentant un pan plus ou moins abrupt, constitué par une portion de la face inférieure de l'éclat support (il s'agit donc d'un « positif »). Tous ces éléments, qui, lorsqu'ils sont présents, permettent la mise en évidence d'un tel schéma productif, ont été traqués au Cuzoul de Vers. Cette recherche nous a donc amenés à confirmer et à préciser les intuitions que nous avons eues lors du premier examen de l'ensemble de ces pièces : il s'agit d'un groupe aux caractéristiques plurielles. Tout d'abord, notons sans attendre qu'il existe bel et bien une production de supports lamellaires sur ce gisement via les burins transversaux. Cette confirmation, appuyée en grande partie par certains remontages, nous amène donc à valider l'existence d'une recherche de supports rectilignes à sections plus volontiers triangulaires débités le plus souvent à la pierre (tendre ?), bien représentés dans les industries et potentiellement transformés en lamelles à dos. Les remontages présentés ici (fig. 21) illustrent bien cet objectif lamellaire et ses spécificités, les supports (dont l'un porte

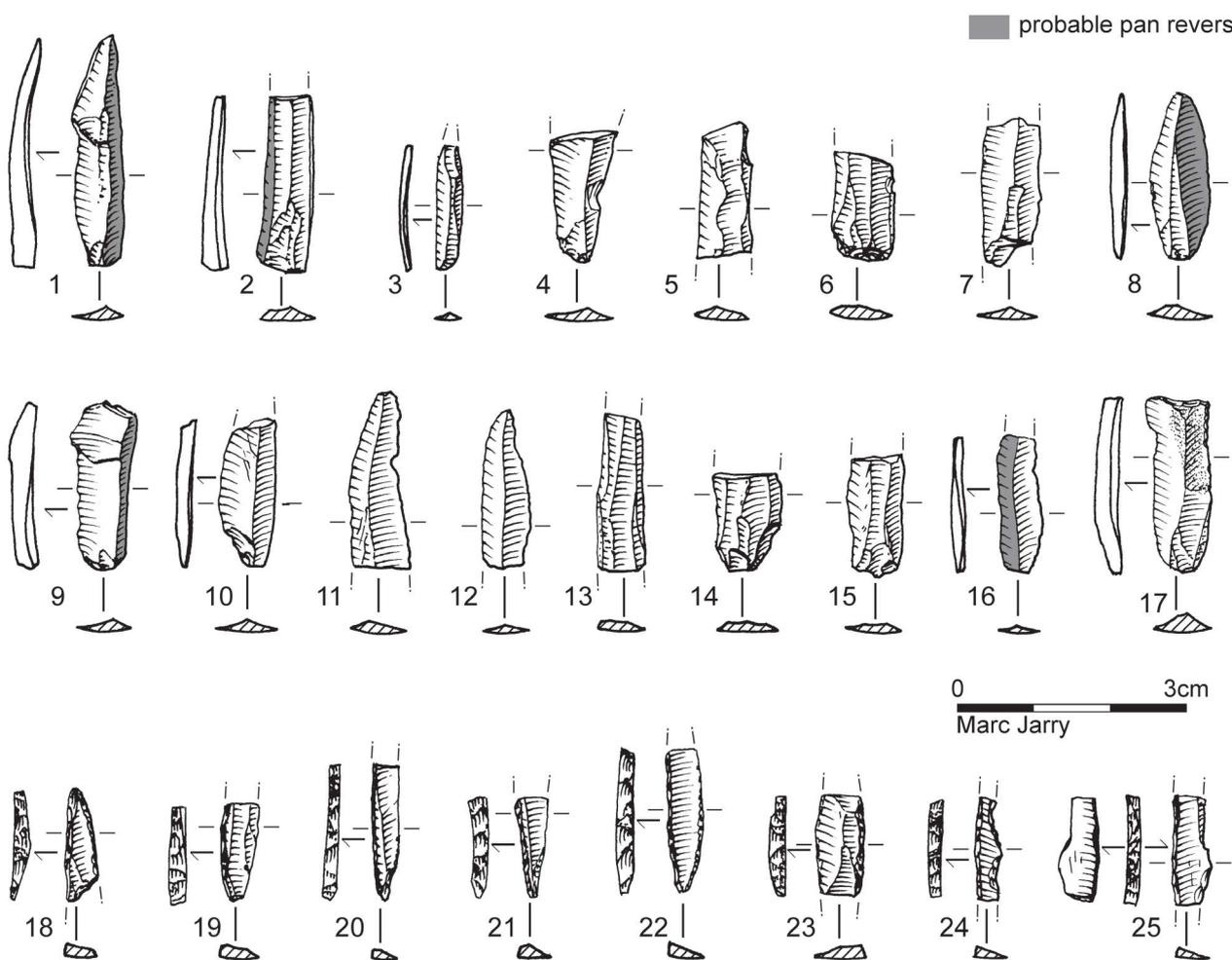


Figure 18. Supports lamellaires et lamelles transformées : 1-16, lamelles brutes ; 17, lamelle tronquée (silex tertiaire, c.6) ; 18-25, lamelles à dos des couches c.20 (18-20, 22, 24-25), c.18 (23) et c.11 (21). Silex tertiaire, excepté 8-11 (silex marin), 18 (silex du Sénonien), 22 et 24 (silex d'origine indéterminée).

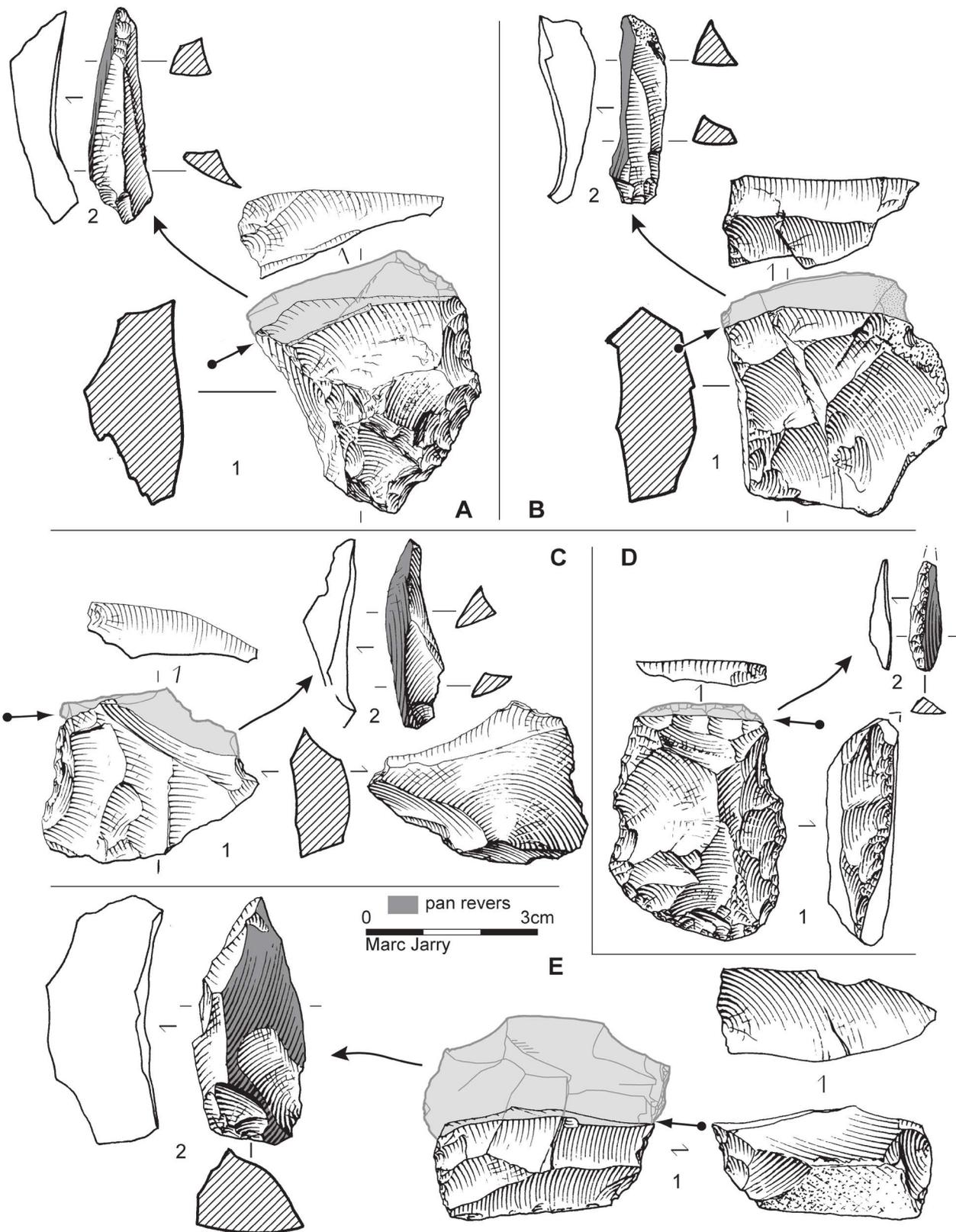


Figure 19. « Burins transversaux » – remontages de chutes épaisses ne présentant aucun négatifs lamellaires sur leurs faces supérieures (A-C : c.6 ; D-E : c.20).

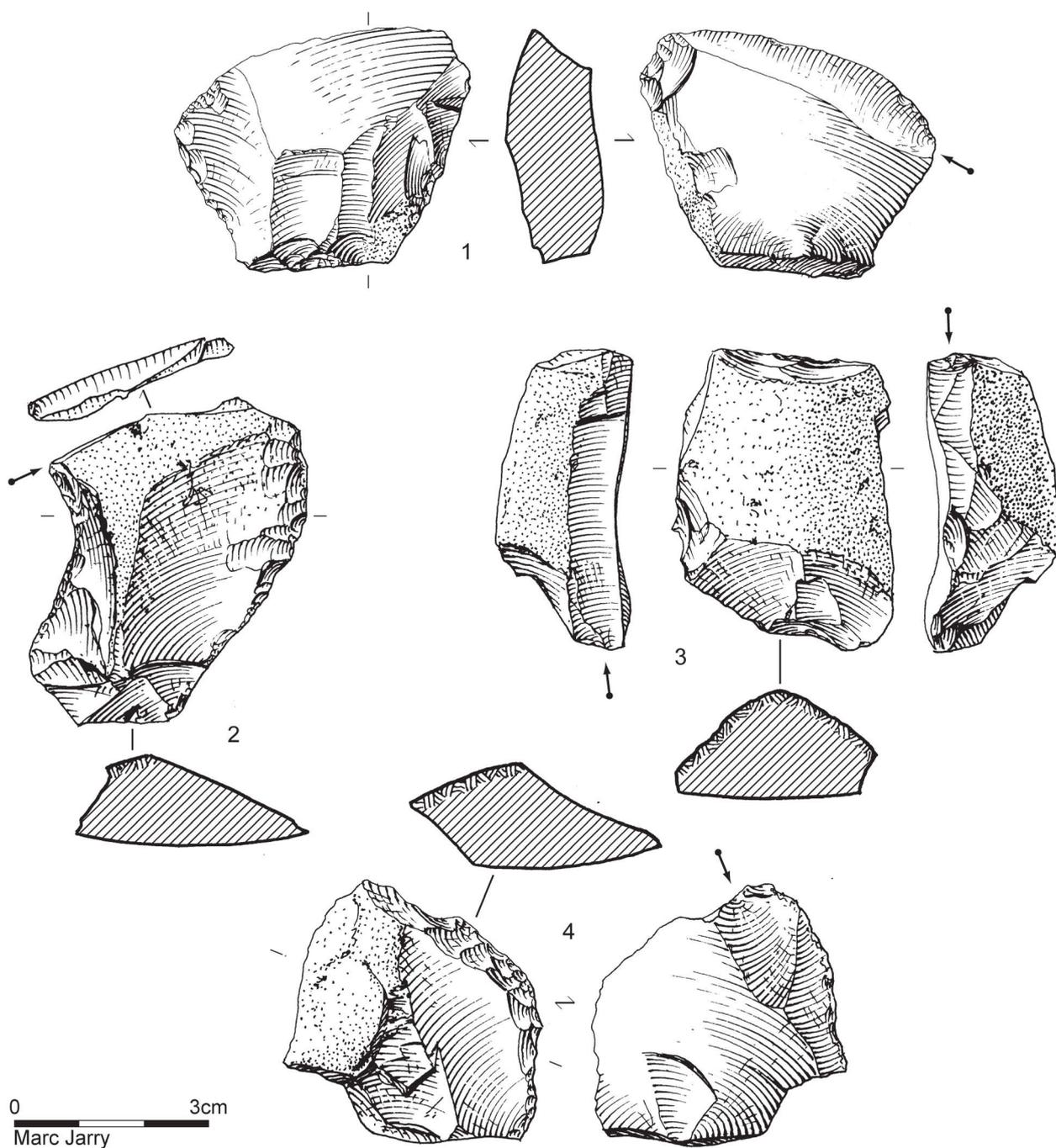


Figure 20. « Burins transversaux » : 1. c.27 (Badegoulien ancien, silex du Fumélois) ; 2. c.23 (Badegoulien ancien, silex du Sénonien noir) ; 3. c.11 (silex tertiaire local), 4. c.6 (silex tertiaire local).

sur son talon les vestiges de la troncature latérale – fig. 21A) présentant donc systématiquement un « pan revers », ou positif (fig. 18), les tables étant, quant à elles, remises en forme par le débitage de chutes massives tout à fait caractéristiques (Bodu, Senée 2001 ; Bodu 2003).

Mais ces chutes, marquant d'ailleurs les industries par une présence quantitative non négligeable, ne présentent finalement que très rarement ces négatifs lamellaires antérieurs signant les objectifs de la production. Ainsi, la quasi-totalité de ces éléments montre ce qui est déjà observable sur les burins transversaux eux-mêmes : les enlèvements visibles sont, mis à part une extrême minorité d'exemplaires, larges, débordants souvent à la fois en faces inférieure et supérieure, offrant donc des sections quadrangulaires (voire trapézoïdales) plutôt épaisses. Bien que clairement présente, au regard de l'ensemble des burins transversaux et de leurs déchets (lamelles comprises), cette recherche de supports lamellaires ne nous semble pas pouvoir expliquer en totalité l'existence de ces pièces particulières. Alors que, jusqu'ici, nous posions la question : « nucléus à lamelle ou outil ? », il nous a semblé opportun de poser le problème autrement : « nucléus à quoi ? »

Si l'hypothèse « lamelle » ne résout pas entièrement le problème et s'il ne s'agit pas d'outils¹⁸, pourquoi ces pièces marquent-elles tant les industries ? Les larges négatifs observables sur les burins eux-mêmes et considérés, dans un schéma lamellaire, comme un nettoyage de table, ne pourraient-ils pas tout simplement constituer dans un certain nombre de cas, l'objectif de ce type de débitage et, du même coup, passer d'un statut de déchet à celui de support recherché ? Nous avons, à partir de cette idée, passé en revue toutes les chutes massives présentes dans les industries et réexaminé l'ensemble des supports de l'outillage. Si certaines de ces chutes paraissent bien présenter, sur leurs bords, des sortes de « grignotages » (fig. 25B, n° 1 – utilisation ?), d'autres étant simplement retouchées (fig. 22E – limite du type raclette), une population originale s'est faite jour, marquant alors l'existence d'un objectif particulier : celle des perçoirs – voire de véritables « mèches » – sur « chutes de burin » (fig. 25A). Ces derniers, plus abondants dans la c.20, où d'ailleurs l'objectif « pièces perforantes » semble important, sont aussi présents en c.11. Bien sûr, mettre en évidence l'existence de perçoirs sur chutes de burins n'est pas une découverte en soi, puisque ceux-ci peuvent se rencontrer à peu près dans chaque culture du Paléolithique supérieur. Au demeurant, l'utilisation ou la transformation d'une chute de burin transversal ne signifie pas obligatoirement qu'il s'agit d'un support de première intention ! En d'autres termes, ce fait n'est pas non plus incompatible avec une interprétation des burins transversaux en tant que nucléus à lamelles. Toutefois, la conviction que nous avons d'une recherche de

supports plus ou moins allongés, souvent robustes et à bords abrupts naturels, distincts des lamelles, repose sur plusieurs arguments. En premier lieu, cet objectif aurait tendance à expliquer ce que nous avons peine à comprendre jusqu'ici, comme par exemple le débitage successif de chutes massives, alors que l'observation macroscopique des dièdres ravivés (en considérant l'hypothèse « outil ») semble ne montrer aucune usure particulière et qu'il n'existe par ailleurs aucun négatif lamellaire (fig. 23 et 24), ou bien l'état d'abandon des burins transversaux qui, dans l'hypothèse « nucléus à lamelles », montre que l'interruption de la production intervient quasi systématiquement après un ravivage de la table ne donnant lieu à aucune extraction lamellaire. D'autre part, la consultation indirecte du matériel retouché des autres couches, via les dessins réalisés par G. Peyre (documentation précieuse), nous a permis de constater la présence récurrente de ces fameux perçoirs sur chute de burin et, dans une moindre mesure, de tels supports tout simplement retouchés (couches 5, 7 9, 12 14, 17 et 21). Au delà de ces éléments, c'est avant tout, et une fois encore, les remontages qui nous ont permis d'éclaircir les choses et d'asseoir notre démonstration : il s'agit en premier lieu d'un remontage associant un burin transversal multiple, ne présentant par ailleurs aucun négatif lamellaire, à un perçoir sur chute première. Les illustrations présentées ici, notamment quelques autres remontages (fig. 25B-C), nous semblent bien démontrer l'évidence de ce lien, ou en tous cas la recherche de tels supports au Cuzoul de Vers. Alors la question se pose : est-ce là une originalité de ce gisement ? Une rapide recherche bibliographique nous a permis d'étayer cette hypothèse pour finalement y voir un fait marquant dépassant le strict cadre lotois. En effet, la consultation de la monographie de l'abri Fritsch (dont les industries paraissent en outre si proches de Vers) a conforté cette idée, non seulement par la présence, là aussi, de perçoirs sur chutes de burin (signalée par l'auteur), mais surtout par un remontage quasi identique au nôtre, associant burin transversal et perçoir (Trotignon *et al.* 1984, p. 43, fig. 2 et p. 45, fig. 4).¹⁹

Alors que d'autres gisements semblent en contenir (voir les travaux de Vignard et Delarue dans la vallée du Loir, certains gisements de la vallée de l'Isle²⁰ ou de la Vézère, etc.) nous avons en outre pu constater que certains auteurs avaient, comme nous, été intrigués par ces supports, que ce soit à l'abri Casserole : « Les chutes sont, dans la majorité des cas, larges, relativement longues et présentent, pour une grande partie d'entre elles de la retouche d'utilisation. Pour certains burins, la question peut se poser de savoir s'il ne s'agirait pas plutôt de nucléus » (Detrain *et al.* 1992 : 49), ou encore à la Station du Burin : « Il n'est donc pas exclu que ces chutes aient eu valeur d'outil ; ainsi par exemple pourquoi le biseau de ces pièces si souvent courbe n'aurait-il pas permis d'écailler le poisson, de racler un os ? [...] Certaines chutes de

[18] Bien qu'aucune analyse tracéologique n'ait été effectuée sur les burins transversaux, l'observation macroscopique ainsi que la morphologie des « parties actives » peu convaincantes tendraient à écarter l'hypothèse « outil ».

[19] La seule différence visible sur le dessin réside dans la nature de la chute qui, à Fritsch, n'est pas « première ».

[20] *Comm. pers.* C. Fourloubey.

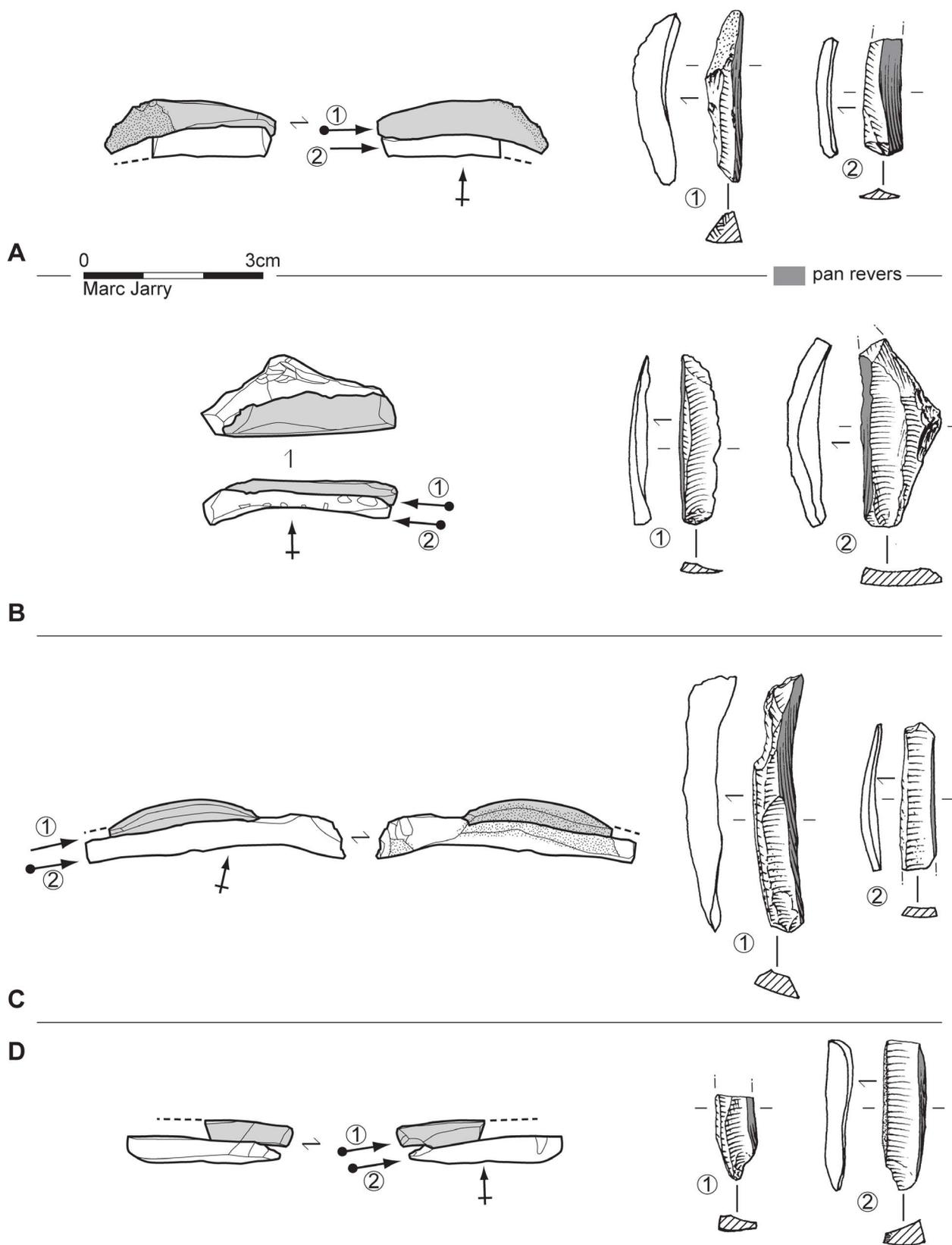


Figure 21. Remontages de séquences de production lamellaire du type « burin transversal » – débitage « préférentiel débordant » : **A.1, B.2, C-D.** Supports bi-déborderants (chutes). **A.2 et B.1.** Lamelles à pan revers. (A-B : silex tertiaires locaux, c.20 ; C : silex du Fumélois, c.11 ; D : silex de Chalosse, c.20).

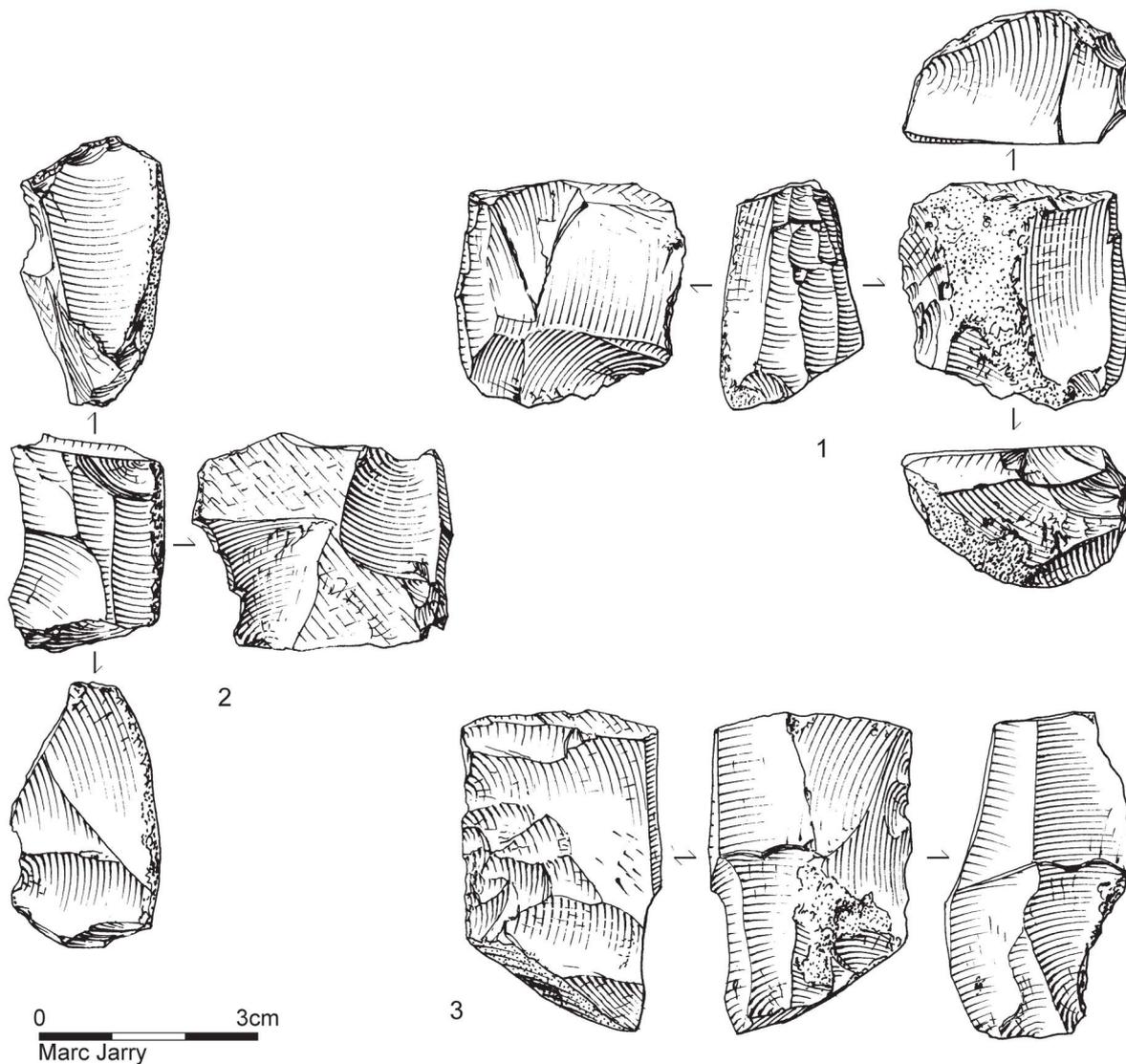


Figure 22. Production lamellaire sur tranche d'éclat du type « burin transversal » – burins transversaux (et pièces assimilées) présentant un ou plusieurs négatifs lamellaires. Les exemplaires 1 et 2 sont assez exceptionnels, la multiplication des enlèvements lamellaires demeurant extrêmement rare. (1 : silex tertiaire à cortex non roulé, c.20 ; 2 : silex tertiaire local, c.6 ; 3 : silex tertiaire local, c.11).

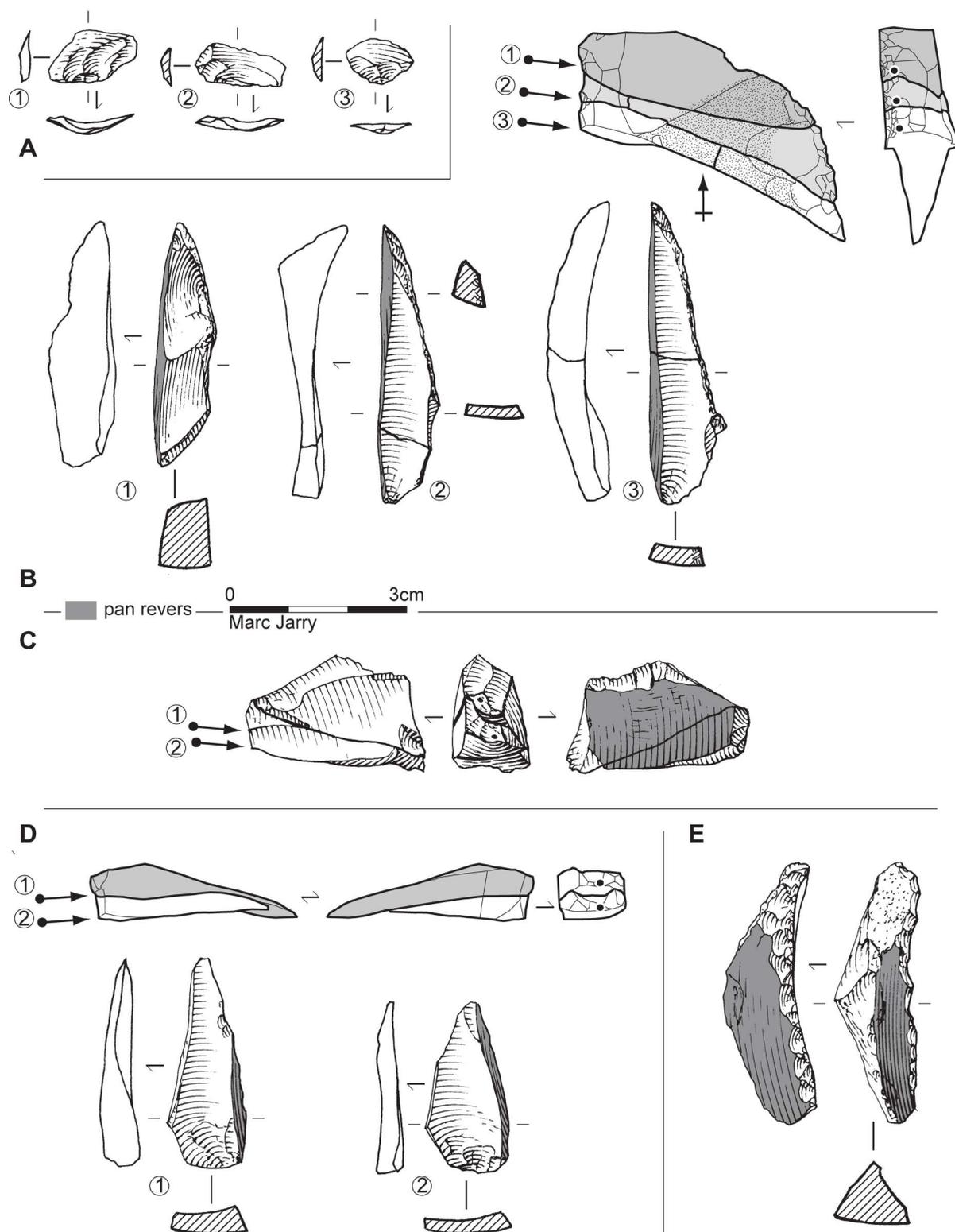


Figure 23. Remontages de séquences de production du type « burin transversal » – recherche de supports épais (bi-)débordants ? : **A.** c.20, éclats de retouche d’encoche en silex de Chalosse ; **B-C.** c.20, silex de Chalosse ; **D.** c.6, silex du Sénonien blond ; **E.** « chute » à retouche continue de type raclette, c.20, silex tertiaire local.

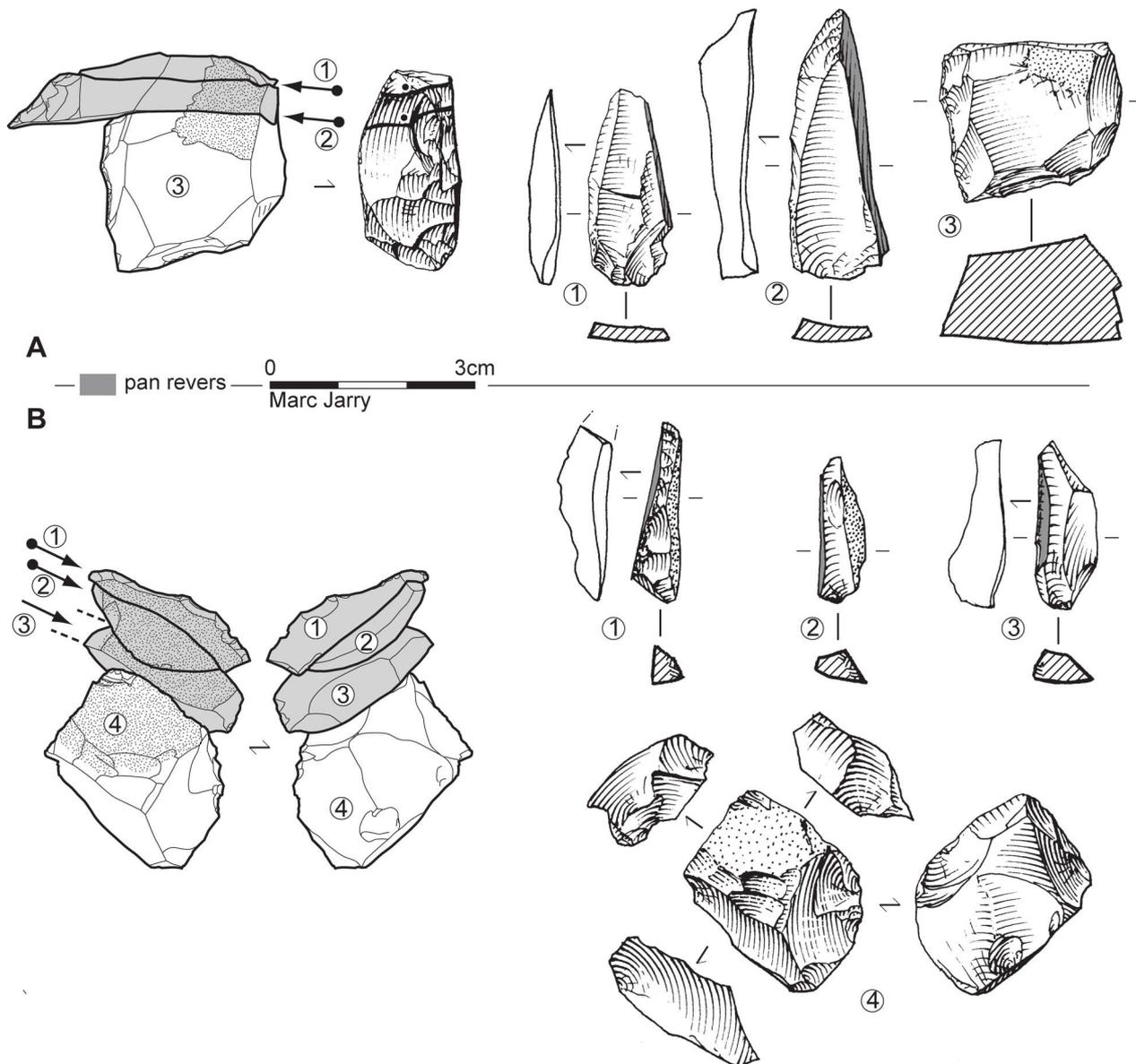


Figure 24. Remontages de séquences de production du type « burin transversal ». Recherche de supports épais (bi-)débordants ? (A : c.6, silex du Sénonien blond ; B : c.20, silex du Fumelois).

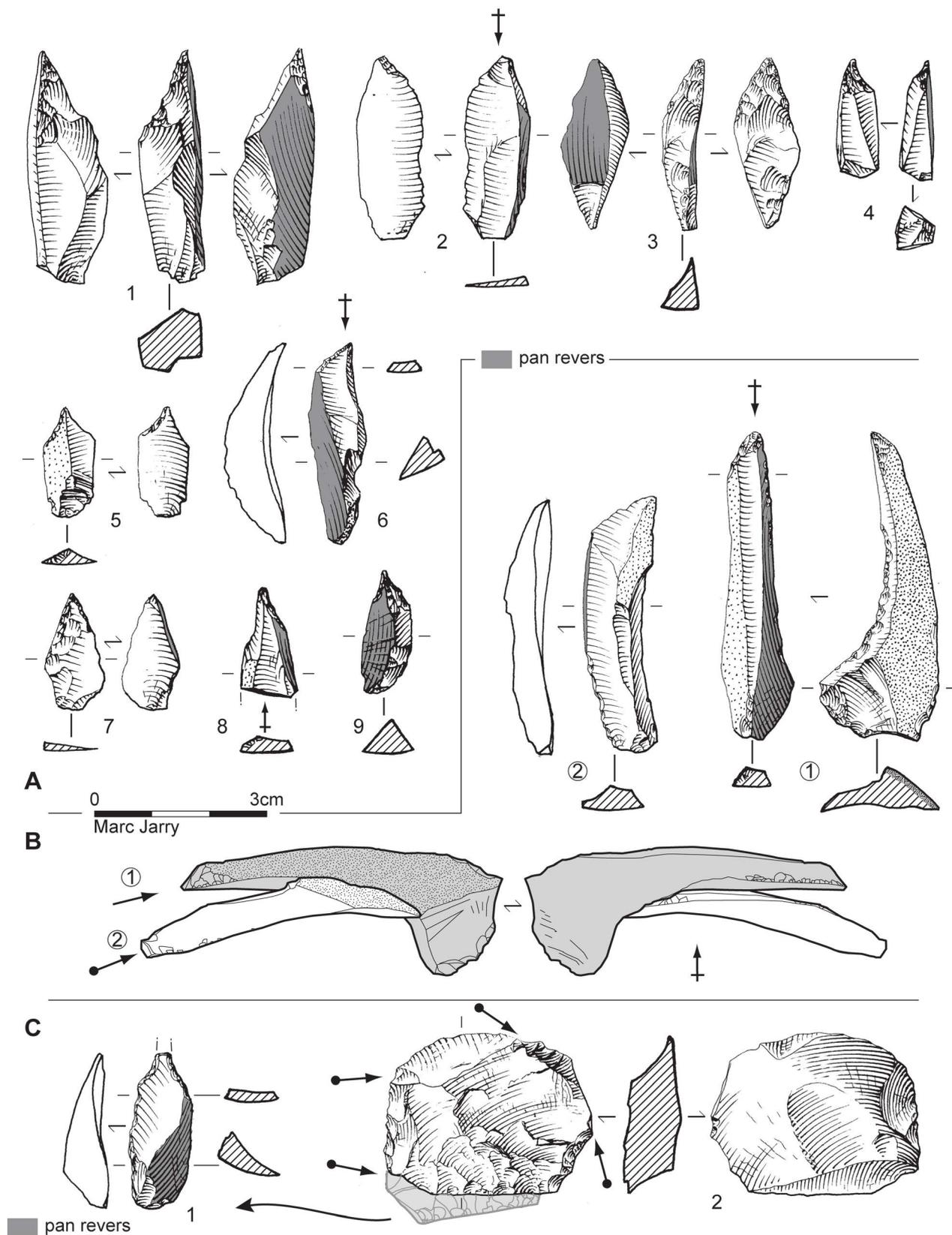


Figure 25. A. Perçoirs sur produits obtenus à partir des « burins transversaux » : 1. silex du Sénonien ; 2. silex du Fumélois ; 3. silex de Chalosse ; 4. silex jaspéroïde ; 5-9. silex tertiaire (1-3 et 6 : c.11 ; 4-5 et 7-9 : c.20). B. Remontage d'un perçoir dans une séquence de production de type « burin transversal » (silex du Fumélois, c.20). C. Remontage d'un perçoir sur « chute première » sur son nucléus de type « burin transversal » (silex tertiaire, c.20).

burin ont été incontestablement retouchées. » (Fourloubey 1996a, p. 129-131) De la même façon, aux Jamblancs, la proportion des chutes de burins utilisées comme supports de perçoirs peut atteindre 12 % de cette catégorie à l'abri est, voire 14 % à l'abri ouest (Cretin 2000, p.250) : « *en étudiant les supports de petite taille utilisés pour réaliser des outils semblables à ceux confectionnés sur lamelles, on constate qu'il existe également des chutes de burin retouchées en micro-perçoir ou présentant de petites retouches transversales en partie distale : on les trouve à Laugerie-Haute Est [...], dans les abris est et ouest des Jamblancs, et dans les niveaux de Lachaud, ainsi qu'à Badegoule.* » (*ibid.*, p. 126) Mais, à l'image des éclats minces du Badegoulien ancien, qui sont pour leur plus grande part restés bruts (Lelouvier 1996), ou des lames légères du Badegoulien récent utilisées probablement comme couteaux, les chutes de burins transversaux du Cuzoul, moins souvent retouchées que laissées brutes, demanderaient à être examinées de plus près, à la lumière d'une analyse tracéologique par exemple.

Pour les industries situées dans l'intervalle chronologique 18 500/15 000 BP, certains auteurs préfèrent, plutôt que de parler de schémas opératoires, utiliser les termes de « principe technique », de « formule » (Cazals 2000, p. 105), ou encore de « modèle », plus à même selon eux de rendre compte de la concision des systèmes productifs structurant ces industries : « *La définition de cette production pourrait se résumer aux simples termes de séquence ou de modèle, tant son schéma opératoire est stéréotypé et concis.* » (Bracco *et al.* 2003 : 83) Le burin transversal fait partie de ces « formules », véhiculant d'ailleurs certainement une forte charge culturelle²¹. Si nous avons vu que cette façon particulière de produire des supports était, au Cuzoul de Vers, présente d'un bout à l'autre de la stratigraphie (quoique bien mieux représentée dans les niveaux à raclettes), constituant alors, à l'instar de certains gisements extra-régionaux (Bodu *et al.* 2004 et 2005), l'un des schémas marquants du Badegoulien, appréhender son véritable rôle n'est pas chose aisée. Notre conviction actuelle est que, en temps que « formule », le burin transversal représente une façon de faire s'adaptant à l'obtention d'une gamme de supports plus diversifiée que les seules lamelles, répondant alors à des objectifs peut-être distincts. Sans oublier la leçon de la couche 9 de Cassegros, où les lamelles à dos ont été découvertes regroupées et isolées²², la rareté de ces pièces à Vers ne semble pouvoir s'expliquer *a priori* ni par un problème de tamisage (toutes les fractions dimensionnelles sont représentées) ni, comme dans le site lot-et-garonnais, par l'existence d'une zone particulière d'abandon ayant échappé à la fouille (sauf à penser que, malheureusement, la concentration présente dans chaque couche a été soigneusement contournée à travers toute la stratigraphie !).

[21] Bien que la version « lamellaire » de ce mode de production ne semble tout de même pas, dans sa variabilité, constituer une exclusivité du Badegoulien (Ducasse, Langlais 2007).

[22] « *Il est évident que si nous n'avions pas fouillé ce secteur et trouvé cette concentration, la lamelle à dos ne serait pas encore représentée à Cassegros. Ceci prouve qu'il faut toujours manipuler avec une certaine prudence les pourcentages des divers types d'outils tant qu'une surface importante d'un habitat n'a pas été fouillée.* » (Le Tensorer 1981: 324)

Cette sous-représentation revêt peut-être une tout autre réalité, à laquelle la fonction du site n'est peut-être pas étrangère. En effet, certaines caractéristiques de l'ensemble des lamelles à dos observées à ce jour (matières premières distinctes d'une lamelle à l'autre, forte fragmentation et probables stigmates d'impacts²³) ainsi que la faible représentation de l'objectif lamellaire parmi les burins transversaux pourraient indiquer que les activités pratiquées sur le site à partir de ces objets n'étaient pas centrées sur la sphère cynégétique. De fait, le burin transversal nous semble entretenir au Cuzoul de Vers des liens plus directs avec la sphère « domestique » qu'avec les activités de chasse. De la lamelle à l'éclat allongé (robuste) ce débitage sur tranche d'éclat, permettant l'obtention préférentielle de supports débordants (débitage « préférentiel débordant » – cf. Ducasse et Langlais, 2007) pourrait alors constituer une formule adaptative ingénieuse répondant à des objectifs divers.

UNE DIVERSITÉ DES PRODUCTIONS : POUR QUOI FAIRE ? VUE SYNTHÉTIQUE DE L'OUTILLAGE BADEGOULIEN

Nous venons de définir un certain nombre de schémas opératoires mis en œuvre par les badegouliens dans le but d'obtenir différents types de produits aux caractéristiques technologiques et morpho-dimensionnelles distinctes. Comprendre la signification de cette pluralité intentionnelle ainsi que les raisons de son existence est bien entendu l'un des objectifs majeurs d'un tel travail : y a-t-il correspondance entre ces intentions et les buts avérés de l'exploitation du silex au Cuzoul, eux mêmes représentés par l'outillage ? Existe-t-il une répartition différentielle des supports en fonction des types d'outils ? Il nous semble clair que nous avons déjà en grande partie répondu à ces questions et, pour cette raison, nous ne réintroduisons pas la totalité de ces données, déjà largement exposées précédemment.

De façon générale, la composition d'ensemble des outillages est marquée par trois, voire quatre catégories se partageant une très grande partie des effectifs : les raclettes, les pièces esquillées, les burins et les « pièces retouchées ». Mis à part la catégorie des grattoirs qui, même si elle reste très modeste en comparaison des trois premières, offre des proportions relativement constantes d'une industrie à l'autre, le reste de l'outillage se compose généralement de pièces perforantes (dont certaines formes, nous l'avons vu, sont loin de constituer de simples « outils de fortune », mais s'insèrent dans un schéma opératoire particulier), d'outils composites (grattoirs-burins), de lames retouchées, d'encoches, de racloirs, ces deux dernières catégories se rencontrant en nombre relativement limité. Il apparaît donc que, au delà de la spécificité de certains assemblages (les perçoirs en c.20 par exemple) et malgré un nombre de types assez étendu, l'outillage, vu selon les diverses proportions d'outils, se

[23] Assez proches en cela des pointes à cran...

montre relativement monotone, largement dominé par les grands groupes cités plus haut. En c.6, une analyse plus détaillée de chacun d'eux (Ducasse 2003), même si elle a pu apporter un certain nombre d'éclaircissements, ne contredit pas ce premier point. Cependant, il paraît clair – mais nous y reviendrons – que, vues de cette façon, les industries attribuées au Badegoulien ancien se montrent pauvres en « types » marquants, souvent dominées par les pièces esquillées et autres éclats retouchés.

Des outils sur éclats

Globalement, en ce qui concerne les outils confectionnés sur éclats, la tendance est à l'utilisation de supports aux normes morpho-dimensionnelles très souples, permettant l'emploi d'éclats aux formes très variées. Cette première remarque est à mettre en relation avec la mise en œuvre d'un débitage de supports non standardisé tel que nous l'avons décrit plus haut (débitage d'*éclats épais*). Cependant, dans ce contexte, l'information la plus intéressante réside dans la détermination du rôle joué par les supports issus des schémas de production plus « typés », ces derniers semblant en effet tenir une place particulière au sein de l'assemblage.

Outre la question des burins transversaux, sur laquelle nous ne reviendrons pas ici, un lien fort est apparu clairement dans certains assemblages : il s'agit de l'utilisation de supports spécifiques pour la confection de ces pièces énigmatiques que sont les raclettes. En effet, le principal pourvoyeur de supports pour cette catégorie d'outils correspond au schéma de débitage d'éclats minces présenté plus haut. L'établissement de cette relation n'est pas nouvelle et fait ainsi écho aux travaux réalisés antérieurement sur d'autres gisements badegouliens, essentiellement périgourdiens. Même si cette relation n'est pas exclusive (certains de ces supports peuvent ainsi ponctuellement alimenter d'autres catégories typologiques), il semble que les raclettes, par la forte utilisation qui en est faite dans certains niveaux, aient motivé la mise en place d'une production autonome de supports spécifiques aux normes morpho-dimensionnelles stables.

Zoom sur une inconnue : la raclette²⁴

Signalées dès les travaux de Breuil et Capitan à Laugerie-Haute (1895 et 1901) ou ceux de D. Peyrony à Badegoule (1907-1908), les raclettes durent attendre quelques années encore pour véritablement constituer l'objet d'une analyse. C'est ainsi qu'en 1930 A. Cheynier en proposera une étude détaillée (à partir du matériel de Badegoule) au terme de laquelle il les baptisera « raclettes » : « *J'ai proposé de donner à ces outils le nom de RACLETTE, qui évoque à la fois la petitesse et l'imperfection, et qui dit leur usage principal, à mon avis celui de racler des baguettes de bois, soit pour l'enlèvement de l'écorce, soit pour obtenir une forme utile ou désirée.* » (Cheynier 1930, p. 488)

[24] Texte rédigé en février 2004.

Cet outil va, à partir de ce moment, intéresser de nombreux auteurs qui, presque constamment, en feront remarquer l'étrangeté : « [...] *je ne crois pas que l'ouvrier ait eu le souci d'obtenir ni une des formes définies ci-dessus, ni ordinairement un des outils classiques cités plus haut. Je pense que c'est la forme des éclats qui a déterminé la forme des pièces.* » (*id.*) ; « *elles n'ont aucune forme définie, et seul l'abrupt des retouches permet de les classer dans cette catégorie.* » (Delarue, Vignard 1958, p. 532) ; « *Il est fort embarrassant de donner la description d'un genre de pièces aussi curieux et étrange [...] Peut-on parler d'une industrie, d'un genre d'outil, d'un simple mode de taille ?* » (Cheynier 1930, p. 483)

L'apport des études récentes : quelques réponses... toujours des questions.

Depuis le début des années soixante-dix, un certain nombre d'auteurs se sont rompus à l'analyse systématique des raclettes. La multiplication des résultats nous permet donc d'accéder à une richesse documentaire conséquente. Cependant, à quelques exceptions près, la typologie n'a pu que très rarement permettre de dépasser le problème que posent ces pièces. La plupart de ces résultats ont confirmé globalement les premières observations faites sur le matériel, tout en affinant certains points : cette multiplication des analyses a donc le mérite d'avoir mis en exergue la forte variabilité morphologique qui caractérise les raclettes. Mais tenter d'expliquer cette variabilité n'est pas chose simple. Néanmoins, au fil du temps, trois grandes hypothèses ont été développées :

- la première, illustrée notamment par les travaux de L. Balout à l'abri Ragout (Vilhonneur, Charente) à la fin des années 50, est celle qui consiste à voir dans la morphologie de ces raclettes le résultat de leur affûtage progressif, au fur et à mesure de leur utilisation : « *Un émoussé partiel, toujours localisé dans le creux de la concavité créée par l'usage, est parfaitement visible à la loupe binoculaire, sous éclairage approprié. Un deuxième secteur, puis un troisième, etc. peuvent avoir été ainsi aménagés et utilisés.*²⁵ En bref, la raclette est un outil à utilisation progressive. [...] Ceci va de pair avec l'usage plus ou moins étendu qui a été fait du pourtour de ces éclats. » (Balout 1958, p. 599) ;
- la seconde pourrait constituer une variante de la première, puisqu'elle consiste à voir dans ces retouches abruptes le résultat d'une utilisation. Le support serait donc employé brut et la retouche visible correspondrait à une simple usure. Ce qui expliquerait assez facilement l'extrême variabilité morphologique de ces pièces tout en mettant un point final aux études morphométriques devenues alors inapplicables (aucune forme ne serait intentionnelle) ;
- la dernière hypothèse, soutenue entre autres par J.-M. Le Tensorer (1981) sur le gisement de Maubin (Lot-et-Garonne) ou D. Sacchi (1986) sur les gisements du Languedoc occidental, consiste à définir un certain nombre de « sous-types » induisant,

[25] Il n'est pas question ici d'outil *a posteriori*, un aménagement de la zone active précédant toujours son utilisation. Cet aménagement est donc très partiel et délimite des secteurs chronologiquement distincts.

pourquoi pas, l'existence d'outils distincts les uns des autres : « Certains outils pouvaient alors être comptés soit en raclettes soit en autres types : "lame tronquée", "couteaux à dos ou pièce à dos", "becs ou épines", "denticulé". En fait, nous avons considéré que tous ces objets étaient des raclettes, de morphologie variable, dans la mesure où ils représentaient une retouche typique très différente des troncatures ou dos de style périgordien tels qu'on pouvait l'observer sur les burins sur troncature ou lames tronquées du même gisement. » (Le Tensorer 1981, p. 344)

La distinction de « sous-types » est en revanche rejetée par V. Marcon qui, plus récemment (1993), a étudié les caractères morphologiques et typométriques des raclettes issues des sites périgourdins de Casserole et des Jamblancs en appuyant, entre autres, sur la relation « support/retouche ».

Il a fallu attendre le développement des analyses technologiques pour que certains auteurs se ré-intéressent à ces pièces particulières, et c'est avant tout à travers la mise en évidence d'un schéma dédié à la production d'éclats-supports de raclettes à l'abri Casserole (Morala 1993) que cela fut possible. En effet, l'appréhension d'un lien fort associant un type de support à un type d'outil particulier, va être relayée par d'autres auteurs, permettant de constater la fréquence de ce comportement (Fourloubey 1996b ; Cretin 2000). Cependant, il semble que, malgré cela, les problèmes posés par l'outil lui-même soient loin d'être résolus. De fait, dès sa reconnaissance, la raclette paraît s'être montrée réfractaire aux types d'analyses auxquelles nous la soumettons. Le « type » raclette ne doit son existence qu'à des caractères très limités comme le style de sa retouche – abrupte – ou le type de support utilisé. Pour ne rien arranger, il arrive parfois que la retouche de type raclette se retrouve associée à d'autres outils ou bien même qu'elle prenne la forme de pièces plus classiques (grattoirs, perçoirs...).²⁶ L'échec répété des analyses morpho-typologiques, ne montrant que très rarement l'existence d'un « type » morphologique bien déterminé, pose bien entendu la question de l'homogénéité de ce groupe d'outils.

Par ailleurs, il est assez intéressant de remarquer que, au-delà de l'existence d'outils bien définis – les grattoirs, les burins –, quoique parfois assez différents de l'image classique que l'on peut en donner, une très forte proportion de pièces composant les outillages reste réfractaire aux cadres typologiques du Paléolithique supérieur, pour ne composer que des ensembles mal définis et morphologiquement hétérogènes (l'ensemble des « pièces retouchés »). La raclette qui, érigée en fossile-directeur du Badegoulien récent, devrait correspondre à un ensemble cohérent justifiant son statut de marqueur culturel, constitue en fait un « outil » dont la caractérisation ne repose que sur un nombre limité d'éléments. Qu'est-ce qui fait réellement l'homogénéité de

[26] « Enfin, beaucoup d'entre eux possèdent la retouche raclette, au point de définir dans certains cas un objet à morphologie totale qu'il est délicat de chasser du groupe des raclettes. » (Fourloubey 1996a: 57 – à propos de certains perçoirs) ; « [...] la retouche raclette est quasi systématique sur les bords latéraux de tous les outils, quel qu'en soit le type, même si sur la partie active (front, troncature ou pointe) la retouche reste classique : c'est notamment le cas de plusieurs becs et quelques grattoirs. » (*ibid.*, p. 112 – à propos de l'industrie de Guillassou).

ce groupe de pièces ? La raclette étant surtout définie par l'abrupt de sa retouche, pouvons-nous, dans ce cas, établir une limite entre de simples pièces retouchées (qui de toutes façons ne sont pas moins des outils que les raclettes) et une raclette ? La recherche de cette limite (qui semble en tous cas exister dans les décomptes typologiques, la liste ne rendant compte que très rarement des formes de passage) est-elle cohérente et, surtout, applicable à ce type d'industrie ? N'est-ce pas cette dernière qui a engendré le recours à des termes encore plus imprécis, tels que « raclette atypique »²⁷ ou encore « proto-raclette »²⁸ trahissant encore une fois ce problème de caractérisation ?

En d'autres termes, cette retouche détermine-t-elle réellement un type d'outil à part entière (caractérisé avant tout par l'utilisation de supports « normalisés » soumis à un même type de transformation) ou bien n'est-elle, comme la grande variabilité morphologique des pièces pourrait le laisser penser, qu'un type particulier d'aménagement définissant des parties actives bien différentes et d'usage distinct pour son utilisateur ? Nous présenterons ici les résultats issus de l'étude des raclettes de la c.6 (Ducasse 2003) en y injectant des informations issues de l'observation des autres séries dans le but d'appuyer ou de nuancer les résultats obtenus lors de cette première analyse.

Une étude de cas : les raclettes de la couche 6

Les raclettes constituent, à peu de choses près, le second ensemble le mieux représenté au sein de l'outillage, soit 78 pièces (26 % du total), juste derrière les burins (près de 29 %). Ces deux types d'outils forment donc le couple fort de cet assemblage du Badegoulien récent. Dans les couches 11 et 20, si les burins perdent de l'importance, ce n'est que pour laisser la place aux pièces esquillées (fig. 26-27)²⁹, celles-ci étant parfois aussi bien représentées que les raclettes.

Une gestion particulière de la matière première ?

La grande majorité des matériaux utilisés pour la confection des raclettes de la c.6 provient des gîtes locaux (environ 60 % du total). Cependant, ces matériaux (silex tertiaires et jurassiques des alluvions) cohabitent avec des silex d'origine plus lointaine issus des formations sénoniennes du nord de l'Aquitaine (Sénonien noir et Bergeracois ; à hauteur de 20 %). Malgré la forte proportion (plus de 20 %) de matériaux d'âge et d'origine indéterminés, nous avons pu déterminer

[27] Ce terme demande, avant son utilisation, une définition claire de ce qu'est une raclette. À partir de là, son emploi semblerait peut-être plus justifié mais demanderait à son tour d'être défini.

[28] Utilisé surtout dans le cadre de l'étude des industries du Badegoulien ancien, ce second terme nous semble d'usage plutôt énigmatique : comment peut-on décrire, et nommer, un « outil » non pas par rapport à lui-même mais par rapport à des industries qui, chronologiquement, lui sont postérieures ? Ce n'est pas l'existence de ces pièces que nous remettons en cause, mais plutôt la terminologie employée.

[29] Cette catégorie de pièces fait actuellement l'objet d'une analyse technofonctionnelle par l'une d'entre nous (L.-A. L.).

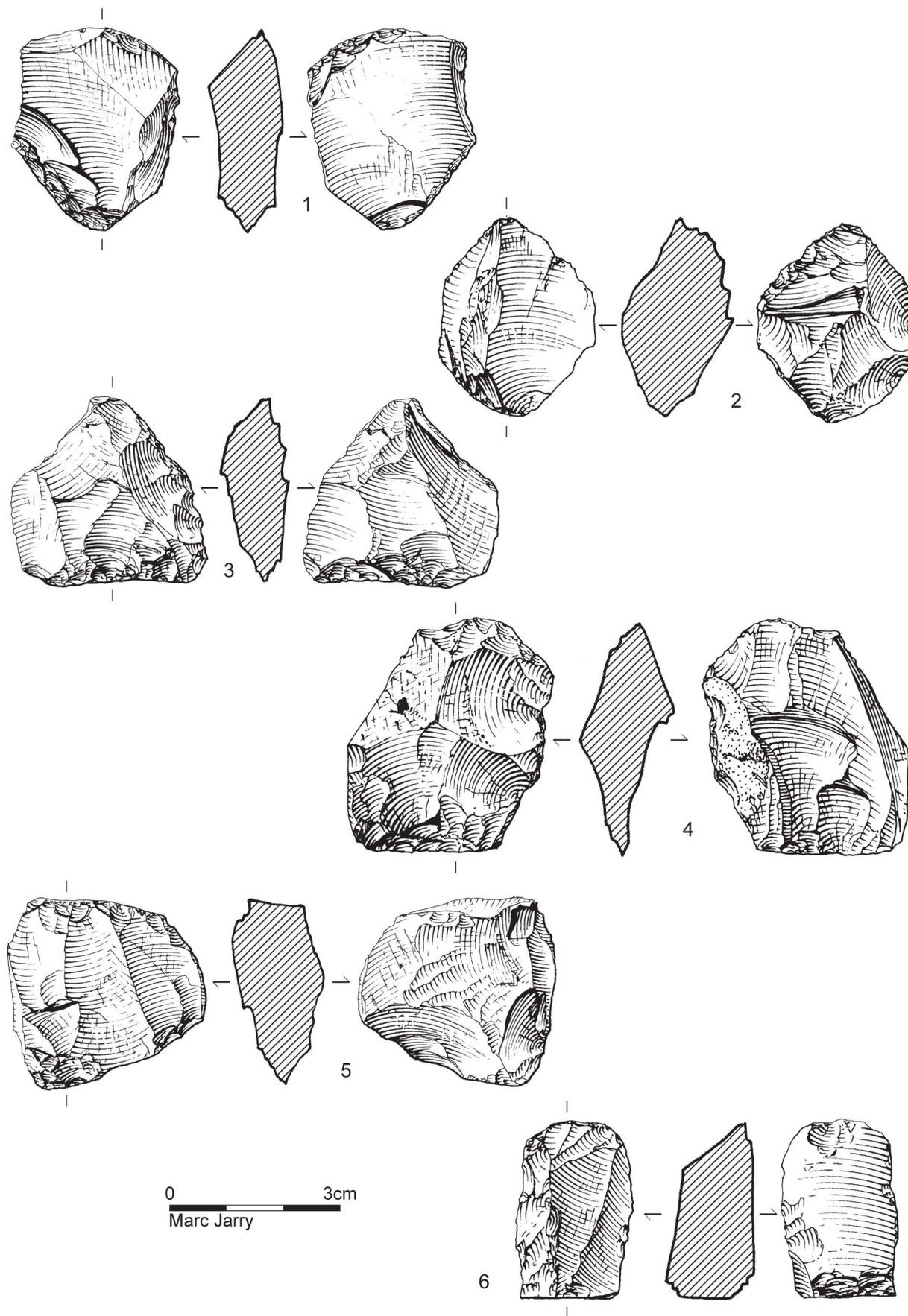


Figure 26. Pièces esquillées sur supports épais de la c.23 : 1. éclat (silex tertiaire local) ; 2. support indéterminé (silex du Fumélois) ; 3. support indéterminé (silex du Sénonien) ; 4. éclat fragmenté (silex du Fumélois) ; 5. éclat (silex tertiaire) ; 6. lame (silex du Sénonien).

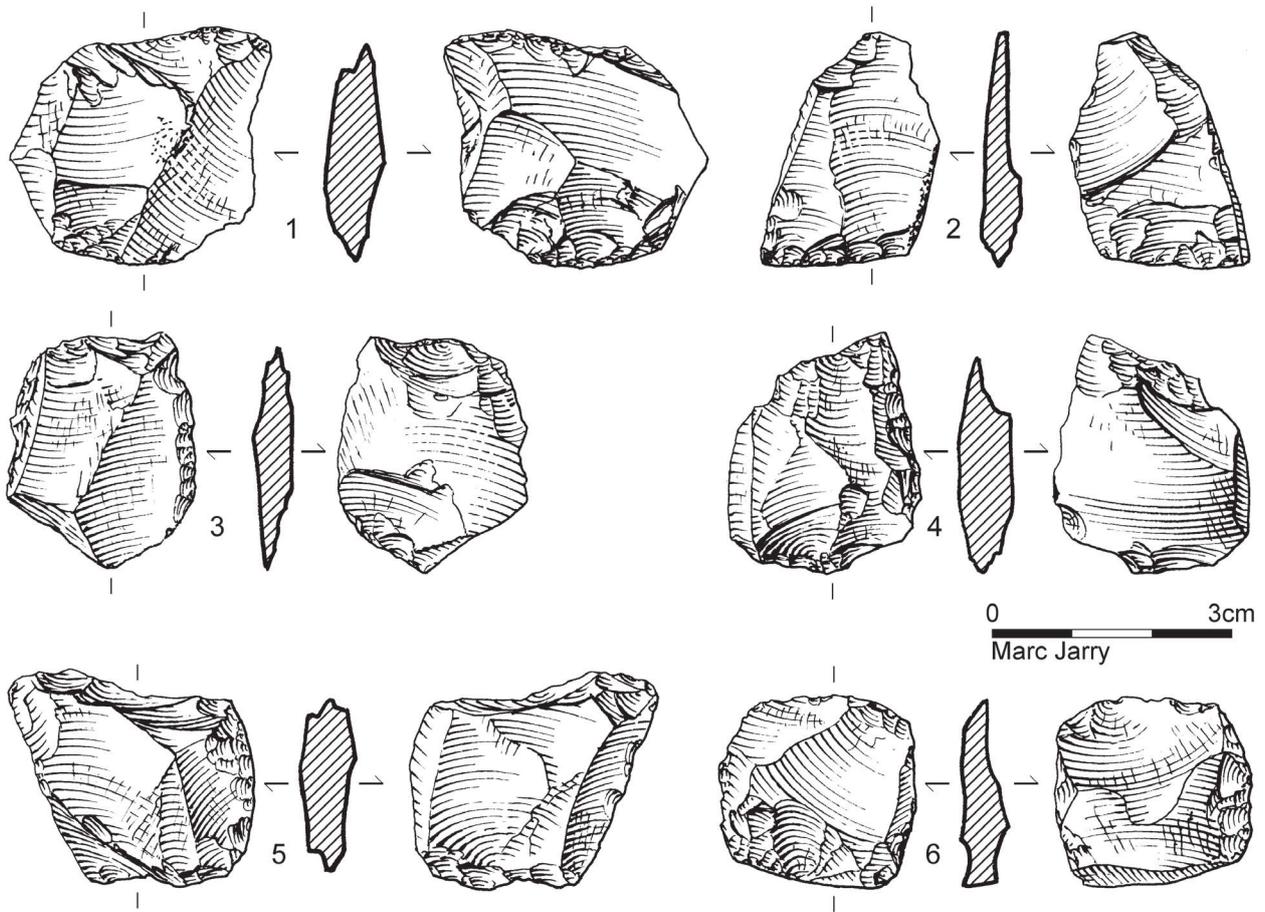


Figure 27. Pièces esquillées sur supports minces de la c.23 : 1-2. éclats (silex tertiaire) ; 3. support indéterminé (silex du Fumélois) ; 4. support indéterminé (silex du Sénonien) ; 5 6. supports indéterminés (silex du Fumélois).

l'existence d'une sélection de ces matières premières. En effet, les silex noirs du Sénonien sont ici très bien représentés, mieux que dans n'importe quelle autre catégorie typologique (14 raclettes sur un total de 78, correspondant à près de 60 % des outils réalisés dans ce matériau), ce qui permet d'évoquer une certaine préférence pour ces silex, ou, du moins, pour les silex de bonne qualité puisque, dans l'ensemble, la tendance est à l'utilisation de matières à grain fin de bonne qualité générale.

L'utilisation de supports spécifiques

Outre l'emploi très ponctuel de lames (2 pièces), le type de support le plus utilisé reste, une fois encore, l'éclat. Mais les raclettes sont, comme nous l'avons vu, intimement associées aux produits issus d'un schéma de débitage défini plus haut en tant que « schéma de production d'éclats minces ». Bruts, ces supports se caractérisent par la constance de certains critères dimensionnels tels la longueur, en général peu importante, ou l'épaisseur, plutôt faible. Du fait de la transformation parfois très poussée des supports utilisés, la seule dimension « analysable » non altérée par la retouche abrupte concerne justement leur épaisseur. Cette dernière

montre une certaine constance, puisque les raclettes semblent arborer des épaisseurs relativement faibles (entre 3 et 8 mm – graphique 2). De plus, contrairement à la majorité des autres supports d'outils, les éclats-supports de raclettes possèdent, pour la plus grande part, des faces supérieures acorticales à négatifs d'enlèvements multiples, induisant une certaine récurrence dans la production. Le remontage de plusieurs « paires » de raclettes entre elles (fig. 5) évoque bien plus encore l'existence d'un lien rapprochant une production de supports donnée à un type d'outil particulier, lien définitivement scellé par un troisième remontage, celui d'une raclette sur son nucléus de morphologie discoïde. Inversement, ce dernier exemple a le mérite de montrer qu'une certaine variabilité morphologique atteint tout de même les produits issus de ce schéma de production et, par là même, prouve la tolérance appliquée par les tailleurs dans la sélection des supports à retoucher (fig. 4B, n° 2).

Bien que, dans l'ensemble, le type de support jugé caractéristique – et surtout diagnostique – de la production de supports normalisés qu'est l'éclat concave ne semble pas détenir une place très importante, cet ensemble fait la part belle aux supports issus des séries d'éclats juxtaposés, très

comparables aux premiers par leurs caractéristiques morpho-dimensionnelles, la concavité de la face supérieure en moins.

La transformation des supports : l'outil ou la retouche « raclette » ?

Admettre l'existence d'une production spécifique tournée vers l'obtention de supports de raclettes, c'est en quelque sorte admettre qu'il existait une unicité conceptuelle dans l'idée même de « raclette ». Comment, dans ce cas, expliquer la très forte hétérogénéité morphologique de ces pièces, hétérogénéité par ailleurs fréquemment soulignée par les auteurs ? En outre, la présence de pièces appartenant à d'autres catégories typologiques (grattoirs, perçoirs...), sur lesquelles est visible une sorte de passage d'une retouche semi-abrupte à une retouche abrupte de « type raclette », ne manque pas d'interroger.

Les analyses morphométriques, ayant globalement démontré la grande variabilité de ces pièces à ce niveau, ont par ailleurs permis d'isoler un lot de pièces aux caractéristiques relativement homogènes. Il s'agit des raclettes en Sénonien noir, se distinguant notamment par l'infériorité de leurs dimensions (longueur et largeur). Comme nous l'avons signalé plus haut, la retouche abrupte étant très transformante, il paraît plutôt vain de vouloir évaluer l'incidence de cette dernière sur le support pour éventuellement en déduire l'aspect initial. De fait, l'hypothèse de supports aux dimensions déjà réduites avant transformation semble difficile à étayer.³⁰ Cela pourrait toutefois n'être que le

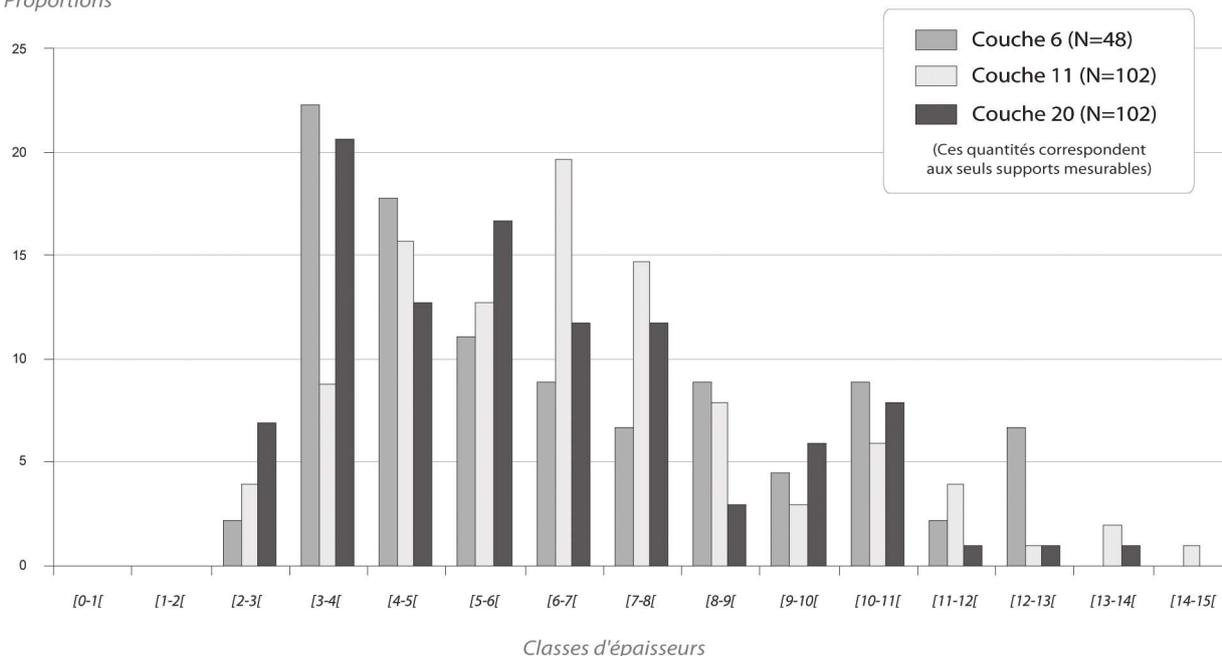
[30] Mais pas impossible. Remarquons à ce sujet l'existence de supports à double face d'éclatement trahissant un débitage sur éclat. Certaines « pièces nucléiformes » en Sénonien noir pourraient avoir produit ce type d'enlèvements...

résultat d'une gestion classique de la matière première visant à rentabiliser au maximum (ravivages ? utilisation intensive ?) les outils confectionnés en matériaux de bonne qualité et disponibles en quantité limitée. Cette dernière remarque trouve un écho dans le calcul de la proportion des zones retouchées (par rapport au périmètre des pièces) qui montre que les raclettes en silex noir du Sénonien sont affectées par une retouche souvent très étendue, pouvant concerner jusqu'à 93 % du périmètre des pièces. En revanche, d'un point de vue général (toutes matières premières confondues), la diversité morpho-dimensionnelle des raclettes semble s'accompagner d'un « degré de transformation » variable, la retouche, très majoritairement directe, n'intéressant souvent qu'une zone limitée du support (de 15,5 % à plus de 90 % du périmètre total du support), sans qu'aucun exemplaire ne présente de transformation totale de ses bords.

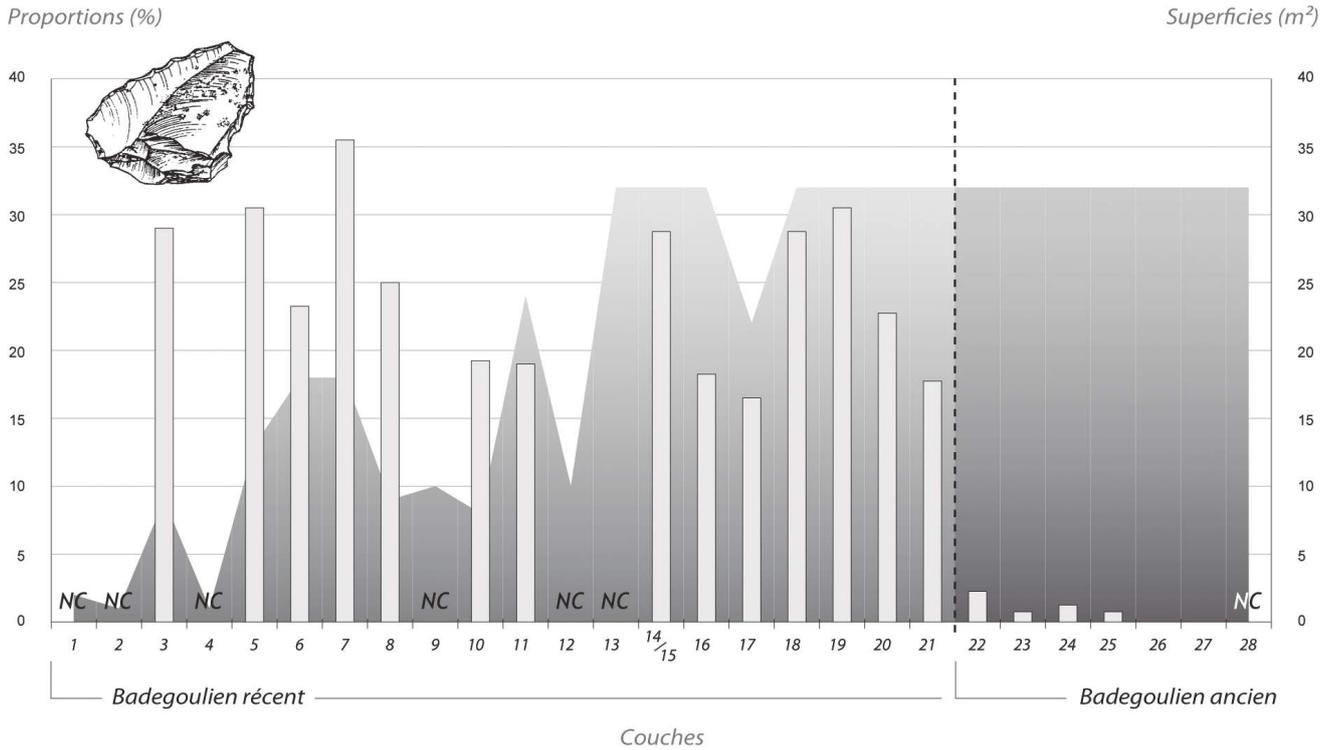
Ces quelques données nous indiquent que les seuls critères n'accusant que de faibles variations sont, d'une part, l'utilisation de supports fins et, de l'autre, leur transformation par retouche abrupte. La raclette semble caractérisée par une forte hétérogénéité morphométrique associée à une forte homogénéité dans le traitement des « parties actives ». Il semble que, de la même façon que pour les schémas opératoires, nous ayons affaire à des pièces morphologiquement différentes mais conceptuellement proches. Comment peut s'expliquer cette forte variabilité morphologique ?

La recherche de « délinéations-types », bien que n'ayant permis de déceler aucune récurrence, nous a cependant amenés à mettre le doigt sur une caractéristique originale de cette retouche : celle-ci paraît le plus souvent se présenter sous la forme de « segments » contigus dont la jonction finit par créer

Proportions



Graphique 2. Histogramme comparé de l'épaisseur des raclettes issues des couches 6, 11 et 20 (N total = 252).



Graphique 3. Raclettes versus représentativité des zones fouillées (décomptes J. Clottes, S. Ducasse pour les couches 6, 11, 20 et 27 et L.-A. Lelouvier pour la couche 23 ; NC=non connu. Dessin G. Peyre).

une délimitation irrégulière formant localement des sortes d'éperons. La transformation des supports paraît alors avoir été effectuée en plusieurs étapes, chacune étant représentée par un « segment » distinct. Un raccord associant une raclette entière (en tant qu'outil) à un fragment distal provenant du même outil vient illustrer cette dernière constatation (fig. 5A, n° 2). Cet exemple montre une pièce initialement retouchée sur une partie assez étendue du support puis fracturée dans sa partie distale (fracture liée à l'utilisation ?). La partie proximo-mésiale restante a été conservée et réutilisée. Cette réutilisation induit, comme nous pouvons le voir, une modification importante de la partie active de l'outil (d'ailleurs pas forcément due à une retouche, une grande partie de la cassure ayant été laissée telle quelle, peut-être jugée assez abrupte), laissant éventuellement présager que ce dernier a pu, au-delà d'un simple entretien, bénéficier d'un changement de statut (en imaginant qu'une morphologie donnée correspond à une fonction donnée...).³¹ Néanmoins, ce raccord nous pousserait plus volontiers à reconsidérer deux des hypothèses présentées plus haut : la raclette en tant qu'outil à « utilisation progressive » (Balout 1958), voire en tant qu'outil *a posteriori*, hypothèse souvent avancée. Cette dernière nous paraît séduisante : résolvant d'un seul coup la grande majorité des problèmes posés par cet outil, elle

[31] En présupposant que la retouche abrupte vient ici aménager l'outil en « gérant » la morphologie de ce dernier dans sa totalité, ce qui ne nous convainc pas véritablement. Les modifications constatées sur cette pièce peuvent avoir eu lieu sur d'autres exemplaires sans que nous puissions le déterminer. Nous pensons donc ici aux faibles dimensions constatées pour les raclettes en Sènonien noir...

amène donc à imaginer que la morphologie de ces pièces n'est que le résultat d'une façon de procéder, de travailler. Les segments de retouches correspondraient dans ce sens des moments distincts chronologiquement : des moments de décision, d'appréciation rythmant le travail effectué... À partir de là, la mise en place d'un protocole expérimental paraît nécessaire (certains auteurs ont par ailleurs déjà investi cette sphère d'étude ; Morala, *comm. pers.* ; Chehmana 2003) pour répondre à ce problème. Au demeurant, la prise en compte, au sein des séries archéologiques, d'un grand nombre de pièces habituellement écartées des décomptes (les éclats retouchés par exemple) permettra certainement d'apporter des éléments de réflexion supplémentaires.³² Mais, rappelons-le, la question : « comment ça marche ? » (le fonctionnement) est directement liée à la question : « à quoi ça sert ? » (la fonction), et c'est bien entendu à la dernière qu'il serait bon de pouvoir répondre en priorité : ce « fossile directeur », s'il nous est maintenant mieux connu dans sa « morpho-technie », nous est encore inconnu dans sa fonction, alors même qu'il est parfois présent de façon écrasante dans les industries (Gellibert, Merlet 2001 ; Trotignon *et al.* 1984). Son usage est-il multiple ?³³ Peut-il être relié à une sphère

[32] Par exemple, la présence de pièces à retouches semi-abruptes au sein de l'outillage de la c.6 pourrait signifier, pourquoi pas, une sorte de *continuum* entre ces pièces et les raclettes (degré d'usure différentiel ?).

[33] L'industrie badegoulienne de Brocas-les-Forges, par le recours très fréquent à cette retouche « raclette » aménageant des parties actives de morphologies assez variées nous pousse à considérer une éventuelle multiplicité des usages pour cette catégorie typologique.

d'activité en particulier (confection des armatures osseuses – cf. les travaux d'A. Rigaud 2004).

Des outils sur lames

Si certains types d'éclats paraissent intimement liés à certains types d'outils, il semble possible de dresser un constat similaire pour les supports laminaires. En effet, ces derniers se retrouvent très préférentiellement (et assez classiquement) associés aux grattoirs et aux burins. Cependant, au delà de ce constat, nous avons pu observer que cette association ne mêlait pas seulement un type d'outil à un type de support, mais aussi à un ou plusieurs type(s) de matière(s) première(s), à l'image de l'industrie de la c.6 (Ducasse 2003) : de fait, la catégorie des grattoirs (fig. 28, n° 1-3), qui montre, comparativement aux autres gammes d'outils, une utilisation plus importante de supports laminaires, illustre l'emploi de silex d'origines plus diversifiées (au moins une pièce illustre chaque source d'approvisionnement attestée...). Les burins (fig. 28, n° 4-8), quant à eux, sont marqués par la présence d'une matière première siliceuse de très bonne qualité dont l'utilisation semble pouvoir, la plupart du temps, être reliée à l'emploi préférentiel de supports laminaires. Il s'agit d'un silex tertiaire à charophytes et à grains très fins *a priori* présent dans les alluvions du Lot – donc local – mais qui peut, comme certaines pièces corticales semblent le montrer (cortex peu ou pas érodé), avoir été récolté au sein des affleurements primaires situés soit en bordure du Massif central (Saint-Santin-de-Maurs, Asprières), soit à la limite Périgord/Quercy (Meulière de Bord) (Chalard *et al.* ce volume ; Pasty *et al.* 1999). Cette spécificité des productions laminaires, consacrant une évidente dépendance de ces schémas opératoires à des matériaux siliceux de qualité, nous amène à penser que certains types d'outils, les grattoirs et les burins en l'occurrence, devaient tenir une place assez forte dans l'équipement lithique de ces groupes, en tous cas suffisamment pour justifier leur transport sur des distances assez considérables.

De même, cette remarque semble pouvoir s'appliquer à ces objets particuliers que sont les pointes à cran, nous interrogeant alors fortement sur la fonction du site et, de façon plus générale, sur la gestion des activités de chasse au Badegoulien.

IMPLICATIONS ÉCONOMIQUES ET CHRONOLOGIQUES : PREMIER BILAN

L'appréhension de telles industries nous pousse parfois, nous l'avons vu, à penser autrement les standards du Paléolithique supérieur. Bien du chemin a été parcouru depuis les propos de l'abbé Breuil (1912), ou ceux d'autres préhistoriens, véhiculant l'image désastreuse d'un moment sombre du Paléolithique supérieur où tout semble tirer vers le bas ! Les industries du Cuzoul de Vers apportent à leur tour un éclairage certain sur les modalités d'exploitation du matériel

siliceux en montrant notamment, et c'est ce que nous venons de voir, la grande variété des schémas opératoires mis en œuvre (débitage laminaire aux objectifs multiples, débitages d'éclats minces et épais, débitage de type « burin transversal »...). Il reste alors à se questionner sur les raisons de cette multiplicité productive, sur le rôle, la place économique de chacun de ces schémas.

DIVERSITÉ DES MATIÈRES PREMIÈRES ET VARIÉTÉ DES SCHÉMAS OPÉRATOIRES

Nous n'avons jusqu'ici que très peu abordé la question des matières premières ; seulement avons-nous mis en avant la présence de deux grands ensembles d'inégale importance : d'un côté, des matériaux locaux, représentant généralement plus de 90 % des industries et, de l'autre, les matières premières allochtones se partageant les 10 % restants.

Cette propension à utiliser abondamment les matières premières locales de qualité parfois médiocre tout en transportant systématiquement des matériaux d'origine plus éloignée (et d'aptitude à la taille autrement meilleure) nous amène à réfléchir sur la place respective de ces matériaux dans le système technique lithique : comment ce dernier s'organise-t-il autour de ces différentes matières premières ? L'étude comparée des schémas de production propres à chaque ensemble de matériaux a, dans la quasi-totalité des assemblages, mis en évidence de très fortes similitudes (Lelouvier 1996 ; Ducasse 2003). En effet, même si la représentativité quantitative des silex allochtones reste incomparable à celle des matières premières locales, il semble bien que les mêmes types de production soient observables dans chaque ensemble. Ainsi, à part les productions laminaires qui, bien qu'elles aient ponctuellement pu être mises en œuvre sur le site (cf. *supra*), sont généralement marquées par une importante fragmentation spatio-temporelle (elle-même induisant une certaine anticipation de ce besoin en supports allongés de bonne qualité – outillage domestique, supports d'armatures ?), l'ensemble des schémas opératoires décrits ici paraît *a priori* traduire une assez faible anticipation des besoins. Les badegouliens se sont installés au Cuzoul de Vers en amenant avec eux un équipement lithique relativement réduit, véritable « synecdoque » de leur tradition technique, par ailleurs totalement exprimée à travers la gestion des matériaux locaux.

Bien que certains schémas opératoires comme le débitage d'éclats normalisés jouissent d'un statut peut-être plus particulier (véritable sélection des matières locales utilisées, imports de raclettes non confectionnées sur le site, voire d'éclats minces pré-débités), de nombreux éléments concourent pour suggérer que cet apparent manque d'anticipation puisse n'être en quelque sorte lié qu'au caractère peu contraignant de ces schémas opératoires, de ces « formules ». Ainsi, cette anticipation, bien loin évidemment d'être absente, n'est pas visible au même niveau : le système

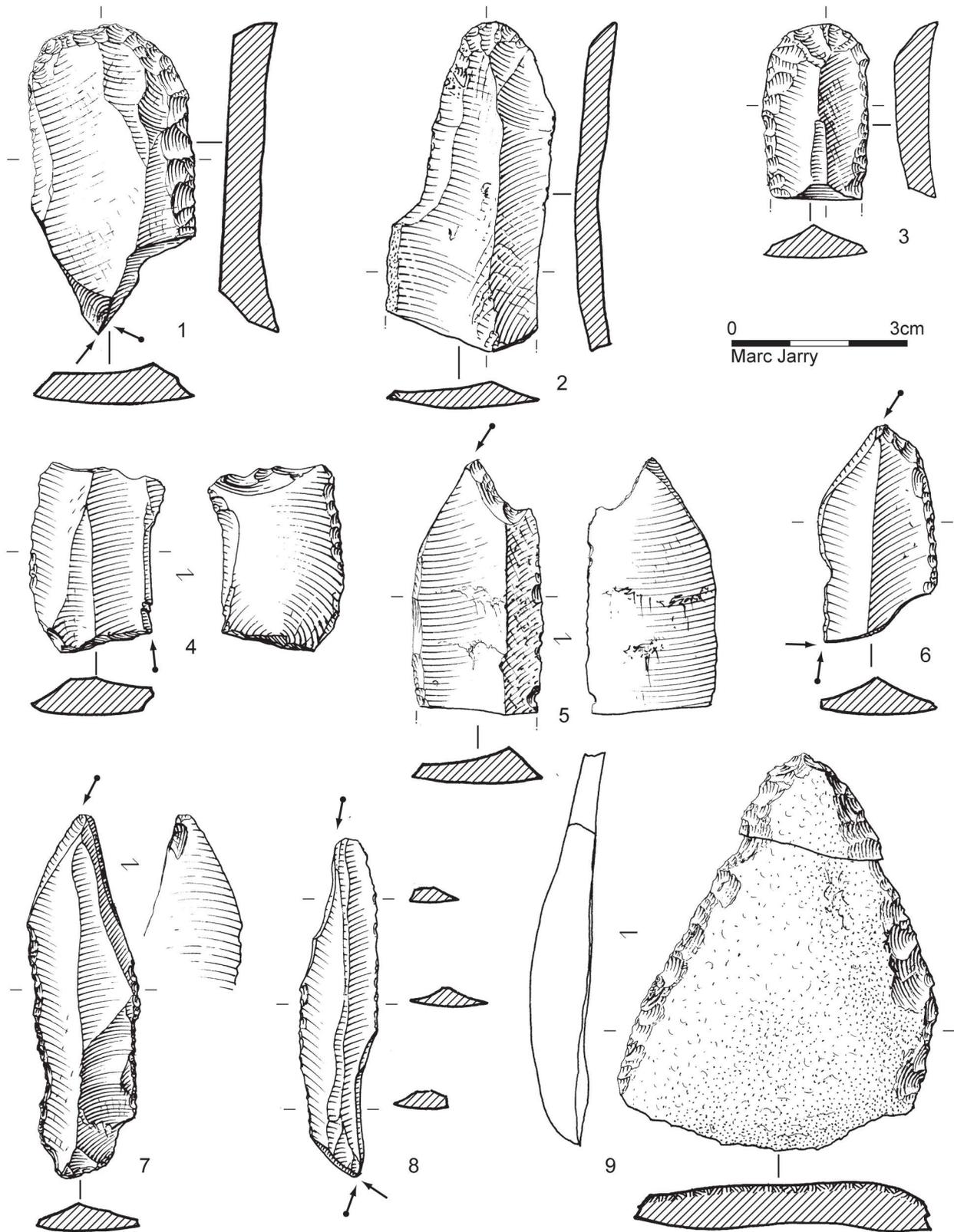


Figure 28. 1. Grattoir/burin sur lame retouchée (silex du Sénonien noir, c.23) ; 2. grattoir sur lame (silex tertiaire local, c.11) ; 3. grattoir sur lame retouchée (silex du Sénonien blond, c.23) ; 4. burin d'angle sur troncature (silex du Sénonien, c.11) ; 5. burin sur troncature (silex tertiaire local) ; 6. burin multiple mixte sur lame (dièdre d'angle et sur troncature, silex tertiaire, c.11) ; 7. burin dièdre d'axe sur lame à retouche raclette (le biseau, qui présente des stigmates d'utilisation assez clairs, est opposé à un esquilement proximal du support (silex du Fumélois, c.20) ; 8. burin multiple mixte sur lame (burin dièdre déjeté et burin sur troncature – silex tertiaire, c.11) ; 9. racloir double convergent sur grand éclat cortical (silex tertiaire local, c.23).

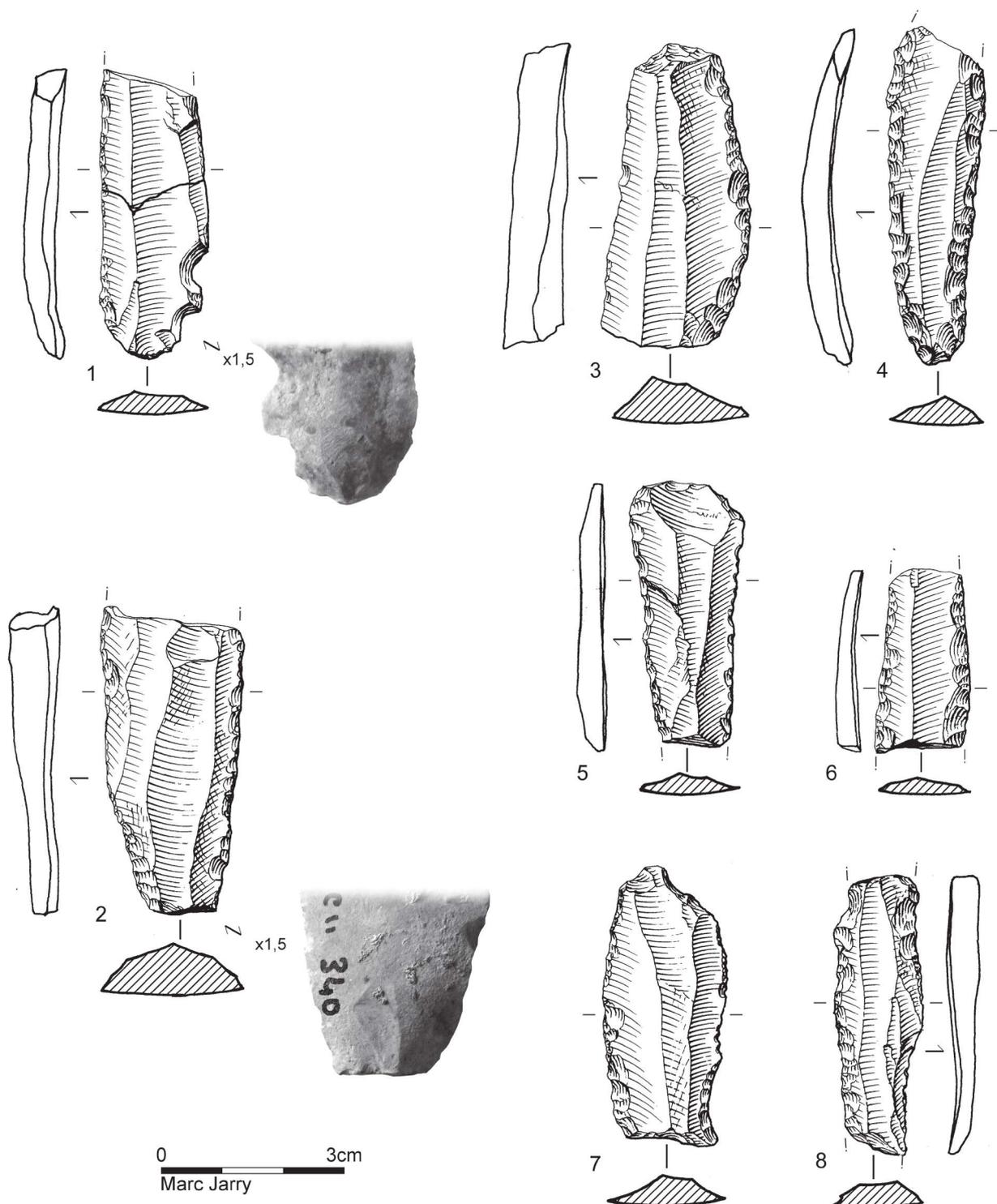


Figure 29. Lames transformées ou utilisées : 1-2. lames portant de probables retouches d'utilisation (silex tertiaire, c.11) ; 3. grattoir sur lame retouchée (silex tertiaire, c.23) ; 4-6. lames retouchées (silex tertiaire, c.11) ; 7. bec sur lame retouchée (silex du Sénonien, c.11) ; 8. lame retouchée (silex du Fumélois, c.20).

lithique lui-même est anticipatoire ; il permet de réduire le degrés de planification.

Toutefois, nous pourrions globalement définir deux ensembles productifs : d'un côté, les productions « normées » à destination prédéterminée et à durée de vie moyenne (les raclettes), voire longue (les outils sur supports laminaires) et, de l'autre, les productions que nous pourrions qualifier de « complémentaires », voire, pour certaines, de « circonstancielles », à l'image du débitage d'éclats épais, et dont les produits bénéficient d'une très courte durée de vie (les très nombreuses « pièces retouchées », les pièces esquillées). Cependant, cette vision synthétique de la gestion économique des productions a tendance à masquer les éventuelles différences d'ordre chronologique visibles entre les deux stades du Badegoulien représentés au Cuzoul de Vers, peu abordées jusqu'ici.

VARIÉTÉ DES SCHÉMAS OPÉRATOIRES ET CHRONOLOGIE : UN PREMIER SURVOL

S'il ne semble pas exister – au delà de certaines particularités comme l'importance quantitative des silex du Fumélois en c.27 ou l'absence de silex de Chalosse en c.6 et c.23 – de différence significative au niveau des stratégies d'approvisionnement en matières premières lithiques entre Badegoulien ancien et récent (Chalard *et al.* ce volume), ces deux stades culturels paraissent cependant marqués par des différences techno-économiques justifiant leur distinction.

Sans revenir sur les fondements historiques de sa caractérisation, le « premier » Badegoulien, encore mal connu à l'heure actuelle, semble avoir causé un certain nombre de problèmes d'identification dès sa « découverte ».

Ces industries à éclats, que les rares stratigraphies situent après le Solutréen supérieur et avant les industries à raclettes, ont donc été, dès l'origine, affiliées au Magdalénien ancien par leur aspect général et notamment par la présence de « formes qui seraient mieux à leur place [...] dans un Magdalénien ancien que dans le Solutréen supérieur » (Bordes 1958, p. 221-222). Outre la présence marquée de burins transversaux, qui aura tendance par la suite à constituer l'un de leurs caractères forts (mais qui est loin de se confirmer au Cuzoul de Vers), ces assemblages sont, à ce moment là, appréhendés en fonction de ce qui les encadrent et non véritablement en fonction de leurs caractéristiques intrinsèques. Ainsi, le Badegoulien ancien n'est défini qu'en « négatif » de ce qui lui succède et, du même coup, n'est presque fait que d'absences. Mais l'emblème de cette différence est sans nul doute l'absence (voir l'extrême rareté) de l'objet badegoulien par excellence qu'est la raclette. Cette absence, alors même qu'existe bien un débitage d'éclats fins correspondant aux supports de ces outils, amène un certain nombre de questions.

L'argument chronologique pour expliquer cette absence semble ainsi, parfois, difficilement soutenable dans le cas de gisements de plein-air à niveau unique non daté. Pour exemple, le gisement de Bordeneuve, situé en Lot-et-

Garonne (Ferullo 1995), montre, au sein d'une industrie rattachée globalement au Badegoulien/Magdalénien ancien dans son sens le plus large (Bracco *et al.* 2003), l'existence d'un débitage d'éclats minces, minoritaire au vu de l'ensemble de la production en silex, et, *a priori*, non relié à la présence de raclettes, extrêmement rares sur le site. Peut-il s'agir d'une variante fonctionnelle du Badegoulien à raclettes où les activités liées à ces outils étaient peu représentées (rappelons d'autre part que les raclettes « circulent ») ? Ne s'agit-il que d'un biais de la fouille, les superficies concernées étant trop réduites et les activités pratiquées segmentées spatialement au sein des occupations ? Des recherches récentes menées sur les industries tourangelles à « gros burins transversaux » sembleraient aller plutôt dans le sens d'une interprétation fonctionnelle de ces d'assemblages (Chehmana, *comm. orale* ; Aubry *et al.* à paraître), contredisant alors l'interprétation chronologique qui avait parfois pu en être faite (Allain, Fritsch 1967 ; Trotignon *et al.* 1984).

Mais, au delà des problèmes que pose ce type d'assemblage en contexte de plein air, le nombre de couches et l'importance quantitative des séries attribuées au Badegoulien ancien au Cuzoul de Vers nous permettent d'effectuer un test simple dans le but de répondre à l'une de ces hypothèses et, en l'occurrence, à celle d'un éventuel problème de représentativité des zones fouillées (graphique 3) : la confrontation de l'estimation des superficies fouillées pour chaque couche et de la proportion de raclettes dans les industries montre clairement l'absence de lien existant entre ces deux aspects. Ainsi, plus les couches sont profondes, plus les superficies fouillées augmentent (les occupations les plus récentes ont été tronquées par la route), cette augmentation s'effectuant en parallèle à une forte baisse de la place des raclettes dans les assemblages. Alors que, d'un point de vue quantitatif, les couches 21 et 22 correspondent chacune à des industries représentatives (plus de 1 500 pièces et 228 outils pour la c.21 ; plus de 3 000 pièces et 451 outils en c.22) et sont par ailleurs fouillées sur des superficies quasi identiques (un peu plus d'une trentaine de mètres carrés), nous observons une rupture très nette dans la proportion de raclettes présentes au sein des outillages, passant d'environ 18 % (c.21) à 2 % (c.22). Cette rupture est confirmée par les industries des couches 23 à 27, dont certaines sont particulièrement riches en matériel lithique (couches 23 et 24 principalement).³⁴

En outre, un autre argument, permettant de s'assurer définitivement de l'existence d'une phase chronologique sans raclettes au Cuzoul de Vers ainsi que de l'in vraisemblance, dans ce cas précis, de l'hypothèse « biais de la fouille », réside dans l'absence d'interstratification entre Badegoulien ancien et récent, ce qui n'aurait pas manqué d'avoir lieu (dans l'éventualité du bien fondé de cette hypothèse) vu la puissance stratigraphique qui caractérise ce site.

[34] Les décomptes concernant les couches non étudiées dans le présent travail sont dus à J. Clottes (outillage) et S. Lacombe (estimations du nombre total de pièces).

De fait, l'hypothèse synchronique, qui verrait le Badegoulien ancien comme une variante fonctionnelle du Badegoulien récent, ne résiste pas non plus à l'épreuve des faits au Cuzoul de Vers.

Cette stratigraphie confirme donc bien, à l'instar de celle de l'abri Casserole par exemple (Detrain *et al.* 1992), l'existence d'une évolution diachronique du Badegoulien telle qu'elle avait été remarquée à Badegoule (Cheynier 1939), Laugerie-Haute (Bordes 1958) ou l'abri Fritsch (Trotignon *et al.* 1984). Dans tous les gisements où il est présent et bien individualisé (c'est-à-dire quasi uniquement en stratigraphie), ce Badegoulien ancien semble donc caractérisé par cette absence, parfois compensée par l'existence de raclettes dites atypiques voire de « proto-raclettes » (Le Tensorer 198, p. 314). Ce terme a notamment été utilisé à partir des industries de la couche 10 de Cassegros (Lot-et-Garonne) pour désigner des pièces « *ressemblant à des raclettes par l'aspect général de l'éclat mais présentant une retouche semi-abrupte* » (*ibid.*, p. 314). Nous avons vu que si cette recherche d'éclats minces était présente au Badegoulien ancien du Cuzoul, elle n'en constituait pas pour autant une intention majeure de la production. De fait, les schémas de débitage d'éclats mis en œuvre semblent parfois se confondre, les éclats fins pouvant provenir de très courtes séquences de débitage au cours de l'exploitation d'un nucléus aux intentions plurielles (*cf. supra*). L'absence d'un besoin quantitatif fort en supports courts et minces au Badegoulien ancien justifie donc les différences perceptibles dans les façons de produire des éclats entre les deux phases culturelles représentées ici, ainsi que l'apparence peu standardisée de l'outillage en général.

In fine, à la lecture de la présentation des différents schémas opératoires rencontrés dans les industries du Cuzoul de Vers (*cf. supra*), un constat s'impose : les plus spécifiques d'entre eux ne se rencontrent avec force que dans les niveaux les plus récents attribués au Badegoulien à raclettes (couches 6, 11 et 20) et sont absents ou extrêmement minoritaires au sein des industries du Badegoulien ancien (couches 23 et 27). Outre la recherche d'éclats fins que nous venons d'évoquer, le débitage de type « burin transversal » est, lui aussi, marqué par une très faible représentation au sein des assemblages du Badegoulien ancien, chose étonnante si l'on considère leur statut classique de fossiles directeurs de cette phase chronologique (Bordes 1958 ; Trotignon *et al.* 1984 ; Bosselin, Djindjian 1988, etc.). En effet, ces deux « formules », qui pourraient bien correspondre à des schémas fortement investis culturellement, allant même jusqu'à se retrouver sur la même pièce (fig. 2A)³⁵, paraissent dans les niveaux inférieurs soit mal documentées, soit d'objectif incertain (éclats fins utilisés bruts ?).

D'autre part, la question des armatures lithiques, déjà complexe pour le Badegoulien récent (*cf. supra*), est difficile

à appréhender concernant les assemblages du Badegoulien ancien, trop peu documentés à l'heure actuelle. Si l'existence d'armatures (pointes à cran, lamelles à dos) a pu être démontrée dans les niveaux à raclettes au Cuzoul de Vers, liée au débitage aussi bien laminaire que lamellaire, il n'en va pas de même pour les niveaux les plus anciens où ce type de pièces paraît soit extrêmement rare, soit totalement absent. Cette rareté s'associe donc à celle des burins transversaux et à l'absence de véritables raclettes, l'outillage étant par ailleurs caractérisé par une certaine monotonie typologique, les pièces esquillées dominant souvent largement les autres catégories d'outils (c.23). Mais derrière cette monotonie typologique se cache une variabilité morphologique parfois marquée (types d'éclats, type de retouches, localisation et étendue des modifications...), difficilement traduisible sous forme de « types » (les « pièces retouchées » par exemple).

LE STATUT DU CUZOUL DE VERS : QUELQUES INDICES FONCTIONNELS ?

Les données acquises jusqu'ici nous permettent tout de même d'effectuer quelques observations quant à la nature des occupations badegouliennes du Cuzoul de Vers. Tout d'abord, l'idée selon laquelle l'absence (ou la rareté) des éléments lithiques associés aux activités cynégétiques puisse être due à une mauvaise appréhension de ces industries (comme l'intention lamellaire « cachée » derrière les burins transversaux ou l'utilisation de supports laminaires en tant qu'armatures – parfois peu transformées, fig. 15) a pu être confirmée, tout du moins pour le Badegoulien récent. Cependant, et contrairement aux gisements où ces intentions paraissent claires et structurantes (Bodu 2003 ; Chehmana 2004 ; Ducasse 2004), ici, tout porte à croire que la grande majorité des activités liées à la confection d'armatures lithiques n'a pas eu lieu *in situ* (*cf. supra*). Cette hypothèse pourrait expliquer le rôle particulier des burins transversaux, ailleurs parfois producteurs de supports de lamelles à dos, ici plutôt engagés dans l'obtention de supports d'outils de « transformation » qu'il reste à définir et dont font partie bon nombre de perçoirs. Sans vouloir généraliser à l'ensemble des occupations certains des aspects entrevus lors de cette analyse, nous ne pouvons que nous réjouir du lien évident qu'il semble exister entre nos résultats et ceux de certaines autres disciplines (Le Guillou, ce volume).

Reste évidemment à interpréter clairement ces spécificités, que la simple idée de complémentarité ne permet manifestement pas d'expliquer totalement, se heurtant régionalement à divers problèmes de nature à la fois chronologique, taphonomique, voire tout simplement liés à l'état de la recherche (Ducasse à paraître). En d'autres termes, le prisme fonctionnel, bien que séduisant à l'échelle des productions lithiques, n'offre à l'heure actuelle pas d'explication satisfaisante à cet équilibre typo-techno-économique particulier.

Contribution rendue en juin 2006 (texte corrigé en juillet 2007).

[35] Ce fait n'est pas isolé puisqu'une pièce montrant la mise en place de ces deux « formules » associées (burin transversal et éclats minces) a pu être observée au sein de l'industrie de Lassac (Ducasse 2004).